U d'/of OTTAWA
39003003400545

JUIL 3 0 1970

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/psychroma03roma

QUAND LE NAVIRE...

ŒUVRES DE JULES ROMAINS AUX ÉDITIONS

DE LA

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ROMANS

Mort de quelqu'un.	1 vol.
Les Copains.	1 vol.
Psyché I. Lucienne.	1 vol.
II. Le Dieu des corps.	1 vol.
III. Quand le navire...	1 vol.

CONTES ET ESSAIS

Le vin blanc de la Villette.	1 vol.
Le Bourg Régénéré.	1 vol.
Donogoo Tonka.	1 vol.
Puissances de Paris.	1 vol.

POÉSIE

La Vie Unanime.	1 vol.
Odes et Prières.	1 vol.
Le Voyage des Amants.	1 vol.
Chants des dix années.	1 vol.
Un Etre en marche.	en réimpression.
Petit Traité de Versification (en collaboration avec Georges Chennevière.)	1 vol.

THÉATRE

Tome I. Knock. M. Le Trouhadec.
Tome II. Le mariage de M. Le Trouhadec. La Scintillante.
Tome III. Cromedeyre-le-Vieil. Amédée.
Tome IV. Le Dictateur. Démétrios.
Tome V. Volpone. Le Déjeuner Marocain.

JULES ROMAINS

PSYCHÉ

***

QUAND LE NAVIRE...

Vingt-sixième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VIme)

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

L'ÉDITION ORIGINALE *de cet ouvrage a été tirée à* NEUF CENT CINQUANTE-SEPT *exemplaires et comprend : cent dix exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane* nrf, *dont dix hors commerce marqués de* A *à* J, *et cent destinés aux* Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, *numérotés de* I *à* C, *huit cent quarante-sept exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre dont dix-sept hors commerce marqués de* a *à* q, *huit cents destinés aux* Amis de l'Edition originale *numérotés de 1 à 800, et trente exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 801 à 830.*

PQ
2635
.O52P72
1922
N. 3

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by librairie Gallimard, 1929.

I

Quand le navire eut « levé l'ancre », et qu'on sentit se propager la vibration des machines, je fis halte assez brusquement dans un couloir du pont D où je passais. Mon arrêt n'avait pas de raison apparente. Il me surprit, et pour un peu m'eût angoissé. Je n'aime pas constater chez moi des gestes inexplicables. Je ne les favorise en aucune façon ; et j'en garde une certaine inquiétude, comme d'une douleur fulgurante ou d'un faux-pas du cœur.

Je tirai un cigare de ma poche. Je l'allumai. Je feignis de croire que mon arrêt s'expliquait tout simplement par l'envie de fumer ; et sans plus vouloir y penser je me dirigeai vers mon bureau.

Plusieurs personnes m'y attendaient : deux ou trois employés de mon service ; quelques passagères diversement parfumées ; un mon-

sieur. Les dames se distrayaient en examinant mon habitat.

Ce qui les intéressait le plus, c'est ce qu'elles voyaient le moins : la seconde cabine, ma chambre, par l'embrasure de la porte.

Avant de m'asseoir, je fis retomber la portière sur cette ouverture. Les dames montrèrent un peu de confusion. Mais je pris mon air le plus aimable, et après avoir expédié les stewards, je m'occupai de mes clients.

Tout ce monde avait à me solliciter pour des changements de cabine. Chaque voyage débute ainsi. Un commissaire qui sait son métier ne craint pas de consacrer tout le temps qu'il faut à ces doléances, et à leur réparation illusoire. Les premiers plaignants furent vite remplacés par d'autres. Je faisais le bonheur des nouveaux venus en leur accordant à titre exceptionnel les cabines dont leurs prédécesseurs m'avaient supplié de les débarrasser.

Je m'occupai ensuite d'organiser les tables. L'opération est plus délicate. Une salle à manger de paquebot apparaît d'ensemble à tous les yeux. Il n'est pas commode de faire croire à chacun que la place qu'on lui a réservée est justement la meilleure. On doit compulser avec soin les listes de passagers ; dépister les gens considérables. Une célébrité lithuanienne peut

vous échapper. On n'a pas dans la tête le nom de toutes les sommités politiques du Colorado. Il ne faut pas s'imaginer a priori qu'un latin d'Amérique sera flatté qu'on le situe entre un Portugais et un Roumain. Si vous le mêlez à des Yankees, peut-être souffrira-t-il de dépaysement, et gémira-t-il en lui-même de votre manque de tact. Mais vous avez une chance pour qu'il suppose que vous l'avez choisi comme le représentant le plus qualifié du continent sud à une réduction de congrès panaméricain.

Deux ou trois heures durant, je me plongeai dans cette diplomatie avec un remerciement pour l'oubli qu'elle me donnait. Puis mon entrain me lâcha. J'appelai mon second. Je le chargeai de finir la besogne. Et sous prétexte de reconnaître les divers services, j'allai faire un tour dans le bateau.

Comme il était d'un type tout récent, et que je naviguais dessus pour la première fois, j'aurais dû m'intéresser d'abord aux quelques nouveautés qu'il offrait. Mais ce n'est pas cela qui m'attirait pour le moment. Je cherchais au contraire à ressaisir certaines de mes plus vieilles accoutumances de ma vie de marin. En

six mois de congé, je n'avais, si l'on veut, rien oublié. Mais les choses les plus ordinaires m'étaient redevenues sensibles. Et je mettais une espèce d'attention émue à le constater. Je ne savais pas si mes réactions ressemblaient plutôt à celles d'un étranger qui s'étonne dans des lieux inconnus, ou à celles d'un voyageur qui retrouve enfin son pays. Sous chacune des remarques que je me faisais se dissimulait une question hésitante : « Ne suis-je plus le même ? Quelle raison y a-t-il pour que je ne sois plus le même ? »

Marchant dans un couloir, j'écoutais les bruits du navire. Je les éprouvais d'abord. Ils m'influençaient, me jetaient dans une anxiété et une rêverie, me soumettaient à leur atmosphère spéciale, comme celle que peuvent composer des sons rituels, des fragments de cérémonie : murmures, soupirs d'orgue, grincement des prie-Dieu sur les dalles, entendus au hasard par le visiteur qui fait le tour d'une église. Je me demandais : « Qu'ont-ils d'extraordinaire ? S'ils m'émeuvent, est-ce parce que je les ai toujours connus, ou au contraire parce que, sur ce bateau, ils sont étranges ? »

Par moments, il naissait une trépidation légère. Elle s'accentuait assez vite. Pendant quelques secondes, une sorte de bégaiement ou

de hoquet secouait dans toute leur longueur les parois de métal entre lesquelles j'avançais. Puis tout se calmait soudain.

Ou bien des borborygmes se mettaient à courir dans des canalisations dissimulées. Ils s'arrêtaient plus ou moins loin, et crevaient l'un après l'autre, précipitamment. Ils donnaient l'idée d'une profusion inépuisable.

Là-dessus, je m'avisais d'un petit sifflement frêle, égal. On ne pouvait pas lui attribuer d'origine. Il sortait de toute la structure, comme une fine odeur sort parfois d'un objet énorme. Il semblait par nature perpétuel. Pourtant je cessais de l'entendre. Se taisait-il réellement ? Je continuais à le chercher. Et je m'apercevais que les canalisations aussi étaient redevenues silencieuses. Le dernier borborygme avait prestement disparu, comme le dernier rat d'une file dans un trou.

En passant devant les cabines, j'entendais craquer les joints des cloisons de bois sous le vernis ; les portes d'armoire faire tinter leur serrure, d'un tintement aussi écourté que celui de deux incisives qui se heurtent.

Je retrouvais en même temps les odeurs, et d'abord l'odeur générale d'intérieur de navire. Mais si elle contribuait à m'émouvoir, elle ne me déconcertait pas, elle ne m'inspirait pas

de questions. Elle aurait écarté, plutôt, celles qui se posaient en moi. Baigné par l'odeur de navire, je touchais directement à des jours de ma vie si pareils et si nombreux qu'ils me donnaient moins l'impression du passé que celle de ma permanence. J'accueillais l'odeur de navire aussi naturellement qu'un homme qui a couru sent monter sa propre odeur entre les étoffes.

Il y avait, joignant les couloirs latéraux du pont D, un espace assez vaste, occupé, comme aux étages du dessus, par des lavabos et des salles de bains. Mais à cet étage-là, les bruits, les odeurs, les trépidations, tous les signes du navire, même ses craquements d'ensemble et ses balancements sur les deux axes semblaient avoir choisi ce carrefour scintillant pour se retrouver.

Au moment où j'y pénétrai, l'endroit était solitaire. J'y restai quelques minutes, à me laver les mains, à interroger mon visage dans les glaces, à me laisser fasciner par les miroitements des faïences, et surtout à recevoir le navire sur moi de toutes parts en pluie fine.

Ces influences m'enveloppaient encore à

l'heure du dîner. J'entrai dans la salle à manger distraitement. Je n'étais pas très impatient de voir ce que donnait en grandeur nature la mosaïque humaine dont le dessin m'avait coûté tant de travail. Je gagnai ma place.

Au bout d'un instant, je m'aperçus qu'on me faisait d'une table voisine des sourires, des signes. J'eus la surprise de reconnaître à la table symétrique de la mienne et dite « du docteur », un vieux camarade nommé Bompard.

Nous avions dû nous manquer dans nos allées et venues de l'après-midi. Je ne m'étais pas occupé de savoir qui nous embarquions comme médecin. Même en garnissant le plan des tables, c'est autour d'un « docteur » abstrait que j'avais disposé des convives de choix.

Il était plus de dix heures quand nous pûmes nous rejoindre. Il avait fallu nous acquitter d'abord de diverses politesses, chacun de notre côté ; prendre le café au fumoir avec un groupe de passagers, une fine au bar avec d'autres.

Je calculais que nous ne nous étions pas vus depuis trois ans. Auparavant, nous avions navigué ensemble dix-huit mois sur un bateau dont j'étais second commissaire. Une assez

grande intimité s'était nouée entre nous. Quand vint la séparation, nous nous prenions pour des amis solides. Mais ensuite ni l'un ni l'autre n'avait remué le petit doigt pour rétablir un contact quelconque.

Pareille aventure m'était arrivée plus d'une fois. « Sur chaque bateau, me disais-je, où j'ai vécu quelque temps, je me suis fait au moins une amitié. Je n'avais le choix, pourtant, qu'entre une demi-douzaine de camarades de hasard. D'un sens, ce n'est pas très flatteur. On se serait cru plus difficile. Mais cela prouve aussi qu'il y a chez l'homme moyen plus de ressources que nous ne pensons. La plus banale relation renferme, à l'état de bourgeon imperceptible, une amitié complète. Cultivé à part, et forcé un peu, le plant ne demande qu'à s'épanouir. C'est notre besoin qui en décide. Ce monsieur qui passe, et que je prends à vue de nez pour un plat individu, j'en ferais mon ami si nous avions à traverser la brousse, tous deux seuls. Et le plus étrange, c'est qu'il en serait digne. Honorables possibilités de l'espèce humaine ! Mais comme ça tient à peu de chose, et comme ça tient mal ! »

Sans attribuer à mon amitié avec Bompard plus d'importance particulière qu'elle n'en avait eu, je n'en considérais pas moins avec

une sorte d'effroi la séparation totalement muette et inerte qui l'avait suivie.

Je sentais du même coup qu'à peine nommée l'idée de séparation prenait dans mon esprit une place insolite. Elle y creusait comme une cavité centrale, d'où se répandaient dans toutes les directions à la fois une douleur riche de pensée, une lumière poignante.

Ce n'était plus une idée entre autres. Elle devenait une des grandes catégories d'un univers mental brusquement remis au point. La séparation et l'absence. J'en découvrais l'ampleur, l'empire. Sous l'agrément de son décor et les complications de sa machinerie, le bateau était quelque chose de simple et de terrible : un instrument de séparation. Sa marche déroulait derrière lui non pas tant le loch que l'absence. Sa vitesse était une vitesse d'arrachement.

Moi, le bateau m'avait séparé de Lucienne. Dans tout l'espace du bateau, dans la salle à manger, les couloirs, les cabines, entre les glaces et les miroitements, Lucienne était absente. Dans le monde qui était actuellement le mien, que je pouvais voir et vérifier, Lucienne n'existait plus que comme une absente. Les bruits du navire, qui m'avaient accompagné et enveloppé tout à l'heure, me paraissaient une

espèce d'incantation de l'absence. « Je ne les ai entendus que parce que je suis seul. Plus je les entendrai, plus je serai seul. »

Et tout ce qui me faisait sentir, par une preuve d'expérience, le pouvoir de la séparation m'atteignait comme un coup dirigé. Je ne me rassurais pas en mesurant la distance d'un amour passionné à une amitié ordinaire. Cette amitié, dans sa saison, avait été tout ce qu'elle pouvait être. Tant que nous avions vécu côte à côte, Bompard et moi, sur notre bateau, elle n'avait subi aucune menace sérieuse. Vraisemblablement elle eût duré autant que notre voisinage. Il n'y avait rien en elle qui l'empêchât de durer autant que notre vie. « Mais elle n'a pas résisté à l'espace, n'a même pas essayé de lui résister. Entre les hommes, entre les vivants, tout est une question d'espace. »

Je me le répétais encore tandis que je regardais Bompard venir à moi par le tournant du pont-promenade. Je voyais, à mesure que ses pas sonnaient sur le plancher, d'un bruit dont je ne me souvenais plus, l'espace diminuer entre nous, et la seule vertu de la proximité refaire sans effort cette amitié que trois ans de séparation avaient réduite à rien.

II

« Des vacances à n'en plus finir. Et, en rentrant, le plus beau bateau de la ligne ! Tu aurais tort de te plaindre. Il paraît aussi que tu t'es marié ?

— Oui, il y a deux mois.

— Tout ce qu'il y a de plus jeune marié, alors.

Bompard m'examinait en souriant.

— La nouvelle t'a étonné ?

Avant de me répondre, il chercha dans mes yeux à quelle liberté de propos je l'autorisais.

— Un peu étonné. Bien que dans ces matières-là il faille s'attendre à tout.

— Mais dis-toi que j'en suis encore étonné moi-même.

— Ah ! tiens !

Nous nous étions approchés d'une vitre ouverte qui donnait sur l'avant du bateau. Il en-

trait par là un courant d'air dur et délimité. Tout en parlant, nous y appuyâmes, chacun d'un côté, notre visage.

— Si j'osais, me dit Bompard, je te poserais bien une question.

— Je t'en prie.

— A quel moment s'aperçoit-on qu'on va se marier ?

Je me mis à rire.

— Ma question te semble absurde.

— Pas absurde. Difficile.

— Tu comprends. Je suis, comme dit ma logeuse, « garçon ». Et je me trouve très bien comme ça. Je n'ai pas du tout l'impression d'un état transitoire. Alors je me demande : « Est-ce que les autres, ceux qui ont fini par se marier, n'avaient pas cette impression-là aussi ? »

— Non, pas tous évidemment. Il y a des « garçons » qui, de très bonne heure, ne pensent qu'au mariage ; beaucoup d'autres qui, tout en profitant de leur « vie de garçon », se disent que c'est transitoire ; qui même en profitent d'autant plus.

— Bon. Mais tu admets pourtant qu'on peut être « garçon » comme moi, avec un sentiment de plénitude et de stabilité ; et se marier tout de même un beau jour ?

— Je suis spécialement forcé de l'admettre.

— Ah ?... Mais est-on prévenu ?

— En quel sens ?

— Observe-t-on sur soi-même des signes précurseurs ? un changement d'humeur, d'idées ? Parce que je n'aimerais pas être chipé par surprise.

— Comment répondre en général ?... Je ne serais pas loin de croire que pour des gens comme nous, la règle, c'est que justement on soit surpris.

— Ho ! Ho ! Tu n'as pas en vue seulement, les cas où l'on cède à la pression des circonstances, où l'on est plus ou moins manœuvré ?

— Je ne pense pas à quelque chose d'aussi grossier. Mais je crois assez naturelle, plausible, la série suivante : on est « garçon », comme on l'a toujours été, sans inquiétude, ni pressentiment. Tout à coup, l'on décide de se marier, pas dans l'abstrait, bien sûr ; il faut un minimum de circonstances, mais rien qui ressemble à une pression extérieure, encore moins à un guet-apens ; rien non plus, à l'intérieur, qu'on puisse appeler une vraie crise morale. Ensuite on réfléchit à ce qui vous arrive ; on découvre des choses, tout un ordre de choses qui ont bien l'air de justifier l'événement ; on finit par se dire : « Mais quand

j'ai pris ma décision, avec cette facilité bizarre, savais-je cela d'avance, et d'instinct ? » Si tu veux, on commence par se marier ; et c'est après qu'on s'explique pourquoi on s'est marié.

Bompard caressait de la main le quadrangle de vent nocturne qui vibrait entre nous.

— Mon vieux Pierre Febvre, tu m'intimides. Tu t'exprimes sur un ton d'initié. Pourtant je voudrais bien me rendre compte... Tu as peut-être su que Dutrey s'était converti ? Oui, l'an dernier. Comme nous avions été très intimes, je me suis permis de lui écrire. J'espérais de lui quatre ou cinq pages, dans notre langage commun, qui m'auraient aidé à me représenter son aventure. J'ai reçu une lettre de curé de campagne.

— Est-ce que j'en serais là, dans mon genre ?

— Je ne pense tout de même pas... Mais, vois-tu, cette fois-ci encore, ma seule chance de comprendre, c'est qu'on ne me parle pas trop des effets de la grâce, et qu'on m'en rapporte plutôt à des sentiments que je connais ; l'amour, par exemple. Que faut-il modifier dans l'amour, tel que je le connais, pour qu'il vous pousse tout à coup à une pareille décision ? Y ajouter ou en retrancher ?

— Tu crois que c'est aussi simple ?

— J'entrevois bien des considérations di-

verses : désir d'avoir un intérieur, une vie réglée, du confortable, des meubles, des enfants, de la cuisine au beurre, une grosse fortune, que sais-je ? Mais, sauf exception, les hommes qui sont très sensibles à ça ne doivent pas mettre des années à s'en douter. Je ne pense pas qu'ils aient jamais fait des célibataires tranquilles, d'aspect définitif, comme je suis, hein ?

— Ni comme j'ai été.

— Alors ?... Il y a aussi la camaraderie, l'amitié. Une combinaison d'amour et d'amitié ? Mais la femme que j'ai peut-être la plus aimée a été aussi pour moi une grande amie. Je lui parlais de tout, et sans aucun chiqué, comme nous faisons en ce moment. Ça ne nous a pas entraînés au mariage. Au contraire. J'osais lui faire bien plus cyniquement qu'à d'autres l'aveu de mes idées là-dessus. Hein ?

— Une combinaison d'amour et d'amitié ? En effet, on aurait envie de dire que c'est ça. Mais...

— Mais d'abord ça n'expliquerait pas la brusquerie de la décision, qui est ce qui m'intrigue le plus.

— Elle est peut-être exceptionnelle.

— Possible. Mais tu l'as constatée ? Bon. C'est sur ce cas-là que nous raisonnons. L'ami-

tié devrait introduire au contraire un élément de réflexion, et de lenteur.

— Et puis l'expérience prouve, n'est-ce pas Bompard ? qu'il ne faut pas trop compter sur l'amitié pour donner de... l'urgence à un lien, ni pour le soustraire à comment dire ?... aux vicissitudes.

Bompard me regarda, sourit, haussa les épaules.

— Oui, fit-il, en trois ans, toi et moi, nous n'avons pas échangé deux cartes postales. Ça aussi mériterait d'être examiné. Mais c'est une autre question. J'attends toujours que tu t'expliques.

— Je cherche. Je ne veux ni faire le mystérieux, ni te répondre au petit bonheur. Un amour plus intense, plus passionné ? Non évidemment, au moins à l'origine. Tu me citerais vingt cas où l'excès même de la passion a rendu l'idée d'un mariage plate et absurde. Un amour qui s'étend à tout l'être, dès le début, qui n'est pas déclenché ni conduit par la seule beauté physique ? Oui ; on l'a dit bien des fois, et il y a du vrai. Un amour qui, dans sa formule contient une idée de durée ; donc qu'on n'accueille, auquel on ne se livre, si peu que ce soit, qu'en acceptant même inconsciemment l'idée de sa durée ? Oui, c'est encore plus

exact. Il y a aussi la fatigue de la solitude, qui s'accumule pendant des années, sans qu'on la sente. Un beau jour, elle se déclare brusquement. Si une femme se présente... Oui, ça c'est capital. Quant aux considérations de commodité, d'avantages matériels, remarque que je suis persuadé qu'elles expliquent très simplement beaucoup de mariages, et même de brusques vocations conjugales chez des célibataires d'aspect définitif. Mais, comme tu l'as dit, nous raisonnons à propos d'un certain cas. Vois-tu, je croirais qu'il se passe parfois dans la vie pratique l'équivalent de ce qui a lieu en science quand on admet un postulat pour aller plus loin, parce qu'on sent que la suite le justifiera. A cause de l'ordre nouveau qu'il va rendre possible. En faveur d'un monde inédit. C'est un peu le point de vue, aussi, où prétendent se placer les gens qui font un coup d'état. Décidément, c'est ce que je trouve encore de moins vague à te dire, pour t'aider à interpréter une aventure comme la mienne : postulat, ou coup d'état. Coup d'état des plus paisibles, naturellement, accompli par simple décret et par voie d'affiches.

— Tout ça ne tient debout qu'autant qu'il est question effectivement, d'un ordre nouveau ; qu'autant qu'on l'admet pour nouveau.

— Dans la mesure où on le constate, il faut bien l'admettre.

— Dis-tu. J'en suis réduit à te croire sur parole.

— Comme on croit un témoin.

— Pardon. Il y a une question de vraisemblance. Si tu reviens de Chine, après y avoir exercé pendant six mois le métier de charmeur de serpents, ou de bourreau nationaliste, et si tu me dis : « C'est une situation tout à fait nouvelle, je t'assure ; tu as du mal à te représenter ça », je te croirai... Mais j'ai beau faire. Je n'aperçois dans le mariage que des éléments connus. Qu'il s'agisse d'amour sentiment, d'amour physique, de tendresse, de camaraderie, de promiscuité...

— Dans le mariage en général, c'est possible. Mon aventure n'a peut-être eu de commun avec le mariage ordinaire que le nom, les formes extérieures.

— Tu tiens décidément à m'intriguer.

— Certes non.

— Je vais faire un effort d'imagination, bien honnête. Une jeune femme, jolie, gentiment vêtue, m'accompagne en visite. Elle passe les portes devant moi, et on l'appelle madame. Bon. Elle parle aux gens. J'écoute d'une oreille. Je trouve qu'elle ne s'en tire pas mal. Petite

satisfaction de père, ou de propriétaire. Une jeune femme est assise en face de moi. Nous causons de menus événements, même du rôti. Une jeune femme m'aide à acheter un jeu de brosses. La vue d'un bazar est fatigante. Nous sommes nerveux. En matière de brosses, notre éducation nous a laissé des préjugés différents. Nous nous disons des aigreurs. Une jeune femme est dans mon lit, ni plus ni moins vêtue, ni plus ni moins pelotonnée qu'une maîtresse. Rien n'empêche que je la désire ; ni qu'une certaine idée de possession tranquille n'enlève rien à la volupté, ni même — sait-on jamais ? — que le souvenir de notre histoire de bazar et de brosses y ajoute. Une jeune femme me remonte le moral, un jour où j'ai des ennuis, me caresse le front, m'offre un étui à cigares dans un papier de soie pour me consoler... Mon vieux, je cherche l'inconnu.

— Es-tu sur le chemin ?

— Indique-le moi.

— Une jeune femme... La même.

— Sans doute. Mais ce n'est pas ça qui me paraît révolutionnant... Oui, tu veux peut-être dire que la nouveauté n'est pas dans les éléments, mais dans la mixture ? Ce qui est imprévu, c'est l'arrangement de tous ces personnages dans la même femme, et aussi les éclai-

rages variés que ça lui donne ? Mais de là à parler de monde inédit ! J'ai l'impression que la première fois où l'on possède une femme, charnellement, que même la première fois où l'on éprouve la jouissance sexuelle, on aborde un monde autrement inédit.

— C'était mon avis, naguère encore. D'ailleurs, l'une de ces découvertes ne fait pas tort à l'autre.

— A moins que le lien légal, la vie en commun renforcée et cerclée par la loi, ne t'ait paru renouveler toutes les sensations ? Mais les renouveler prodigieusement, durablement ? Hum !

— Mon vieux ! Tes imaginations valent ce qu'elles valent. Elles accrochent chacune quelque chose de vrai. Je suis loin de dire que l'expérience te détromperait. Et puis, j'ai l'air de te faire deviner, comme si je tenais la réponse, écrite sur un bout de papier, dans le creux de la main. C'est ridicule. Pendant que tu cherches, je m'interroge aussi. Tu penses bien qu'il y a dix minutes je n'avais pas l'intention de te faire une théorie du mariage. Même pas des confidences. Et maintenant je m'aperçois que pour justifier tant bien que mal ce que j'ai avancé, il me faudrait en venir à des considérations que je n'ai pas du

tout envie de développer, même devant un vieux camarade...

— Des considérations particulièrement intimes ?

— Et si je m'y laissais entraîner, elles n'atteindraient pas leur but, parce que sûrement l'expression que je leur donnerais, improvisée, manquerait de rigueur, d'acuité. Tu as dit : « la vie en commun »... tu étais tout près de l'essentiel. Du moins ça l'évoquait à mes oreilles. Aux tiennes ?... C'est moins sûr. Tu as touché bien d'autres points très importants... l'amour physique... Comprends-tu : il n'y a peut-être pas un seul terme qui puisse me servir tout brut pour te faire sentir ce que je crois être nouveau dans une expérience comme celle-là. Tiens. En ce moment quelque chose me vient à l'esprit. J'hésite à te le dire, parce que j'ai l'impression que ça te paraîtra vide, purement verbal.

— Dis toujours.

— As-tu jamais attaché de l'importance à la présence de quelqu'un ?

— Quelle question ! Bien sûr.

— Oui, mais quel degré d'importance ?

— Un degré extrême, parfois.

— Qu'entends-tu par là ?

— J'étais profondément heureux que ce

quelqu'un fût présent. J'aurais été très malheureux qu'il me fût enlevé.

— Bon. Une femme ?

— Oui. A un degré moindre, tel ou tel ami.

— Bien moindre, il me semble.

— Que veux-tu ! Je ne suis pas homosexuel... Mais tu me juges trop sévèrement. Je supporte peut-être assez bien la séparation...

— Oui, je crois.

— ... Mais je jouis très vivement de la présence d'un ami. Ce qui revient à dire que j'ai le caractère bien fait.

— En somme, il y a des êtres avec qui tu es content de te trouver ; plus ou moins. Ça peut aller d'une nuance d'agrément à peine sensible — le voisin de table qui a une bonne figure — jusqu'à une excitation, une joie — ta maîtresse actuelle, je suppose. Tu n'aimerais pas du tout que pendant que tu la cajoles on vînt la prendre par le bras et l'emmener. Tu aimes que le moment de la séparation, ce soit toi qui en aies l'initiative, et non elle. Il arrive que vous vous quittiez plus tôt que tu ne voudrais. Tu retardes le baiser qui marque l'instant où l'on s'éloigne. Avec un ami, il t'arrive aussi de retarder la dernière poignée de mains. Voudrais-tu la retarder...

indéfiniment ? Même le baiser, as-tu jamais voulu le retarder indéfiniment ?

— Mais oui.

— Bien au fond de toi ? en laissant de côté tout soupçon de tendre comédie ? en voulant, comme si ta volonté commandait l'événement ? pouvait maintenir sans fin cette présence à côté de toi ?

— Tu demandes beaucoup.

— Quand une femme était près de toi, t'es-tu déjà dit quelque chose comme ceci : « Elle est là. C'est merveilleux, en ce sens que ça me dépasse, que pour m'en apercevoir, m'en convaincre, en profiter, il me manquera toujours des forces et du temps. C'est trop réel pour ma capacité ordinaire de sentir les choses réelles. C'est un fait débordant, accablant, inépuisable. Je ne finirai jamais d'éprouver cette présence, de m'appliquer à toutes les façons qu'a cette femme d'être là, pour n'en laisser rien perdre. Et alors une attention, une soif, un recueillement de l'ardeur, une attitude de l'esprit comme pour devenir par toute sa surface un regard. L'idée aussi que la jouissance de cette présence exige trop pour être continue, qu'on ne peut y atteindre que par élans, et qu'entre deux élans il faut accepter une espèce de stupeur, ou de repos, où l'on craint tout à

coup d'avoir laissé la présence fuir, se mettre à jamais hors de contact, où l'on tremble presque de se retrouver seul et dépossédé.

Bompard me regardait avec étonnement, réfléchissait, arrêtait un sourire.

— A ce point-là, fit-il, non... certes non.

— Tu vois « Sentir la présence de quelqu'un », au premier abord ça pouvait te paraître on ne peut plus connu et familier...

— Attends, reprit-il en souriant de nouveau, c'est un peu saugrenu, mais je puis bien te le dire. Tu ne t'offenseras pas ? Je n'ai nullement l'intention de railler, ni de ramener notre conversation à un niveau de table d'hôte. Mais à l'instant, pendant que je t'écoutais, une transposition de tes paroles se faisait toute seule ; une transposition d'assez mauvais goût, je le reconnais. J'essayais bien de saisir les choses telles que tu les pensais ; mais malgré moi je les interprétais dans un sens beaucoup moins éthéré : oui, ça m'évoquait certains moments de grande excitation qu'on a parfois en possédant une femme — je dis parfois, car il y a des jours où la possession s'accomplit avec une tranquillité, une économie bien bourgeoise, hein ? — bref l'espèce d'appétit furieux, d'acharnement où ça vous met quand on est particulièrement bien disposé. Dès qu'on

commence à penser à çà, on a beau faire, tes paroles ont l'air de n'être qu'une façon imagée, poétique, de dire la chose, même de la dire avec une certaine précision. Ça ravirait certaines dames que je connais. Tu vas m'en vouloir, mais je t'assure, on a du mal à écarter ça. C'est aussi bête qu'un calembour, mais aussi tenace.

Sa remarque me fit rêver un peu.

— Tu me trouves bassement idiot ? me dit-il.

— Mais non. Je suis en train de penser que c'est par là que j'aurais dû commencer mon explication.

— Ah bah ?

— Oui. J'aurais dû me rappeler que c'est notre corps, ou ce que nous nommons ainsi, qui arrive le premier à cette découverte d'une présence, et à l'exaltation qu'elle donne. — Du moins je le crois. Je ne puis pas parler en général. Il y a peut-être des cas où c'est l'ordre inverse qui s'établit. Chacun s'en rapporte à son expérience, — Oui, notre corps qui s'acharne le premier, qui le premier a le courage de perdre tout sang-froid et toute retenue, de se jeter dans cette présence qui est là, dans cet être qui est là, comme dans un gouffre qu'on ne réussira jamais à combler, ni même à reconnaître. C'est lui le premier

qui trouve que sentir quelqu'un peut devenir la plus grande ivresse qui existe. Ce que nous apprenons ensuite reste dans la même direction, il me semble.

Bompard me regardait avec une extrême curiosité.

— Tu m'épates, me dit-il.

— Comment cela ?

— Pas par les choses dont tu parles. Mais par le ton, l'esprit. Je ne me souviens pas exactement de ce que nous avons pu dire jadis, ensemble, quand la conversation nous amenait à des questions de femmes, d'amour physique ; à mettre en avant, plus ou moins librement, nos expériences sensuelles. Mais le Pierre Febvre qui me reste dans l'oreille avait un son tout autre. Evidemment, si le mariage t'a renouvelé les impressions à ce point-là, rien qu'en ce qui concerne l'amour physique, je ne te dis pas que ça me décide à me marier pour dès le prochain passage à Marseille, mais ça m'intéresse. Maintenant — je m'excuse de faire cette remarque, mais elle me paraît essentielle — ne crois-tu pas que ça dépende surtout des personnes en présence, et, spécialement pour nous, de l'autre personne ?

— C'est bien évident.

— Ne crois-tu pas que, dans des tas de ma-

riages, l'homme — puisque c'est malgré tout lui d'abord qui nous occupe — que l'homme se contente de retrouver, au point de vue sexuel, la qualité d'émotions, de satisfactions qu'il connaît déjà, avec de petites nuances nouvelles, c'est entendu, comme celle de respectabilité, qui à certains moments doit être piquante ; et que même souvent il les retrouve en moins vif, atténuées par des gênes, des simagrées, ou même franchement gâtées par l'odeur de ménage ?

— Très probable. Sans oublier pourtant que l'homme moyen, dans des conditions moyennes, a des émotions plus compliquées, plus profondes, plus précieuses qu'il ne sait le dire, ou même qu'il ne le croit. Ni ceci, que dans les propos il appuie volontiers les idées toutes faites, voire les pires plaisanteries sur le mariage, tout en se gardant d'y sentir la moindre atteinte à sa propre intimité, qu'il tient pour exceptionnelle, et qu'il veut secrète.

— Ceci est assez astucieux.

— Peut-être même le décri public du mariage en augmente-t-il pour beaucoup de gens la saveur privée.

Je me tus, le regardant qui riait. Il avait à ce moment-là l'épaule et la joue droite presque appliquées aux vitres, les coudes écartés sur la

main-courante. Son corps faisant une contorsion bizarre. On ne pouvait pas imaginer le moindre rapport entre son attitude et ce qu'il disait. La visière de son képi, frottant contre le verre, gémissait drôlement. Je lui revoyais ses yeux d'autrefois, quand nous causions ainsi, dans la nuit marine, sur des bateaux qui ne nous porteraient probablement jamais plus. Tout cela ensemble exprimait, je ne sais comment, la camaraderie et la liberté. Je me dis que je l'aimais bien.

Il se retourna, s'appuya le dos à la barre qu'il saisit en même temps des deux mains, dans une pose de gymnaste.

— Il est certain, dit-il tout à coup, qu'en choisissant ce métier biscornu, au lieu de faire tranquillement de la médecine à terre, je me suis enlevé un des grands intérêts — on peut dire intellectuels — de la vie de médecin. Sur des choses comme le mariage, comme la vérité de l'existence conjugale, même dans ses aspects psychologiques, il y a peu de gens aussi bien renseignés qu'un médecin ordinaire, à clientèle variée. Pourvu qu'il ne soit pas stupide. Mais je soupçonne que leur surmenage les stupéfie — et aussi que la plupart prennent leurs idées sur les hommes non pas à l'enquête étonnante qu'est leur métier, mais aux

romans qu'ils ont lus jadis dans les salles de garde. Bref, moi, je n'ai presque rien à me mettre sous la dent. J'ai eu deux ou trois fois l'occasion d'accoucher une passagère. Mais ces dames n'en ont pas profité pour me dire dans quel état de grâce, ou de mauvaise grâce, l'enfant avait été fait. Au fond, les gens n'ont pas confiance. Ils s'arrangent pour ne tomber malades qu'en vue des côtes. Ils croient plus ou moins que le poste de médecin à bord, les officiers le prennent chacun à leur tour, comme le quart. Ou encore que c'est la façon dont les médecins condamnés de droit commun font leurs années de bagne. Ils nous demandent une formule de gargarisme, quand ils ont attrapé un courant d'air sur le deck. Je ne parle pas du mal de mer. La plus jolie femme, quand elle a le mal de mer, ne peut vous documenter que sur la psychologie de l'escargot. Toujours est-il, mon vieux Febvre, que tu m'épates. Oui, franchement.

Il rêva un peu, puis :

— Cette idée de la présence, c'est étrange, c'est impressionnant. Je n'y avais jamais pensé, au moins comme ça. Alors dans l'amour des époux, comme tu le comprends, c'est ça qui se développe ?

— Chez ceux qui le méritent, je pense, oui.

— A partir de la possession physique ?

— Oui.

— Tu crois décidément que mon rapprochement de tout à l'heure n'était pas un simple calembour ? qu'on peut interpréter un certain degré de... d'enthousiasme sexuel comme une recherche de la présence ?

— Oui.

— Je ne demanderais pas mieux que de l'admettre, ne fût-ce que pour renouveler mes propres impressions. Il faudra que je creuse ça. Une recherche de la présence ? Oui, de la présence physique tout au moins ; une espèce de vérification ? Quel homme ingénieux le mariage a fait de toi ! Et mieux qu'ingénieux ! Quand on y réfléchit, c'est à peine une métaphore. On arriverait à justifier ça littéralement. Comme c'est drôle ! Une recherche de la présence dans la chair, et qui se fait avec de la chair. Une recherche impatiente, et qui ne se croit jamais suffisante, qui se reprend jusqu'à la fureur. Même l'organe... Oui. Supposons qu'il n'existe que pour ça, que la nature ait voulu nous douer d'un organe qui n'ait que cette fonction-là : nous assurer d'une autre présence vivante, et avec une certitude bien plus intime, une évidence bien plus chaude et poignante que par les moyens de

l'œil ou de l'oreille — moyens déjà si abstraits et si problématiques — qu'est-ce qu'elle aurait pu inventer de plus efficace et de plus spécial ? Hein ! Tu vois si je fais des progrès ? si la bonne doctrine lève vite dans mon esprit ? Au point que je me reproche de ne pas y avoir pensé plus tôt. Effet d'une pudeur indéracinable — et aussi, chez des gens comme nous, d'une physiologie tendancieuse. On nous décrit un appareil voué aux intérêts de l'espèce, purement utilitaire, et payé de ses services par une grosse satisfaction animale... Nous croyons ça sur parole. Mais si on le considérait sans plus de préjugés que l'œil par exemple ? Est-ce que ça n'éclate pas, qu'il est construit d'abord pour ce que tu dis. Est-ce que sa structure ne donne pas une prépondérance évidente, la place d'honneur à ce qui est en lui perception, à ce qui sert à nous prouver que l'autre chair existe, à la reconnaître ? Il n'y a qu'à lire les formes. Sens de découverte et d'exploration ; pas de doute possible. Et d'une découverte si intense, si exaspérée, qu'à chaque détail, à chaque infime repli, presque à chaque point qu'il rencontre de l'autre chair correspond dans nous-même une onde d'étonnement. Nous sommes habitués, à cause des idées reçues, à la ressentir plutôt

comme une onde de jouissance. Mais par une sélection arbitraire. L'étonnement est bien la réaction majeure que doit donner la découverte d'une réalité extérieure à nous. Et l'on ne voit pas pourquoi l'étonnement, qui est déjà un plaisir très vif dans mille circonstances de peu d'intérêt, ne deviendrait pas, quand il s'agit d'un objet aussi important pour l'homme, la plus grande jouissance connue ?

Je ne savais pas dans quelle mesure Bompard était sérieux. Il ne le savait peut-être pas lui-même. Le plus probable, c'est qu'il avait peur de l'être trop ; et qu'il tempérait à chaque instant par une subtilité de l'esprit ce que lui dictait un instinct plus profond.

— Et puis, reprit-il, l'agrément, c'est que pour tirer déjà son profit de ça, il n'est pas nécessaire de se marier.

— Qui sait ?

— Oh ! Tu veux m'avoir. Mais je ne marche pas.

— Tu viens de dire fort bien toi-même : « Lorsqu'il s'agit d'un objet très important pour l'homme ». Crois-tu qu'une maîtresse d'une saison arrivera à figurer pour toi cet objet très important ?

— Si elle est très jolie, très excitante ? Si elle a un très beau corps ?

— C'est quelque chose. C'est même capital. Mais est-ce que ça suffit ?

— Ça devrait suffire, puisqu'il s'agit d'amour physique.

— D'amour physique... Voilà la question.

— Ah ! ça !

— Physique si tu veux. Mais à condition de donner à l'idée d'amour physique une telle étendue, d'y ouvrir de telles perspectives, que ce nom-là finit par le désigner très mal. J'aimerais encore mieux « amour charnel », parce que, pour moi au moins, « charnel » sonne plus riche et plus loin que « physique ».

— Tu ne contredis pas un peu tes affirmations de tout à l'heure ?

— Non, je ne crois pas... Si je tenais à m'expliquer plus à fond, je serais obligé de recourir à des mots qui te feraient sûrement sourire, et qui du même coup, au lieu de nous aider à nous comprendre, te persuaderaient que j'ai décidément la tête pas mal chavirée. Oui, ça te semblerait un peu trop Dutrey, lettre de curé de campagne.

— Vas-y, mon vieux. Je t'ai donné des preuves de ma bonne volonté.

— Non. Ça romprait le contact. Tu m'as suivi jusqu'ici, parce que je suis resté très « laïc ». Avec ton expérience, et ta vivacité

d'esprit qui est grande, tu pouvais reconstituer ça, à ton usage. Je ne dis pas que tu le sentais bien gravement, bien ingénument. Mais enfin un dilettante peut s'intéresser à un tableau peint par un moine ; y entrer. Tant qu'il n'est question que de peinture, ou encore de sentiments... avouables. Mais les états religieux du moine ?... Si pour lui sa peinture n'a de raison d'être que parce qu'elle est une extase notée ?...

— Evidemment, tu m'épates de plus en plus. Surtout quand je me rappelle le Pierre Febvre que tu étais encore pour moi il y a moins d'une heure. Mais je me sens une intrépidité sans précédent. D'abord, quand on approche de minuit, et qu'on n'a pas très bien dormi la veille, on est beaucoup moins tâtillon sur les problèmes de frontières entre le raisonnable et l'absurde. Je t'écoute.

— Non. Laisse-moi m'en tenir à cette idée de la présence qui ne nous a pas trop mal réussi. Tâche de retrouver les moments de ta vie amoureuse où tu as failli te rendre compte nettement non pas que tu jouissais d'une femme, que tu ménageais par elle ton plaisir, mais que tu t'appliquais, que tu t'acharnais à la sentir là ; son corps au moins, sa chair. Et qu'il t'en venait une ivresse toute nouvelle.

Imagine alors que cette ivresse de la présence, au lieu de durer un instant et de douter d'elle-même, de se considérer comme une forme ambiguë, comme un mensonge entre autres de la volupté, s'étende, recouvre tout, et ainsi acquière une prodigieuse assurance, se convainque qu'elle vaut les états de notre esprit les plus sublimes. Imagine que chacune des heures de tes journées devienne, comme par l'expansion de cet instant que tu as connu, la recherche de la même présence interminablement. L'autre être est là. Ta femme est là. Pas une femme de rencontre, fugitive en elle-même comme le hasard qui te l'a apportée. Non. Une présence qui par sa durée, sa fixité, te laisse une chance de mesurer l'abîme qu'elle développe de cercle en cercle devant toi. Ta femme. L'être, entre tous les autres possibles, qui a la charge de t'attirer en lui, qui est placé là pour te donner à toi spécialement le vertige de ce qui n'est pas toi et la frénésie de t'y absorber.

Bompard m'avait écouté avec une simplicité non suspecte, et une lumière accueillante des yeux qui m'empêchait de me sentir ridicule. Je ne m'en voulais pas trop d'être allé si loin dans l'aveu de mes pensées.

Il rêva un long moment. Puis :

— C'est peut-être un monde, en effet. Au delà du mien.

J'ai envie de dire « au delà du nôtre ».

— Pourquoi au delà du nôtre ?

— D'abord parce que je n'arrive pas à oublier qui tu étais ; d'où tu es parti. Le mot de « séduction », dans le sens plein. Il me semble malgré moi que tu as été attiré, détourné, comme les héros des anciennes légendes. Je t'entends me parler de l'autre bord. Et la voix s'éloigne.

— Vraiment ?... Je t'avais bien dit que nous perdrions contact.

— Et puis, c'est inquiétant en soi-même.

— En quoi ça te paraît-il inquiétant ?

— Je ne suis pas des plus faciles à effrayer. Je me suis toujours assez bien défendu de certaines manies de ma profession (il est vrai que je l'exerce si peu), comme celle de voir partout de l'anomalie, du détraquement. Et si j'en vois, ça me laisse placide. Sans fumer moi-même, j'ai assisté à bien des heures de fumerie. J'ai vu des camarades très proches, mangés peu à peu par ce vice-là, ou par d'autres ; et, je t'assure, mangés sans contestation possible ; le monsieur diminuait, à vue d'œil. Je me suis plus d'une fois accusé d'indifférence. Ces choses-là n'arrivent pas à me faire peur.

Peut-être justement parce que c'est de l'ordre du vice. Ça ne m'intrigue même pas. C'est, sinon tout à fait transparent, du moins entouré de tous les côtés par la lumière connue. Ça n'entame ni ne déplace l'horizon. Si tu veux, ça ne pose pour moi que des problèmes individuels. Ça reste un cas. Même certains exemples de passion délirante pour une femme, dont j'ai été témoin, ont pu me rendre rêveur, disons m'inquiéter pour le camarade, mais d'une inquiétude locale, sans aucune répercussion. Avec toi, c'est différent.

— Explique-toi mieux.

— Tu ne me fais pas l'effet d'un cas, bizarre tant qu'on voudra, mais soluble. Je ne trouve que des comparaisons pour rendre ça, et encore... Un gouvernement, au fond, s'accommode mieux d'un quadruple assassinat, ou d'une castastrophe de chemin de fer, que d'une petite brochure qui met en question le régime.

— Tu me reprochais d'être mystérieux tout à l'heure...

— C'est que j'essaye de te communiquer une impression que je viens juste d'avoir, dont je m'empare à peine. Quand on entend des choses comme les dernières que tu as dites, on éprouve à l'intérieur une espèce de gargouillis ou de tournement très particulier qui se traduit dans

l'esprit par des bouts de pensée de ce genre : « Ça doit être vrai et possible. C'est même sûrement vrai et possible. Mais il ne faut pas. »

— Comment, il ne faut pas ?

— Oui, résistons. Ne nous laissons pas tirer de ce côté-là. N'y faisons même pas trop attention. Ça nous donnerait vite un commencement de vertige. Passons, sans réfléchir, sans chercher à distinguer. C'est toute cette direction-là qui est mauvaise...

— Mauvaise !

— Façon de parler. Mauvaise comme les idées de la petite brochure. Dangereuse. Contraire à la tranquillité. A notre tranquillité personnelle, mais aussi à je ne sais quelle universelle tranquillité.

— Tu ne dramatises pas un peu ?

— Entendons-nous. Ce n'est peut-être pas très grave pour toi, ni pour l'instant. L'auteur de la petite brochure ne se porte pas plus mal qu'un autre. Mais s'il se mettait à avoir raison, ce serait beaucoup plus grave qu'une catastrophe de chemin de fer. Pour le régime. Pour lui aussi par contre-coup. D'ailleurs, tu verras.

— Mais quel danger exactement aperçois-tu ? Psychologique ? Moral ? Social ?

— Je ne sais pas, mon vieux. Il y a eu

autrefois des inquisiteurs, plus récemment des censeurs, qui étaient réputés parce que dans un traité d'hydraulique, ou dans un sonnet à Clorinde, ils dénichaient une tendance subversive. On ne savait pas à quoi ils voyaient ça. Eux non plus. Ils étaient capables, sans connaître un mot de tchèque, de deviner qu'un livre tchèque menaçait la religion ou l'état. J'ai bien moins de mérite qu'eux. Mais je veux dire que je n'ai pas besoin de situer le danger pour le sentir. Ni qu'il soit complètement formé pour m'en inquiéter. Une émotion comme celle que tu as réussi à me faire presque partager tout à l'heure, mon instinct à moi s'en méfie. C'est peut-être beaucoup plus loin, après des détours, ou même des bifurcations dont je n'ai pas idée, qu'on arriverait à quelque chose dont la vie, telle que je la comprends, telle que je l'accepte, aurait décidément peur. Mais j'ai l'impression que ça nous y mène.

— Il me semble à moi, au contraire, que la vie veut aller par là. Evidemment, on a à vaincre une première retenue, et l'on s'étonne d'abord de l'élan qui vous prend. Mais ensuite on est récompensé par un état d'allégresse, d'enthousiasme continu qui vous rassure tout à fait.

— Est-ce que ça ne revient pas au même ? Je n'ai pas dit que le chemin n'était pas agréable. Je ne dis pas non plus que mon instinct de la vie soit particulièrement héroïque. Je ne me sens fait pour aller très loin dans aucune direction. Mais nous sommes beaucoup comme ça. La modération commune doit bien avoir ses raisons.

— Tu justifies toute espèce de médiocrité, à ce compte.

Il ne me répondit pas, parut réfléchir, puis :

— Veux-tu me dire pourquoi, dès que deux êtres sont en présence, deux êtres quelconques, hein ? leur présence mutuelle les tourmente si peu ? pourquoi chacun d'eux a si peu le vertige de l'autre ? Ma foi, si la présence de quelqu'un est ce que tu prétends, je ne vois pas ce qui les arrête.

Il ajouta :

— A moins que nous ne sachions de toute éternité (façon de parler) qu'il ne faut pas penser à ça, ni aux choses qui ressemblent à ça. Que c'est défendu. Sauf, à titre exceptionnel, et de temps en temps, trois minutes de délire sur le corps de la bien-aimée. Mais ça se confond avec les remous de la chair, et ça s'oublie aussitôt. Hein ? Qu'en penses-tu ?

Il me dit encore, après plusieurs minutes

de silence, pendant lesquelles le vent qui avait changé s'était mis à entrer par la vitre ouverte non plus également et d'une seule pièce, mais par secousses et ondulations, pareilles aux claquements d'une étoffe lourde, qui allaient frapper la cloison d'en face :

— Et puis — je suis peut-être idiot de te dire ça ; mais tu y penserais bien sans moi — quand on a des métiers comme les nôtres, est-ce qu'il est très indiqué de cultiver ce fanatisme de la présence ? Crois-tu que ce soit le bon moyen de s'arranger une vie possible ?

Je détournai la tête. Il continua :

— Dans ton monde inédit, est-ce qu'il y a quelque chose de prévu pour ça ?

Je n'avais pas le courage de lui répondre. Je n'avais rien à répondre. Je sentais la vitesse du bateau comme on sent le progrès, dans son propre corps, d'un événement organique mortel.

Il me regardait :

— Mon pauvre vieux !

III

Il n'était pas dans mon dessein de rapporter avec tout ce détail notre conversation nocturne. Je m'aperçois maintenant qu'elle était difficile à résumer.

D'ailleurs, l'importance qu'elle vient de prendre dans mon texte, elle l'avait déjà dans mon souvenir. Dès que je pense à la période de ma vie où j'en suis, je vois cette conversation dressée à l'entrée. Comme on voit en Asie, au seuil d'une allée qui mène à un temple ou à quelque lieu défendu, un double pylône, chargé de figures, d'inscriptions, d'avertissements.

Bompard serait peut-être aujourd'hui bien étonné des proportions presque solennelles que je prête à une simple causerie. Il dut pourtant se douter qu'elle m'avait remué assez profondément, rien qu'à la façon dont j'espaçai

nos rencontres, dans les jours qui suivirent, ou dont je m'arrangeais pour ne parler avec lui que de choses indifférentes.

Ce qui m'indisposait, ce n'était pas tant d'avoir livré à autrui mes pensées principales, que de les avoir moi-même à ce point reconnues, et de me trouver désormais en tête à tête avec leur formule.

J'avais envie de réagir : « C'est exagéré. Il y a une part de verbalisme là-dedans ». Des morceaux entiers de ce que j'avais dit cette nuit-là me revenaient. Le goût m'en était amer.

Avant le départ, j'avais vaguement projeté de m'organiser à bord, dans ma cabine, une sorte de culte de Lucienne. Sans rien régler d'avance, j'avais entrevu des rites. Je comptais sur les effets de la minutie et de l'obligation. Des actes matériels, soumis à un ordre et à un retour, devraient aider ma pensée à combattre l'absence de Lucienne, et mêler à mon chagrin une volupté. J'apercevais dans ce cérémonial intime le prolongement de la religion dont le corps de ma femme avait été pendant deux mois l'objet ou le lieu.

Mais cette conversation avait rompu le charme où il m'eût fallu d'abord rester. Je ne me sentais plus le zèle d'imaginer des rites, ni

d'y obéir. J'avais l'impression que tout se passerait sous le regard de Bompard, et presque en public ; que d'ailleurs j'avais du premier coup donné à mes sentiments une conscience d'eux-mêmes si exaltée qu'ensuite toute figuration leur paraîtrait mesquine.

J'en vins à un agacement continu, qui était une douleur gâtée. J'avais espéré souffrir de l'absence de Lucienne avec ampleur et ferveur. J'en souffrais mal, contrarié par les jugements maussades qui se formaient en moi.

Si bien que, renonçant à me concentrer, je souhaitais une diversion. Rien, à bord, ne pouvait me la procurer. Je pensai la trouver ailleurs. Je me promis de mon arrivée à New-York et des deux jours que j'y passerais une secousse puissante.

Je connaissais New-York. J'y étais venu régulièrement depuis plusieurs années. Sans y avoir fait de séjour suivi, je m'en étais formé une idée assez complète.

New-York m'amusait, m'était sympathique. J'avais vu s'y achever, ou presque, la période de désordre et de crasse : le temps des po-

teaux plantés de travers dans les trottoirs défoncés ; le temps où une avenue n'était que le dessous, praticable aux piétons et aux voitures, d'un viaduc provisoire, un dessous persécuté par le tonnerre continu des trains roulant sur un tablier de planches mal boulonnées et par les escarbilles de leurs machines ; où une rue, avec les escaliers de fer accrochés aux façades, et les ordures contre les soupiraux des sous-sols, n'était qu'une des galeries rayonnées et numérotées d'un entrepôt de population, mais où tel bas-fond de quartier, près de l'eau, gardait la tranquillité, la bonhomie, le pittoresque humide d'une ville hollandaise mal tenue.

D'une saison à l'autre, une avenue se dégageait de ses superstructures. Ailleurs, le ciel se nettoyait de fils électriques. Les grands buildings montaient çà et là, comme arrosés au hasard par un engrais foudroyant. Un climat vif et allègre arrivait au contact même de la ville, pénétrait peu à peu dans ses fissures les plus étroites, agissait directement sur les hommes. Le vent de mer signalait les dernières ordures en les chassant devant moi, séchait des trottoirs mieux joints, des chaussées moins bossuées. Le soleil s'attachait aux plus hautes façades, ne les quittait plus, vous donnait envie

de monter. Le besoin d'ascenseurs devenait une stimulation naturelle. Tandis que l'underground express courait toujours plus loin dans la presqu'île rattraper les rues neuves.

J'avais éprouvé cette transformation de New-York un peu comme une aventure de ma propre vie. Les phases m'en étaient agréables. Je les sentais venir. Je les hâtais en pensée, comme un enfant s'amuse à pousser la cloison du compartiment pour que le train aille plus vite.

J'en gardais aussi l'idée que je pouvais toujours compter sur New-York comme tonique, et remède aux complications intérieures — un remède très différent de Marseille par ses ingrédients, mais d'une efficacité analogue.

Qu'en attendais-je exactement cette fois ? Non certes qu'il me fît oublier la séparation, ni même qu'il me la rendît moins sensible ; mais plutôt un regaillardissement de ma vue générale des choses. Une douleur fait partie de l'univers qu'on se représente. Elle change de caractère avec lui. Sans me débarrasser de la mienne, ce que je ne lui demandais pas, même pour deux jours, New-York pouvait m'aider à remettre les nécessités de ma vie dans une perspective naturelle.

Que se passa-t-il en réalité ? Quelque chose d'assez déconcertant, que je vais essayer de re-

trouver, au risque de me retarder un peu ; car j'y attache le même genre d'intérêt qu'à mes méditations biologiques de F...-les-Eaux, par exemple. Genre d'intérêt que j'en suis encore à me définir. Je le pressens plus que je ne me l'explique. Je ne me chargerais pas de le faire apparaître par une détermination des causes et des influences. Il y a là pour moi deux documents, à la fois suggestifs et sans utilité directe, que j'accroche à mon mur pour y jeter de temps en temps un regard, pendant que je travaillerai. Ainsi les industriels ont dans leur cabinet des cartes de la production mondiale, des vues de leurs ateliers, à différentes époques, des photographies d'une équipe de foot-ball formée par le personnel ; toutes choses qu'ils ne consultent évidemment pas pour établir un prix de vente, mais qui les aident peut-être par d'obscurs détours à se composer un sentiment juste de leur affaire.

Donc, nous devions entrer, un peu après l'aube, dans le bras de mer qui conduit à New-York. Dès la veille je m'étais arrangé pour avoir mon matin libre. J'avais distribué les

consignes à mes subordonnés et débrouillé moi-même le travail.

Au reste, en ce temps qui précédait d'assez peu la guerre, l'approche des côtes et le débarquement donnaient moins de soucis professionnels qu'aujourd'hui. La douane américaine manquait déjà de légèreté. Mais la loi de prohibition n'était pas en vigueur. Les autorités de police n'avaient pas pris dans l'état de guerre des habitudes difficiles à perdre. Le régime de l'immigration était moins strict.

Je pus donc m'isoler dans un coin protégé du deck supérieur, entre deux canots, et ne me soucier de rien que du spectacle. Je savais d'avance ce que j'allais voir. Quelle que fût la rapidité de transformation américaine, je pensais bien qu'en six mois rien d'essentiel n'avait bougé. Si j'étais très attentif, c'était pour ne rien perdre d'un effet dont j'avais l'expérience. Je me préparais à retrouver une réaction salubre mais connue.

J'étais là depuis un quart d'heure peut-être, quand je m'aperçus qu'il se créait une situation inaccoutumée entre le spectacle et moi. Je n'ose pas dire qu'il me paraissait franchement nouveau ; mais pourtant j'avais besoin de le regarder comme pour la première fois. Je ne sentais pas non plus s'amorcer la réaction que

je m'étais promise. Loin de tendre docilement le dos à une espèce de douche ravigotante, j'avais l'impression de me défendre, sinon d'attaquer.

Je dévisageais, dans la lumière montante du jour, ce canal peu remarquable, entre des lignes de sol monotones, où s'avançait lentement le navire. Je m'adressais, je ne sais pourquoi, de curieuses exhortations : « D'habitude on regarde ça distraitement. On se dit que c'est un vestibule banal, que l'intérêt commencera plus loin. C'est un tort. Il faut au contraire bien ouvrir l'œil, et ne pas se laisser faire. Tout à l'heure New-York va vous étourdir comme une grosse fanfare. Il ne sera peut-être plus temps de se reprendre. Mais ici, il est encore temps. La partie est encore égale. Le discernement vous reste, et le calme. Attention. C'est ici que le ton du continent est donné, par un diapason à peine sonore ».

D'où me venait cette envie de ne pas me « laisser faire », de pouvoir « me reprendre », cet appétit de discernement ? Juger New-York, l'Amérique, j'aurais dû m'en moquer plus que jamais. A ce monde, que je frôlerais deux jours, je n'avais à demander, cette fois comme d'autres, qu'une diversion rapide. Pourquoi me défendre de lui par un jugement, puisqu'il

ne me menaçait en rien ? N'était-ce pas au contraire en le jugeant que je risquais de détruire l'effet salutaire que j'en espérais ?

En fait, je me présentais avec une attention armée. Je ne me faisais pas de raisonnements. Je ne discutais pas avec moi-même. Je ne prononçais rien d'avance. Mais à mesure que le bateau progressait dans le chenal, une suite d'idées se traçait sur mon esprit comme sur la bande d'un appareil. Leur déroulement répondait à celui du spectacle avec une vigilance automatique. Je percevais entre elles comme des intervalles matériels et des cliquetis de déclenchement.

« Ampleur indifférente. Ample indifférence. Des dimensions que j'admets, et que je ne sens pas. Des dimensions qui au fond ne comptent pas.

« Tristesse ? Peut-être. Joie si l'on veut. Tristesse-joie facile à invertir. Produit ambigu et second. Tristesse-joie coulant sur les choses, des choses, provenant de leur enveloppe et de leur assemblage, non de leur dessous. Ni essentielle, ni jaillie. Le contraire de la joie de Provence. Le contraire de la tristesse d'Andalousie.

« Un engendrement des formes abondant, peu cherché. Une menace d'accablement. Puis

une menace que l'accablement cesse trop tôt. Comme s'il contenait tout le mystère ici disponible.

« Quelque chose empêche d'éprouver bien réellement la largeur de ce canal de mer. S'il était deux fois plus, deux fois moins large, qu'y aurait-il de changé ? Les renflements rocheux des rives échappent à toute grandeur particulière. Il y a là-dessus des végétaux ; des maisons éparses. Pourquoi se dit-on plus qu'ailleurs que de tels objets sont divisibles ? Et pas indéfiniment, pas jusqu'à l'infiniment petit vertigineux. Divisibles d'une division commode, prompte et bornée. On entrevoit un petit cube brunâtre, assez rugueux, un peu gauche, ni mou ni dur, tenant du fer et du caoutchouc, qu'on retrouverait partout le même, qu'on atteindrait partout aussi vite, dans ces arbres, dans cette villa, dans ces renflements rocheux ».

Là-bas, à travers un fin brouillard, Manhattan commençait à transparaître ; la masse de Manhattan, encore au loin.

Le bateau continuait sa marche, devenue silencieuse. Je m'apercevais maintenant d'une espèce de froid extrêmement subtil et abstrait, qui s'installait en moi, tout à fait à l'intérieur, comme pour ne plus me quitter. J'avais l'im-

pression que la vie tendait à devenir un phénomène de surface, à se retirer vers le pourtour, dans mon corps, mais aussi bien dans n'importe quel autre corps, par un effet général comme celui d'un champ magnétique. Le malaise — car c'en était un, mais tout juste sensible — variait suivant les régions de l'organisme. Dans la poitrine, c'était un vide inquiet, comme si l'estomac était occupé par de l'air à peine tiède et une flaque d'eau ballottée. Dans les membres, un froid allongé et ténu comme un fil de fer suivant le creux même des os.

Mais voilà Manhattan qui se dégage du brouillard. Manhattan grandit et se hérisse derrière la statue de la Liberté. Il est plus grand, plus haut, que tout front de ville connu. Il figure un pillage de tours de cathédrale et de beffrois, rassemblé sur un monticule, et où les navigateurs du monde entier peuvent chercher des yeux une dépouille de leur patrie.

Le bateau contourne la presqu'île surchargée. Les buildings pivotent lentement, glissent l'un derrière l'autre. Les hautes façades étroites se remplacent dans la perspective, par un jeu d'équivalences rigoureuses : cent fenêtres pour cent.

Un énorme commencement d'admiration

s'empare de vous. On croit qu'on va se mettre à parler tout seul, à crier en claquant des mains, à jubiler. L'enthousiasme a monté d'un coup, a paru s'établir très haut. Puis l'on s'aperçoit qu'il s'est soulevé sans entraîner le fond de l'esprit, comme par décollement et boursouflure. Le fond de l'esprit reste étrangement placide, étrangement égal.

On se dit soudain qu'on peut ajouter, de soi-même, des étages, là où il en manque, là où, sans raison, leur stratification s'arrête. Entre ces deux pans de buildings, séparés par une échancrure de ciel, on a envie de glisser, comme une carte dans un jeu, cent fenêtres de plus, et même, pourquoi pas ? cent autres.

On sent bien une immense énergie, mais qui foisonne, qui mousse, qui fait du volume. Il se multiplie avec fureur quelque chose de rudimentaire, à l'intérieur de quoi il n'y a pas de fureur. L'énergie ne revient pas sur elle-même, ne travaille pas à s'enchevêtrer et à se nouer, ne s'use pas à compliquer par le dedans des structures, ne s'évertue pas à se condenser et consolider. Elle ne tend pas à s'habiter elle-même, elle tend à s'échapper. Chaque building poreux en invite un autre à dilater près de lui le plus haut possible le moins de matière possible. Une concurrence de tuméfac-

tions construit hâtivement sur le rocher de Manhattan un morceau exemplaire d'irréalité américaine.

Le bateau n'a pas encore atteint celle des cases où il se logera dans ce port cloué à la ville comme un classeur que déjà l'on se résigne à ce que sur une immense étendue de terre il n'y ait plus rien d'inexplicable. Mais pourquoi la raison ne se sent-elle pas plus flattée ? Pourquoi tout cela ne la rend-il pas soudain grise et amoureuse d'elle-même, comme le font ailleurs des triangles, des colonnes ?

Tout est trop simple, sans une certaine ivresse de la simplicité. Tout est transparent. sans un certain jeu de la transparence. Tout est évident d'une évidence mate.

Est-ce qu'au moins tout est grand ? Tout n'est pas encore assez grand. Tout ne le sera jamais assez. Cinquante étages ne sont rien, rapportés à l'année-lumière. Le cañon du Colorado, c'est le fond d'argile d'une mare desséchée à la fin d'août. Quand tu mettras le pied dans l'ascenseur-express de Woolworth, tâche de ne pas penser aux étoiles.

Alors, pendant que le bateau quitte le milieu du fleuve et vire, cherchant de la pointe sa case du classeur, il vous arrive par-dessus la courbure du monde, porté par le désert atlan-

tique, un mirage de l'Europe. On y distingue peu à peu, réparties avec abondance mais singularité, des grandeurs, des structures. Chaque grandeur — et il y en a de toutes sortes — a l'air absolue. Chaque structure, repliée, noueuse, close, longue à ouvrir. Un homme se promène dans une cathédrale ; et une voûte à peine trente fois haute comme lui le protège complètement contre l'épouvantable valeur en mètres du grand axe de la Voie Lactée. Des gens donnent des graines aux pigeons sur la Piazza de Venise ; et, lorsqu'en jetant les graines ils regardent la place, aucune tentation ne leur vient d'appliquer à toutes les dimensions visibles le coefficient 5. Il y a des paysages : le Mont Ventoux par-dessus des ifs ; la vallée du Var d'une fenêtre de Gattières. Eux aussi, le mont et la vallée, semblent grands, sans relation à rien, sans unité de mesure, et pour toujours. On dirait qu'ils détiennent leur grandeur comme un titre inaliénable. Ils sont une fois pour toutes mis à part d'un univers où les cirques de la lune valent les creux d'une pelure d'orange. Où que se porte le regard, il trouve des choses ainsi formées qu'elles n'ont plus l'air divisibles. On n'y décèle aucun plan de clivage. On n'a pas la démangeaison de les démon-

ter. On sent que l'intérieur peut vous résister indéfiniment. Même les créations de l'homme lui cachent mille secrets ; et il peut les contempler de longues heures sans aucun ridicule. Ses monuments, ses sociétés l'entourent comme des prodiges plus anciens que lui. Il s'ensuit que son orgueil reste plein de questions, et sourit toujours un peu ; mais aussi que sa misère n'est jamais parfaite. Il n'y a pas, là-bas, de lieux d'entière désolation, parce qu'il n'y en a pas qui aient tout livré. Des vestiges de bonheur traînent depuis des siècles dans des coins au soleil d'où personne ne finira jamais de les balayer, et c'est là que vont s'accroupir des mendiants moins faciles que les milliardaires [1].

Après avoir télégraphié à Lucienne pour lui annoncer ma bonne arrivée, je décidai de passer ma première journée de New-York à me promener un peu au hasard. Le matin, je pris un autobus pour aller voir au delà de Central Park de combien de rues la ville s'était allongée

1. Il s'agit là, bien entendu, d'une rêverie. L'effort que j'ai fait pour la reconstituer n'implique pas que je lui attribue actuellement une valeur objective. Dans la mesure où elle prouverait quelque chose, ce ne pourrait être qu'à propos de moi. De même pour ce qui suit.

depuis sept mois. L'après-midi, je suivis d'abord Canal Street à pied. Ensuite je me proposai de retrouver un traiteur italien dont j'avais oublié l'adresse, mais qui devait loger aux environs de Bowery. Je n'avais rien à faire chez ce traiteur. Je voulais voir surtout s'il était possible d'errer dans New-York comme dans une autre grande ville, en flairant son chemin. J'aurais été content de me perdre. Je pensais à Venise, où il faut trois ans, dit-on, de pratique quotidienne pour déjouer les pièges des ruelles coudées et des impasses. J'étais dans une région de New-York dont le plan garde un peu de surprise. Les rues y ont encore des noms. Il ne suffit pas de lever la tête pour lire, malgré soi, sa position exacte en latitude et longitude urbaines.

Je perdis du temps, sans tout à fait réussir à me perdre. Ce qui me déconcertait parfois, c'était la ressemblance des rues. Si l'on franchit deux ou trois blocks sans observer sa route, il arrive qu'on ne sache plus où se raccrocher. Rien qui indique un changement de zone, des parages définis. Mais on a beau faire, on s'oriente vite.

Pourtant je ne trouvais pas la boutique du traiteur. Je ne pense pas que je m'étais mal dirigé, mais au dernier moment je m'aperçus

que mon souvenir n'était pas assez particulier pour me permettre de choisir entre les lieux qui s'offraient à moi. Mon but m'échappait par évanouissement dans la généralité.

J'avais l'impression de m'échapper aussi. Mes pensées ne devenaient pas plus simples, ni moins nombreuses peut-être. Mais chacune, après m'avoir plus ou moins occupé, subissait un recul que je ne contrariais pas et qui n'était pas autrement désagréable. Elles auraient pu, me semble-t-il, baisser encore d'un degré, se détacher tout à fait de mes actions, poursuivre à l'écart une vie atténuée. Je regardais le visage des gens : « On a envie de dire qu'ils ne pensent à rien. Ce n'est peut-être pas exact. Il doit se faire en eux une division somnambulique. Du côté extérieur et saisissable de la personne il ne reste en effet presque plus de pensées. Seules s'y maintiennent celles qui ont trait à l'action présente. Je suppose que les autres descendent peu à peu, pour se retrouver à un certain niveau, et circuler à leur façon, tandis que les hommes marchent dans les rues abstraites. A moins que dans la région où elles tombent, elles ne soient saisies et engourdies par le froid, ce même froid central dont je me suis plaint.

« Que sont-elles, en tout cas, ces pensées

descendues ? On voit de loin en loin, à une devanture assez misérable, qui n'est tout à fait ni d'un bazar ni d'un papetier, un objet érotique : carte postale, estampe, statuette. De mignonnes chairs coloriées de couleurs mordantes ; d'autres, lourdes et bistrées. Les passants ne tournent pas la tête vers ces images. Est-ce qu'elles ne les intéressent pas ? Ou bien servent-elles non à provoquer des pensées, mais à montrer comme par une issue, de loin en loin, quelles sont les pensées ? Sur ces pensées d'en dessous, les yeux des gens ne donnent aucun témoignage. Les yeux aussi font partie de la région active. Ils ne s'occupent pas plus d'exprimer les pensées inefficaces que de les prendre au dehors. Une luxure et une cruauté de dormeurs n'arrivent pas jusqu'aux prunelles chez ces hommes en mouvement. »

C'est au retour de cette promenade, en contournant une longue place, à la fois désolée et encombrée, que je sentis se faire en moi une sorte d'effondrement, qui ne prit pas deux secondes. Depuis le matin, et sans m'en rendre compte, j'avais peu à peu accepté une disposition intérieure des plus insolites. Quelqu'un qui m'aurait suivi, ou qui même aurait pu assister au défilé de mes réflexions, se serait dit que la diversion de New-York m'avait réussi

au delà de toute espérance. « C'est cet homme-là qui, hier encore, était obsédé par la pensée de sa jeune femme au point d'en perdre toute liberté d'esprit ? Il n'y songe même plus. »

Or il venait de se produire comme l'écroulement d'un plafond, d'une croûte légère de pensées. Une séparation, une préservation étranges cessaient tout à coup. « Lucienne ! » La chose avait en effet la simplicité d'un cri, du cri qu'on pousse en tombant dans une cavité qui s'ouvre. Je rejoignais si brusquement l'idée de Lucienne, que j'en éprouvais la secousse d'une chute.

Je me remis dans la direction du bateau. Bien que très pressé d'y arriver, je répugnais à prendre une voiture. Peut-être ne voulais-je pas me donner l'impression d'aller chercher soudain quelque chose de précis, un recours défini que je n'avais pas à espérer. En rentrant à pied, j'avais l'air de finir naturellement ma promenade. Mais je hâtais le pas.

Tout en marchant, je me disais : « Pourquoi, tantôt, ne pensais-je pas à Lucienne ? Comment cela s'est-il fait ? » Je me le disais vite. J'étais assez traqué par mon émotion pour me dispenser de réfléchir. Sur mon passage, les aspects de la ville, de proche en proche, attei-

gnaient à une brusque intensité, comme une flamme court devant quelqu'un.

A un moment, je fus accosté par un souvenir qui ne me lâcha plus jusqu'au bateau. Un souvenir bizarre, qui devait remonter à ma petite enfance. Je revoyais une image en noir, à l'intérieur d'une brochure de réclame. C'était même plus que l'image, presque la chose représentée. Un homme à une fenêtre. D'âge mûr, la tête enfoncée entre les épaules, le dos un peu rond. Il est à la fenêtre d'une maison, s'accoudant à la barre d'appui. Au bas de la maison, rasant la muraille, une voie ferrée. L'homme regarde devant lui. Le texte de la brochure raconte qu'au début d'une certaine après-midi l'homme a été vu dans cette posture par un mécanicien qui passait sur son train le long de la maison. A la fin de la journée, quand le mécanicien a repassé sur son train, il a levé les yeux : l'homme était toujours à sa fenêtre, dans la même posture, n'ayant fait aucun mouvement, ni plus ni moins penché, n'ayant changé ni la place de ses coudes sur la barre d'appui, ni même la direction de son regard. Et en effet, quand on examinait l'image, on y décelait, à je ne sais quels signes, une effrayante fixité.

Je marchais avec cette image. Elle m'accom-

pagnait de block en block. Elle finissait par figurer pour moi un événement présent, et tout proche, que je sentais quelque part alentour. Pour l'écarter un peu de moi, et en diminuer l'oppression, je m'efforçai de le situer du côté de Pearl Street, là où l'elevated s'insinue entre des façades chétives ou vieilles, comme un chemin de fer sur cour.

Arrivé au bateau, je gagnai ma cabine en évitant les rencontres. Je commençai une lettre à Lucienne. J'essayai d'y mettre bien exactement les rêveries que j'avais eues et ma promenade, comme pour restituer à ma jeune femme toute ma journée. Mais déjà cela ne m'intéressait plus. J'avais besoin d'une tendresse sans détours et sans mots. New-York, même offert à Lucienne, me tombait des mains. Je cessai d'écrire.

Je regardais mes deux cabines avec une tristesse affectueuse. Pauvres cloisons de métal peint, aux boulons visibles : je les aurais caressées comme le maître caresse un chien qui a attendu son retour. Là où il n'y avait aucune maison pour moi, elles étaient ma maison. Là où tout était loin, elles restaient quelque chose de proche. Ma présence dans une rue de New-York n'empêchait pas New-York d'être au bout du monde. Même le bateau

me semblait gagné par la contagion de l'éloignement. Sauf les deux cabines. Leur petit espace se défendait, le dernier, comme si Lucienne, en y passant une nuit, l'avait immunisé contre l'exil.

Je me mis à toucher des objets. Je soulevai le couvercle d'une de mes mallettes, sans doute pour recevoir au visage une bouffée d'intimité et de possession.

J'aperçus un petit sachet d'étoffe. Je l'ouvris. Lucienne y avait rangé pour moi des boutons de différentes sortes et de différentes tailles. Rien de plus. Je fis glisser les boutons sur ma table. Il y en avait de toutes les variétés nécessaires, et en nombre judicieux. Pas une sorte n'était oubliée. Pour les rassembler tels qu'ils l'étaient, il avait fallu une grande quantité de pensées particulières, de prévisions, tout un zèle de l'esprit qui n'avait pas craint de se dépenser sur d'aussi pauvres objets. Evidemment, j'étais un jeune mari amoureux, donc prompt à certains enfantillages de sensibilité. Mais, du même coup, rendu moins rebelle à des vérités du cœur que notre fierté ordinaire ne nous permet pas de reconnaître. Bref, la vue de ces boutons éparpillés sur mon papier buvard me bouleversa complètement. Elle remplaça la détresse brutale qui m'avait ramené

au bateau par un attendrissement et une douceur sans limites. Pour la première fois peut-être de ma vie l'idée de sollicitude se déploya devant moi avec l'immensité qui lui appartient. Il y a un effort d'accompagnement dans la sollicitude ; une présence qui s'allonge le plus loin possible en avant, comme l'ombre des arbres de sa maison pour le voyageur qui la quitte seul, au soir.

Je me demandais si personne avait jamais eu pour moi une sollicitude aussi poignante. (J'ai été privé de ma mère très jeune). Je me plus à penser que ni une mère ni une sœur n'y auraient mis tant d'application. (Ce qui n'a qu'une chance sur mille de se produire, et qui au surplus n'est rien, mais dont on a voulu vous épargner l'ennui infinitésimal). L'amour de l'épouse faisait ce miracle de surpasser les autres amours même dans les provinces de la tendresse où ils sont chez eux.

A ce moment, j'avais tout contre moi le fauteuil où Lucienne m'avait fait asseoir la veille du départ. Je la revis, accroupie nue à mes pieds, ses cheveux répandus sur mes genoux. Il me sembla que cette évocation, loin de menacer ou de corrompre mon attendrissement, lui donnait encore plus d'ampleur, soumettait à la tendresse des régions de la sensi-

bilité où l'on ne pense pas qu'elle puisse régner. Les caresses en apparence les plus luxurieuses m'émouvaient, dans le souvenir, comme les actes d'une tendresse très attentive ; et la part de préméditation qu'elles avaient dû contenir, comme la preuve d'une sollicitude qui ne se lasse pas de s'ingénier. Bref, mon corps tout entier s'appropriait cette douceur qu'il y a dans une gorge qui se serre, et dans des yeux qui se remplissent de larmes.

IV

Le lendemain matin, sur le bateau, je rencontrai Bompard. Il me dit :

— Veux-tu, cette après-midi, aller prendre le thé chez des gens ? Je t'assure que c'est un milieu sympathique. Pas les Américains habituels. Tu y connais déjà quelqu'un : cette dame entre deux âges que je t'avais présentée pour un changement de cabine. Elle m'a chargé de t'inviter. Il y aura des femmes plus jeunes ; et d'ailleurs très jolies. Quoi ? Ce n'est tout de même pas ça qui te fait peur ?

Bompard me guettait. Je répondis du ton le plus neutre :

— J'ai du travail, pour le départ de demain. Mais nous verrons.

A midi, je déjeunais à bord. Je trouvai un mot de Bompard contre mon assiette : « Si, à 4 h. 30, je ne suis pas passé te prendre ici, c'est que je serai allé directement au thé

en question. Viens m'y rejoindre. Voici l'adresse. »

A 4 h. 30, il n'était pas là. J'eus l'impression que l'entière liberté de me dérober qu'il me laissait répondait à un petit calcul. « Il veut voir. Eh bien ! moi aussi, après tout, je veux voir. »

L'endroit était situé un peu au delà de la 50e rue Ouest, dans la direction de Columbus Circle. Une maison des plus quelconques, qui avait l'apparence d'un cottage privé, mais dont chaque étage abritait un locataire différent.

Une douzaine de personnes étaient arrivées avant moi. Il n'en vint ensuite que deux ou trois autres. Je n'ai jamais eu le temps de pénétrer bien loin dans la vie privée américaine. Je ne me flatte pas d'en interpréter les nuances. Mais il me parut que cet intérieur affectait le négligé. Nos hôtes avaient dû vivre en Europe, y fréquenter peut-être des artistes. Leur nostalgie du vieux continent se traduisait par un peu de désordre, semé ostensiblement sur une installation sérieuse et banale.

Le logis se composait de plusieurs pièces assez petites, en enfilade. Les invités causaient et riaient fort. Ils étaient mis avec une extrême correction ; plusieurs des femmes avec recherche. Seul un homme portait un costume

de voyage marron, une cravate très bariolée, et fumait la pipe.

Je fus açcueilli par la dame que nous avions transportée comme passagère. Elle fit un premier « Oh ! » de surprise reconnaissante ; et un second « oh ! » de gentille déception.

Elle dit :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu avec votre joli costume de marin ?

C'était d'une niaiserie si inattendue que je me sentis rougir — accident qui ne m'arrive jamais.

Je compris à la mine des autres dames qu'on m'avait souhaité, en effet, mais avec tous mes galons. Je cherchai des yeux Bompard. Il était en uniforme.

Peu après mon arrivée, une toute jeune femme s'assit au piano, se mit à chanter. Elle avait de la langueur et une certaine sauvagerie dans la voix. Personne ne s'occupait d'elle, sauf un monsieur, vêtu comme pour un thé d'ambassade, qui de temps à autre lui tendait un verre, de la taille d'un verre à porto, plein d'un liquide couleur orange qu'elle saisissait de la main gauche, sans cesser de pianoter de de la droite, et avalait.

Comme je lui en avais vu boire quatre, et que j'apercevais sur un meuble un verre de ce

même liquide tout versé, j'allai y goûter. Il entrait dans la mixture du jus d'orange, d'autres aromes que je n'identifiais pas, et une bonne moitié de whisky.

Je traversai les différentes pièces. Les gens m'adressaient au passage un sourire, une bienvenue. Une jeune femme m'offrait à boire. Mais aucun groupe n'essayait de me retenir. Je me sentais traité un peu comme un spectateur. Au point de me demander si dans l'animation qu'on montrait, la vivacité des propos, des rires, la façon de boire, il n'y avait pas une trace de parade. En mon absence, ou plutôt en notre absence à tous deux, Bompard et moi, les choses auraient-elles gardé le même ton ? Il était difficile de répondre.

Trois au moins des femmes étaient fort jolies, avec des corps beaux et souples que leurs robes dissimulaient peu. Je réfléchis que j'aurais très bien pu ne pas m'en apercevoir. Sans la petite provocation que Bompard avait glissée dans son propos du matin, sans l'attitude comme intentionnelle des gens eux-mêmes, je crois que la féminité de ces femmes n'eût pas rayonné jusqu'à moi. Elle n'eût pas réussi à vaincre la distraction toute spontanée qui me séparait depuis mon mariage des femmes autres que la mienne.

Mais puisque cette distraction se trouvait rompue, je ne songeais pas à la rétablir par discipline. Au contraire. J'étais curieux de voir comment j'allais réagir. L'idée de déconcerter Bompard, qui me surveillait discrètement, me piquait un peu aussi.

Je regardais donc, d'un regard libre, ces beaux visages, l'expression des yeux, le mouvement des lèvres pour prononcer des mots dont le roucoulement féminin réussit à faire, quel que soit leur sens, et en tout pays, une description de caresses, voilée mais continue. (Et l'on se dit que les caresses changent puisque la voix change). Je regardais les traits livrer et démentir à tous moments, par leurs inflexions et leurs ombres, des indices de rêverie, d'inassouvissement, de plaisir. Je ne m'empêchais pas de suivre les belles épaules, de rencontrer la naissance des gorges, ni même d'admirer comment une soie tendue contient les lignes des hanches et du ventre, les presse, les fléchit doucement l'une vers l'autre, et les rassemble en les cachant. Je les accompagnais jusque-là. Je ressentais avec une espèce de vénération poignante la réserve de bonheur, d'exaltation qu'elles allaient former là pour un homme.

On avait balbutié, à mon arrivée, quelques

présentations. Mais je n'avais pas saisi quelles étaient ces femmes, à qui elles appartenaient. Où était leur mari, leur amant ? Dans cette réunion, sans doute. Pourquoi mes yeux n'allaient-ils pas avec sûreté de chacune de ces femmes à l'homme qui les possédait ? en s'aidant d'une trace pour ainsi dire visible ? D'où vient que le couple ne soit pas plus manifeste ? Pourquoi l'homme ne se tient-il pas tout près de la femme ? Pourquoi cette feinte de s'éloigner d'elle, de la laisser libre ? Comme ce jeu des couples dans une assemblée est étrange ! Ils font semblant de disparaître, de se dissoudre. Ces corps de femmes, on les croirait également proposés ou refusés à tous. La parfaite sociabilité voudrait même qu'on oubliât, avec leur dépendance, leur destination amoureuse, et qu'on ne vît plus dans leurs formes que les ornements tranquilles d'une réception. Mais que j'entende dire : « le monsieur de profil, là-bas, est le mari de la jolie brune qui en ce moment s'accoude », et aussitôt j'éprouve, comme un bienfait qui m'aide moi-même à aimer la vie et me conseille la joie, la disponibilité de cette femme pour cet homme. Lumière des yeux, caresses de la voix, chairs exquisement rassemblées, souvenirs et promesses, toute une corbeille pleine est main-

tenant penchée vers quelqu'un. Le beau corps est orienté.

Ainsi la magie féminine se développait autour de moi, me frappait de ses ondes. Mais si mon impression, que je tenais à ne pas contrarier, me pénétrait d'une tiédeur presque sensuelle, elle n'avait rien d'adultère. Je ne désirais pas ces femmes en elles-mêmes. Pas une de mes pensées ne les disputait à leurs hommes, n'enviait leur possession. Mon émoi se détachait d'elles pour aller nourrir un sentiment impersonnel de la femme. Il montait rejoindre une immensité féminine que je sentais se gonfler comme les nuages d'un ciel d'août, et peser d'un poids voluptueux sur le monde. Et ce principe universel, que j'avais passionnément besoin de ramener à moi, c'est Lucienne qui le situait ici-bas, qui l'incarnait à mon propre usage. C'est Lucienne que mon adoration devait traverser pour l'atteindre. Le surcroît de pouvoir et de chaleur qu'il tirait de ces belles inconnues, je le voyais comme redescendre au loin et s'accumuler dans le corps de l'absente. Lucienne lointaine ne faisait qu'en rayonner plus fort, d'une lueur d'idole privilégiée. Je la désirais délicieusement et douloureusement. Je l'invoquais : « Ma femme ». « L'être par qui la femme est à moi. »

Ma rêverie avait été intense et rapide. Bien que née du milieu où je me trouvais, elle m'avait en somme enlevé à lui. Je m'étais abandonné à une forme d'ivresse. Cependant on en cultivait d'autres près de moi.

Une des jeunes femmes que j'avais regardées se leva, fit deux pas, me dit :

— A quoi pensez-vous, Monsieur ?

— Mais à ce que je vois, Madame.

— C'est donc bien triste, ce que vous voyez ? Car vous avez l'air triste.

— Moi, triste ? Vous m'étonnez beaucoup.

Elle riait, laissait onduler son corps, me regardait avec cette provocation langoureuse que certaines Américaines semblent avoir empruntée aux races du Sud.

— Que pensez-vous des femmes de New-York ?

Une de ses amies qui avait entendu la question vint nous rejoindre. Puis notre passagère.

Sans me laisser, Dieu merci, le temps de répondre, les trois femmes entremêlaient leurs propos.

— Ne savez-vous pas que monsieur l'officier n'a pas le droit de penser quelque chose des femmes de New-York ?

— Pourquoi ? Est-ce vous, quand vous étiez sur le bateau, qui le lui avez défendu ?

— De quel droit, chère ? D'abord je suis bien trop vieille et laide. De tout le voyage, je pense, il m'a regardée une seule fois, quand je lui ai demandé une autre cabine.

— Pourtant, monsieur l'officier sait regarder. Il vient de terriblement regarder Margaret.

— Il a regardé sans voir. Ne vous ai-je pas dit qu'il est jeune marié ?

— Les femmes de France sont donc si jalouses ! Dites-nous bien cela, monsieur. L'on vous a fait faire de grands serments avant de partir ?

— Sa femme n'a pas besoin d'être jalouse. Puisque lui en est follement amoureux.

En écoutant cela, la jeune femme qui s'était levée la première m'adressa un regard qui, ailleurs, eût voulu dire : « Et moi ? Est-ce que je ne compte pas ? Est-ce que je ne vaux pas votre femme ? Voulez-vous que je vous la fasse oublier ? » Elle fronça le sourcil, fit une moue singulière, où un baiser semblait passer furtivement entre de la moquerie et du dépit.

Puis elle prit un air de lassitude offensée, et s'en fut à l'autre bout de l'appartement, du côté du piano, entraînant ses amies.

Là-dessus on m'offrit à boire. Un monsieur, à quelque distance, me voyant un verre à la main, me cria en français : « Je suis Irlandais », et vidant d'un trait son propre verre, me fit signe de l'imiter.

Dans la pièce voisine, Bompard, debout, causait avec une jeune femme blonde. Ses yeux, quand ils rencontraient les miens, prenaient un air intrigué et interrogateur. Je crois qu'il eût aimé se rendre mieux compte de ce qui se passait autour de moi, et en moi.

Un peu plus tard, la seconde des deux jeunes femmes qui m'avaient parlé revint me chercher.

— Quelqu'un ici est très furieux contre vous.

— Ah ! cette jeune dame ?

— Non. Une autre. Qui a demandé si vous étiez sourd.

— Tiens !

— J'ai dit que vous n'étiez pas sourd. Pas aveugle non plus. Alors elle a dit que vous étiez épouvantablement grossier.

— Je suis navré. Mais encore, que me reproche-t-elle ?

— Voilà. Depuis une heure elle chante exprès pour vous des chansons très admirables, de son pays — elle est de la Louisiane, n'est-ce pas ? — depuis une heure, au piano. Et vous n'entendez pas.

— Mais si. J'ai entendu, quand je suis arrivé. Je me suis même arrêté près d'elle quelques minutes. Depuis, elle n'a pas dû chanter continuellement ?

— Oh ! vous l'avouez. Vous êtes sourd. Venez.

— C'est tout à fait indispensable ?

— Tout à fait. Si vous n'obéissez pas, il se passera quelque chose de terrible.

Je dus la suivre. Trois ou quatre femmes entouraient la chanteuse, qui, pour le moment, ne chantait pas. Elle avait le front penché, et elle semblait regarder, avec une attention fascinée, deux notes du clavier que ses doigts frappaient alternativement.

Il y eut une envolée de paroles si rapide que je les compris à peine. Puis nous nous trouvâmes seuls, je ne sais comment, la jeune femme penchée sur le piano, et moi.

La pièce où nous étions communiquait bien avec les autres par une baie libre. Mais le piano était situé dans un enfoncement. De plus, le brouhaha des autres pièces, qui n'avait cessé

de grandir, loin d'empêcher notre isolement, y aidait.

Elle releva le buste, attacha sur moi de beaux yeux noirs :

— Vous savez, je parle très bien le français. (Elle le parlait assez bien, avec l'accent créole). Et comme vous, vous parlez très mal l'anglais, vous êtes absurde de rester là-bas entre elles. Elles n'ont aucune idée de rien. Elles vous ont dit que je voulais chanter quelque chose pour vous ? Absolument pas. Vous êtes incapable d'apprécier. Sauf les chansons de café-concert, naturellement. Pourquoi dites-vous à tout le monde que vous êtes si amoureux de votre femme ? C'est d'une telle vulgarité. Non mondain. Est-ce qu'un officier français est si peu mondain ? Mais peut-être êtes-vous d'origine populaire ? Ne seriez-vous pas menteur aussi ? Vous avez de beaux yeux noirs, très menteurs, comme les miens. Pourquoi quittez-vous votre femme, si vous êtes amoureux ? Vous savez pourtant que les femmes sont légères. Mon mari est à Philadelphie. Vous avez peur de toutes sortes de choses. Vous êtes timide, timide, timide. Je vais vous apprendre à boire.

Elle se leva. Elle était de taille moyenne, frêle, brune, le visage joli et inquiet. Ses yeux

noirs semblaient lutter contre un agacement, écarter, par brusques battements des paupières, une amertume coléreuse dont le reste d'elle-même était envahi. Elle alla prendre deux verres, les remplit du liquide orange que j'avais goûté, me tendit l'un :

— Buvez, en même temps, sans me quitter des yeux. En même temps, je vous dis. (Elle trépignait.) Vous avez peur ?

Elle voulut remplir une seconde fois les verres. Elle ne chancelait pas.

— Madame. J'ai peut-être peur, en effet. Mais un peu pour vous, si vous le permettez. En France, nous ne laissons pas les jeunes femmes se dévouer ainsi.

— Vous êtes ridicule. Même mon mari n'oserait pas me parler comme vous faites. J'ai faim. Allez me chercher des fruits.

Je lui apportai un compotier, chargé de ces fruits de Californie, magnifiques et insipides. Elle choisit une pomme, y planta ses dents, puis l'approcha de mes lèvres, et désignant la trace de sa morsure :

— Au même endroit !

J'avais pris la pomme dans ma main. Je regardais tour à tour l'empreinte des dents et le petit visage tourmenté, où se fronçaient impérieusement les sourcils.

Ce mélange d'ivresse, de sensualité enfantine, et de Bible m'indisposait assez. J'en sentais bien le goût, mais comme d'une boisson vainement compliquée, à laquelle on ne touche que par politesse. Enfin je trouvais ma situation ridicule.

Je mis la pomme dans ma poche.

— Je la garde, fis-je le plus galamment que je pus ; en souvenir des femmes américaines.

Je crus qu'elle allait ameuter tout l'appartement.

— Rendez-la moi.

Elle arracha, d'un coup de dents, un morceau de la pomme qu'elle garda entre ses lèvres, et qu'elle m'offrit ainsi.

Je faillis tourner les talons. Mais il m'apparut qu'elle était assez ivre pour prendre toute l'assemblée à témoin de ma pudibonderie, et que c'était peut-être sur un incident de ce genre qu'on avait compté.

Je recueillis donc le morceau de pomme avec le baiser qui l'enveloppait. « Jeu de société », pensais-je.

La jeune femme, qui avait fermé les yeux comme pour se pâmer, voulut recommencer aussitôt. Mais cette fois, je me sentais quitte.

— Merci, lui dis-je, comme s'il s'était agi

d'un petit four, et avec le plus poli des sourires. Je sais le goût.

Et j'allai, à travers les pièces, joindre Bompard.

— Il y a une petite dame, là-bas, qui te demande. Dépêche-toi.

Il n'eut pas le temps de me répondre. Notre passagère d'âge mûr m'avait rattrapé. Elle avait dû entrevoir de loin les péripéties du tête-à-tête ; mais elle était avide d'en savoir plus.

Je répétai devant elle que sa jeune amie demandait Bompard de toute urgence ; que je la croyais d'ailleurs un peu fatiguée, et qu'on ferait bien de lui assurer un peu de repos.

Bompard et notre passagère se décidèrent à y aller voir. Je m'apprêtais à en profiter pour partir. Mais ils revenaient déjà :

— Ma petite amie, me dit la dame, ne peut plus se passer de vous. Elle pleure. Elle prétend que vous l'avez quittée indignement, avec une parole injurieuse. Elle veut bien rentrer à la maison où elle habite. Mais à la condition que vous l'accompagniez. Vous n'allez pas laisser pleurer une jeune femme si jolie, vous, un officier français.

J'avais retrouvé tout mon calme.

— Pardon, Madame, je suis officier de la

marine marchande. C'est un corps assez peu raffiné. Seul un officier de l'Etat serait, je crois, à la hauteur de la situation. En tout cas, Bompard fera mieux l'affaire. Il est en uniforme.

— Qu'allez-vous imaginer ? Je vous assure, Monsieur, que vous ne pouvez pas refuser à cette jeune dame de la raccompagner chez elle. Je crois que l'usage vous y obligerait aussi en France.

— Alors, soit, Madame, répliquai-je en regardant Bompard, nous allons nous conformer aux usages de France. Et pour qu'il n'y ait aucun malentendu, dites bien à votre amie qu'une fois qu'elle sera dans la voiture, je la conduirai non pas chez elle, mais dans une maison discrète que je connais, à Brooklyn ; et que je me ferai un devoir de coucher avec elle.

La dame sursauta :

— Qu'est-ce que vous dites, monsieur ? Est-ce qu'en France un gentleman agirait ainsi ?

— Exactement. Avec plaisir ou à regret, selon le cas. Mais sans hésiter. Quand une jolie femme, chez nous, insiste pour qu'un monsieur la baise sur la bouche dans un coin de salon, et se fait ensuite raccompagner par lui, ça ne soulève aucune difficulté d'interpréta-

tion. Et ça ne traîne pas. Je pars dans trois minutes.

La dame, assez éberluée, se retira, comme pour aller faire ma commission.

Bompard riait de bon cœur.

— Ne te figure pourtant pas, me dit-il, que la petite va marcher. Tu sais que ces femmes-là...

Je le regardai d'un air si amusé qu'il eut l'impression d'être en train de dire une grosse niaiserie, sans bien discerner laquelle.

Je murmurais :

— Sans blague ? Bompard. Sans blague ?

Il parut très penaud. Ce qui me vengeait un peu. La dame revint :

— Elle est souffrante. Elle veut décidément que vous la reconduisiez.

— Là où j'ai dit ?

— Non, bien sûr. Chez elle.

— Je passerai donc la nuit chez elle. Puisque son mari est à Philadelphie.

— Ne plaisantez pas, monsieur. Elle est logée par des personnes très respectables.

— Enfin, l'avez-vous informée de mes intentions ?

— Pensez-vous qu'elle ait pu le croire ?

— Elle a tort.

Je les entraînai du côté du piano. La jeune

femme était affalée dans un fauteuil. Elle avait pleuré. Elle me sourit comme à un ami enfin retrouvé qui allait la tirer de sa détresse. J'eus pitié d'elle. Je me retins pour ne pas lui mettre un baiser dans les cheveux, comme à une pauvre petite fille.

— Mon ami Bompard va s'occuper de vous. Vous verrez. Il est beaucoup mieux élevé que moi. Et il a l'esprit plus libre. Il connaît à fond tous les genres de flirt, spécialement le flirt de Marseille, qui est absolument délicieux. N'oubliez pas de le lui demander. Il vous expliquera ça dans le taxi.

Sans donner à Bompard le temps de reprendre son aplomb, je disparus.

V

Ces deux journées de New-York me laissaient la bouche amère. Je ne leur reprochais rien de bien précis. Je ne me reprochais, à moi, rien de bien grave. Mais à tout prendre je préférais encore l'état que j'avais connu pendant la traversée.

Je retrouvai ma cabine avec soulagement. Je fus content de me sentir enfermé dans les dures limites du navire. J'eus un premier élan de joie à la minute où il décolla du quai, tiré par les remorqueurs. Quand il eut dépassé le chenal et pris de la vitesse, mon excitation grandit. Je pensai avec une force extraordinaire à l'avenir le plus prochain qui était heureux. Je réussis à supprimer complètement l'avenir ultérieur, comme on recouvre d'une cache la partie gênante d'un dessin.

Je m'intéressai fébrilement à la vitesse du

navire. Je consultais au mur du hall, à droite du vestiaire, la petite carte où la route est reportée. Je me posais des questions sur les brouillards, les courants, les raisons qu'il y a de lâcher tel parallèle pour tel autre. Je remettais en discussion des problèmes auxquels un homme qui navigue ne réfléchit pas plus qu'un homme qui lit ne s'interroge sur l'alphabet. Je considérais comme une particularité précieuse que sur l'Atlantique les vents dominants soufflent de l'Ouest. Ils travaillaient dans le vrai sens ; ils tendaient à diminuer la durée du retour. Je pensais au mouvement de la terre, aux frottements qu'il provoque, aux soulèvements et viscosités de l'eau et de l'air, à toutes les résistances que la structure du monde apportait à ma hâte d'éliminer l'espace entre Lucienne et moi. J'allais rôder du côté de la passerelle. J'y retrouvais des camarades, un peu surpris de la fréquence de mes visites. Je les interrogeais négligemment sur notre marche. Quelle vitesse venait-on de relever ? « Tiens ! on ne tourne qu'à tant de tours ? » Pourquoi ne poussait-on pas un peu plus, avec ce beau temps-là ? L'ordre émanait du commandant ? Il trouvait qu'on avait un peu trop fatigué les machines au dernier voyage ? Ou du moins il se l'était laissé con-

ter par le mécanicien-chef. Mais le mécanicien-chef était un imbécile, ayant sur les machines des croyances de sauvage, persuadé qu'on leur en demande toujours trop, qu'elles sont toujours à la veille d'un accident aussi capricieux que la rupture d'anévrisme ou la syncope cardiaque, et d'ailleurs craignant pour lui-même le mal de mer.

J'improvisais des calculs mentaux vertigineux. Mon excitation réveillait en moi la promptitude mathématique, et la faculté de tenir un grand nombre de signes sous le regard intérieur. En m'accordant des coefficients approximatifs, je calculais à partir de quelle valeur un allongement de route, destiné à utiliser des courants, à fuir des brouillards, à passer d'une probabilité moyenne de gros temps à une autre, cessait d'être avantageux. Puis je recommençais toute ma rêverie en joueur, c'est-à-dire en m'avançant jusqu'au bout de la probabilité, comme sur la dernière planche d'un échafaudage. Je déterminais les conditions du retour le plus rapide, en escomptant les chances même les plus rares, en acceptant tous les risques. On trace sur la carte la ligne géodésique la plus courte. On pousse les machines jusqu'au régime qu'elles peuvent atteindre théoriquement. On fait comme si l'on

devait tomber sur les dix jours de l'année où tout le trajet est débarrassé de tempêtes, ou comme si les tempêtes s'arrangeaient pour ne jamais vous rencontrer. (Pas question de les éviter soi-même, puisqu'on s'interdit tout changement d'allure). On échappe de même au brouillard, et si par malheur on le rencontre, on s'y jette sans ralentir puisqu'il n'est pas impossible de passer à travers sans cogner quelqu'un. Une fois tout réglé, on introduit dans le résultat une petite correction de rien du tout, qui le détend un peu, pour ne pas trop narguer la mauvaise fortune.

Ainsi je faisais mon service, je rôdais à travers le bateau, tout couvert d'un bourgeonnement de calculs. Des équations instables et à demi informes ne cessaient pas de jaillir de moi pour travailler la distance et rapprocher Marseille.

En même temps, et sans interrompre cette espèce de délire abstrait, sans même le gêner, des pensées tout autres me faisaient regarder les gens, dévisager brusquement une femme. humer l'air, fredonner. Une joie des plus rudes cherchait des raisons à sa ressemblance. L'épaisseur, la lourdeur de ces autres pensées m'étaient agréables. L'évidence qu'elles auraient eue pour une manœuvre de la chauf-

ferie les consolidait à mes propres yeux et me lestait moi-même.

« Homme marié. Je suis un homme marié qui rentre chez lui. Que les belles passagères fassent leur manège. Il se développe autour d'elles, autour de leurs mouvements parfumés, une idée de l'amour, humble et inquiète. « Nous attendons que les hommes mendient nos faveurs. » Cherchez les mendiants qu'il vous faut. Moi, une femme m'est réservée quelque part, plus belle que vous, consignée, sans exceptions ni délai de validité. Et avec une garantie de l'Etat tout de même des plus impressionnantes. Il est doux d'accueillir des pensées de brute. Je débarque n'importe quand. Ma femme m'attend n'importe quand. Le bateau pourrait ne pas être annoncé. Je pourrais débarquer sans prévenir. Elle doit être là. Elle est prête. Toutes les douceurs, les câlineries, les précautions dont je me sens plein deviendront ainsi le don le plus libre. L'amour que je connais maintenant n'a plus rien d'un quémandeur anxieux. Il est grand seigneur. De quoi est fait le grand seigneur ? De son privilège. De quoi est fait son privilège ? Du droit qu'il a d'être une brute. Avant d'ouvrir la porte, je sais qu'elle est là. Je peux, si je veux, ne pas prononcer deux mots,

l'embrasser seulement, puis la conduire à sa chambre. Je n'ai aucune justification à fournir, aucune séduction à recommencer. Elle se déshabillera, avec un consentement si supérieur à tout débat, que l'idée du sourire tranquille qu'elle aura me fait trembler. « Ma femme », « votre femme », tout le monde, dans ces mots-là, met cette pensée-là. (Quel bonheur, bas, ancien, robuste !) Supposons que j'ameute les voisins : « J'arrive ; et ma femme refuse. » Chacun lui donnera tort, en son âme et conscience, la regardera comme un être dénaturé : « Oui ou non, êtes-vous sa femme ? »

« Une dame un peu âgée, respectable, qui fait, après le thé, son tour du deck, me regarde en passant. Qu'ai-je de singulier ? Je reconnais cette dame. Je l'ai mise à la table du commandant. Si elle vient à apprendre, au cours de la conversation : « Monsieur le premier commissaire est marié », peu importe qu'elle soit prude, née à Boston, et nourrie de tendances « vieille Angleterre » ; je la défie d'éviter tout à fait, sous son respectable front, un mouvement d'images, où il y aura peut-être une jeune femme chastement vêtue à qui je fais la lecture, m'accoudant à un modeste guéridon Louis XV, ou encore un berceau sur

qui nos deux têtes sont penchées. Mais c'est la pellicule du dessus, celle qu'on fait sauter avec l'ongle. Dessous : un lit où le corps d'une jeune femme m'attend. Un corps où je suis chez moi. »

Je regardais briller une vitre, une rampe de cuivre, moutonner la mer. L'horizon se voilait à peine. « Il n'y aura pas de brouillard cette nuit. Full speed. » Tout mon prochain bonheur se soulevait d'un coup, comme la poussière un jour de mistral. Il se précipitait sur moi tellement en masse, que je n'arrivais pas à le diviser. Tendresse, baisers au front et aux yeux, adoration de son sourire, adoration de ses larmes et de la peine qu'elle n'a plus ; poitrine pressée dans l'embrassement et qui fond sur la vôtre ; vénération des chairs encore cachées ; progrès des caresses ; acharnement sexuel ; impossibilité de faire tenir en si peu d'heures tous les propos qu'on a conservés par devers soi, et tous les témoignages du corps muet. Les trois jours, on les passerait aussi bien à causer, à revoir les endroits où l'on s'est plu, à refaire côte à côte une montée dans les collines, à revivre exactement ensemble un mur blanc qui tourne, une ornière aux rebords écroulés, un ciel bleu vert, la petite lueur de phosphore d'un réverbère allumé trop tôt ;

à manger des coquillages, à cinq heures, sur un quai du vieux port, en buvant du picpoul, — ou à se caresser et se pénétrer dans le lit, sans respirer autrement que bouche contre bouche, sans se disjoindre même pour dormir.

Je ne fuyais pas les gens. Je causais volontiers avec eux. Seul Bompard me gênait. J'avais peur qu'il ne lût dans mes sentiments. Qu'il lût juste ou qu'il lût faux m'eût été aussi désagréable. Ma crise de pudeur envers lui durait encore, augmentée d'une rancune plus récente. Mais le contact des autres, leurs propos, loin de contrarier le mouvement de mes pensées, lui donnaient par à-coups un surcroît d'élan.

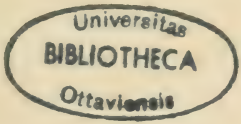
Parfois, cependant, j'avais un besoin anxieux d'être seul. Mon affluence de pensées et de visions faisait place peu à peu à une seule image, qui s'immobilisait, et par sa consistance, ses dimensions, l'indépendance qu'elle prenait, semblait à mi-chemin entre une idée de l'esprit et un objet extérieur.

Par exemple, j'étais accoudé au bastingage. J'imaginais Lucienne à côté de moi, accoudée comme moi, le visage tourné vers la mer, mais les yeux tantôt posés sur les vagues, tantôt cherchant mes yeux. Je ne lui prêtais pas d'autres mouvements. Même l'ensemble des

traits, enveloppés d'un peu d'ombre, n'était pas modifié par ce calme déplacement des yeux. Je ne faisais appel à aucun souvenir plus particulier. Je ne cherchais pas à entendre des paroles. Je m'absorbais dans la pénombre de ce visage et de ce regard, et dans le sentiment du doux être appuyé au bastingage près de moi. Il me manquait seulement je ne sais quelle énergie supplémentaire pour l'imaginer avec plus d'intensité. C'était un moment de charme. J'oubliais que nous étions séparés, et qu'une immense route me restait à faire pour notre réunion. Je cessais de me tendre vers là-bas. Ce suspens de mon impatience par lui-même me reposait le cœur. Mais ce n'était encore qu'une anesthésie de l'absence, un avant-goût de la présence au plus, une aspiration à ce que la présence de Lucienne même fugitive eût été soudain pour moi, à la consolation illimitée qu'elle m'eût versée, à l'effacement immédiat qu'elle eût fait de toute question.

Malheureusement cette traversée était très longue. L'excitation du retour ne pouvait pas durer autant que le retour lui-même. D'un matin à l'autre, j'étais gagné par la clairvoyance. Comme un projecteur dont le faisceau se déplace, ma pensée glissait peu à peu de notre réunion à la séparation qui suivrait. L'ave-

nir prochain se laissait déloger par l'avenir ultérieur. Tout le courage que j'avais pu montrer jusque-là me semblait inutile, et ma joie, dérisoire. A quoi bon tant désirer un but qu'à peine atteint je dépasserais ? Quelle duperie que de tolérer, sous prétexte qu'on en voit la fin, une douleur qui, en réalité, recommencera indéfiniment ? Ni la patience ni l'impatience n'avaient de raison d'être. Quant au désespoir, il est comme la joie trop dispendieux pour s'éterniser. J'en arrivais à cette idée qu'une situation comme la mienne réclamait précisément la forme d'adaptation morale qui m'avait toujours été la plus odieuse, et que je me sentais le plus incapable d'endosser : la résignation.



VI

Les notes de Lucienne n'ont pas cessé d'être près de moi, à portée de ma main. Je ne m'en suis pas encore servi, bien que le navire ait depuis longtemps « levé l'ancre ». Je me suis même défendu d'ouvrir le cahier. Comme je m'étais toujours promis d'aller le plus loin possible par mes propres moyens, j'ai été pris, chemin faisant, d'un entêtement sportif. Et puis je savais que dans la suite ma curiosité grandirait encore. Il était excitant de la garder intacte jusque-là.

Mais ce serait jouer vainement la difficulté, et tourner le dos au but que je cherche, que de continuer à me priver du secours de ces notes.

Dois-je les consulter dès maintenant, ou attendre encore un peu ? Exactement, attendre d'avoir fixé les souvenirs des trois jours que j'ai passés à Marseille, à mon retour de New-York ?

Il y a, je crois, une raison de choisir.

Je me souviens mal de ces trois jours ; ou du moins d'une manière qui me paraît confuse et contradictoire. A quoi est-ce dû ? Peut-être au voisinage des événements ultérieurs. Peut-être à la matière même de ces souvenirs.

Si je recours, dès maintenant, aux notes de Lucienne, mes propres souvenirs achèveront de se brouiller. Ils n'auront plus aucune valeur, même de contrôle. Et la période dont il s'agit, si courte soit-elle, m'intéresse tout de même trop par ce qu'elle contient : ma première réunion avec Lucienne, et par la place qu'elle occupe (tout juste avant les événements principaux) pour que je la traite plus négligemment que le reste.

J'ai envie d'ailleurs de procéder un peu autrement que je n'ai fait jusqu'ici. Ce qui me gêne surtout dans cette période, c'est que mes souvenirs s'arrangent mal entre eux. Ils se combattent presque. Chacun d'eux, je parle des plus vifs, tend à répandre sa propre nuance, sa propre atmosphère sur les trois journées.

Si j'essaye de les arranger, ce ne pourra être qu'en tombant dans les défauts de l'arrangement. Je sacrifierai plus ou moins la vérité brute à la vraisemblance.

Je vais donc me borner à fixer les trois ou

quatre impressions les plus fortes, les moins douteuses, que je garde de ces journées. Il importe peu de les relier. Ce n'est pas un récit que je fais. Et si chacune est exacte, il n'importe pas davantage qu'elles aient l'air de suggérer des interprétations contradictoires. La suite les départagera.

Donc, mon premier souvenir de cette période de trois jours, c'est Lucienne à l'arrivée du bateau. Sa silhouette plutôt sombre, avec le visage très lumineux. Je suis d'ailleurs incapable d'affirmer où, exactement, eut lieu notre rencontre. A la coupée ? sur le quai ? Au pied de la passerelle ? Ce que je me rappelle avec force, c'est l'extraordinaire changement que cela fit pour moi dans le monde visible. Comme si, après des années d'interrogation, une immense hypothèse prenait corps. Et soudain, la chose dont on doutait fait pâlir tout le reste par son évidence. Ainsi la présence de Lucienne accaparait d'un coup toute la réalité éparse dans le monde.

Peut-être aussi, dès ce moment, regardant son visage, me mis-je à penser : « Qu'a-t-elle

donc ? Que se passe-t-il ? » Mais laissons cela pour l'instant.

Mon second souvenir, c'est notre entrée dans la chambre. Nous étions venus du bateau très vite. Nous avions parlé avec peine. Les paroles nous étaient presque impraticables. Notre esprit renonçait à s'en servir, ne s'y intéressait plus, s'en retirait. Nous nous bornions à répéter deux ou trois phrases, les premières venues, à les répéter physiquement comme on continue à haleter ou à pleurer.

Notre esprit affluait ailleurs, cherchait une autre issue que les mécanismes de la parole. A peine nous étions-nous reconnus, que nous nous étions sentis comme précipités vers cette chambre et traqués par le besoin de nous unir. Tout ce qui aurait pu nous retarder devenait négligeable ou odieux. Puis-je affirmer que Lucienne l'éprouvait autant que moi ? Ne faisait-elle que se montrer complaisante à un désir qu'elle devinait ? Il faut alors qu'elle ait été bien habile, et moi bien aveuglé.

Pour mon compte, je n'avais pas conscience d'obéir à la pensée d'une longue privation sensuelle, ni de courir reprendre une volupté

perdue. Il me semblait plutôt que je continuais, que j'allais assouvir l'élan de mon retour. Toute la traversée depuis New-York, je la voyais maintenant comme un lent mouvement irrésistible qui aboutissait à cette chambre. Jour par jour, il s'était fait, par le travail du navire, un écrasement de l'espace entre Lucienne et moi, une usure de la séparation. Mais l'immense voyage, l'immense travail ne serait fini qu'au moment où je me sentirais dans Lucienne même arrêté. La dernière épaisseur de séparation ne serait usée, qu'au moment où je sentirais nos deux chairs avoir le même lieu.

Je me rappelle avec beaucoup de force et de particularité aussi l'impression que me fit cette union. Dès le premier instant de l'étreinte, une consolation prodigieuse, un bonheur qui stupéfiait l'esprit en le surexcitant, qui le débarrassait de tout l'engrenage cérébral, en lui donnant pourtant la plus vive sensation de lumière que puisse procurer une idée (comme si l'on était à l'intérieur d'une seule idée pareille à un énorme cristal).

Passée cette espèce d'extase, un contentement tout autre, et très actif : celui d'avoir trouvé enfin le moyen de s'exprimer, de dire ce qu'on a besoin de dire. Les mouvements de l'amour prenaient un caractère que je ne leur

avais jamais connu, en tout cas dont je ne m'étais jamais rendu compte à ce point : ils devenaient un langage, au sens vrai du mot, et non par simple jeu d'imagination ni pour pimenter le plaisir. J'éprouvais réellement la rupture du silence engorgé qui depuis le bateau durait entre Lucienne et moi. Notre joie de nous retrouver, la suite des émotions contrastées qu'elle entraînait en nous, la confidence du chagrin que nous avions eu chacun de notre côté, une colère contre la séparation, un refus d'accepter comme définitif l'arrangement de notre destin, une promesse de lutter ensemble contre les menaces de l'avenir, même des pensées plus particulières, des affirmations de fidélité, des flatteries, des coquetteries, des remerciements, des admirations, des élans idolâtres, que nous n'aurions trouvé aucune parole pour nous dire comme nous les sentions, et que pourtant il aurait été étouffant de garder, s'échangeaient maintenant entre Lucienne et moi, par les mouvements infiniment nuancés que la chair adressait ou répondait à la chair, et dans cette plénitude intime du contact que l'esprit ne cesse de rêver pour ses propres relations, mais dont les moments les plus serrés d'un dialogue ne lui suggèrent qu'un équivalent fugitif.

J'admets que mon exaltation me faisait plus ou moins ajouter au pouvoir réel de ce langage. Pourtant je ne cessais d'en avoir la preuve, quand je sentais Lucienne si bien saisir avec sa chair les intentions qui lui venaient de la mienne, leur répondre ou les devancer, m'exprimer par des modulations aussi délicates que celles de la voix une question tendre, un doute à demi sincère, un commencement de bouderie, ou tout à coup une confiance éperdue. un appel désespéré à la fusion totale, à l'invasion sans limites de sa substance, à quelque attentat surnaturel qui rendrait soudain possible le doublement intérieur de tout son être par le mien.

Je me convainquis en même temps d'une chose qu'on sait depuis toujours et que j'avais entrevue, mais non vérifiée à ce point, c'est que là où des amants de rencontre ne trouvent que des organes de plaisir, l'homme et la femme habitués à se joindre, les époux rompus à leur mutuelle possession, reconnaissent peu à peu les instruments les plus dociles de la tendresse, et d'une tendresse non pas, comme on croirait, animale et sommaire, mais finement humaine, discoureuse, nourrie d'un changement perpétuel de pensées, prolongeant ses caprices et ses méandres jusqu'au moment

où il lui plaît de s'étourdir soudain dans les secousses de la volupté.

Le dernier souvenir que je compte noter, de cette période, est aussi le principal, en tout cas celui qui m'embarrasse le plus, sans parler de l'émotion qu'il réveille. C'est à lui que je pensais surtout, en renonçant à faire de ces trois journées une relation continue et cohérente.

Nous devions nous séparer quelques heures plus tard. Il était midi. Nous allions prendre notre dernier repas commun. Lucienne était assise en face de moi dans la petite salle à manger.

Je fus saisi soudain par ce qu'elle me parut avoir de détaché, de mystérieux, d'inquiétant. Une fois ou deux peut-être, avant mon premier départ, une impression de cet ordre m'avait effleuré, mais beaucoup moins nette, et je n'y avais pas attaché d'importance.

L'approche du nouveau départ exaspérait évidemment ma sensibilité. Elle m'enlevait aussi cette idée calmante, que si Lucienne me cachait quelque chose, j'aurais le temps de m'en enquérir avec précaution.

Bref, j'arrivai en quelques minutes à une angoisse, que pourtant je me contraignis à dissimuler. Les questions banales : « Tu as un air un peu singulier ? », « On dirait que tu penses à une chose que tu gardes pour toi ? », me venaient bien aux lèvres. Mais je les repoussais. Je les sentais d'avance inutiles. J'y voyais en outre la première amorce, la graine ténue, de ces « scènes de ménage », dont l'idée m'avait toujours fait horreur, et, si je n'avais pas rencontré Lucienne, aurait peut-être suffi à m'empêcher de me marier.

Ma nervosité, le peu de temps dont je disposais, donnèrent à mon travail d'esprit une hâte confuse. Je me portai précipitamment aux idées extrêmes, comme pour être sûr de les avoir atteintes, avant qu'il ne fût trop tard pour les vérifier au moins sur les apparences.

J'osai me dire :

« Si Lucienne me trompait, m'avait trompé durant mon absence, ou s'apprêtait à le faire, dès mon départ, était pour le moment en train de songer : « Cette fois-ci, je n'aurai pas le courage de résister. Je sens que je finirai par céder à cet homme qui me harcèle depuis plusieurs jours », etc... aurait-elle l'air qu'elle a ? n'aurait-elle pas justement l'air qu'elle a ? »

Sans doute, il se levait aussitôt mille raisons

qui rendaient mon soupçon absurde. Mais je me rappelais que cette notion d'absurdité est le recours favori des gens qui ont peur de voir clair ; et ces gens-là, je m'étais souvent moqué d'eux.

« C'est absurde, oui, pour une psychologie élémentaire. Après tout, ce que je puis m'affirmer le plus sûrement de Lucienne, c'est que c'est une grande amoureuse. Alors ? Est-ce si absurde que ça ? »

Et ma petite expérience de New-York ? Pendant que la jeune Américaine ivre m'offrait ses lèvres, m'avait-il fallu un grand effort d'imagination pour reconnaître que les mœurs et les circonstances peuvent faire soudain de l'infidélité une vétille aimable ?

Je dus changer de figure. Mais même si Lucienne pensait à m'observer, la menace de la séparation expliquait une ombre, et du silence. Elle ne m'interrogea pas plus que je ne l'interrogeais.

Je me souviens mal des heures qui suivirent. En évitant de s'exprimer, mon soupçon restait une matière malléable, de l'ordre de la rêverie. Il put subir les influences de chaque moment, s'adoucir dès que Lucienne reprenait ses façons familières. Le trouble qu'il me donnait tendait d'ailleurs à se fondre

dans l'angoisse plus générale de la séparation.

Quand nous nous quittâmes, je me sentais si pauvre de courage, qu'il me sembla que je n'avais pas la force d'emporter une peine de plus. « J'ai dû voir de travers. Lucienne était anxieuse comme moi. Peut-être essayait-elle d'avance quelque posture intérieure de résignation ».

Je l'embrassai avec tendresse. Je lui souris. Je la regardai de mes yeux les plus croyants. Mais ils ne parvenaient pas à lui débarrasser le visage de cet air inexplicable que je savais bien qu'il avait eu.

VII

Je ne suis donc pas dupe de mes souvenirs, en disant que, dès ce moment-là, un certain « mystère » de Lucienne m'était devenu sensible, commençait à me hanter.

Mais il est temps d'ouvrir le cahier que j'ai près de moi.

L'intérieur s'en présente bien comme Lucienne me l'avait annoncé. Ce sont des notes, plus ou moins développées, qui semblent avoir été prises au jour le jour. Pourtant l'écriture a l'aspect posé d'une copie. Il se peut donc qu'il y ait eu un léger remaniement du texte primitif, ou même que certaines pages soient des réflexions intercalées plus tard. En tout cas la part d'élaboration est petite. Le style suffit à le montrer. Il est évidemment de premier jet. Il ne rappelle que par instants celui du récit beaucoup plus travaillé et ordonné que

j'ai lu naguère et qui s'arrête à nos fiançailles[1].

Le cahier commence juste à mon premier départ de Marseille : « quand le navire lève l'ancre ». Les dates sont marquées. Je m'y retrouverai facilement.

Certaines phrases m'attirent le regard. Elles contiennent des mots, des expressions que j'ai, à peu de chose près, employés ci-dessus. Il ne peut s'agir là que de rencontres imposées par le sujet. Elles ne proviennent pas de nos conversations ultérieures qui n'ont jamais atteint ce degré de précision. Ces concordances ne sont donc ni suspectes, ni négligeables.

Je vais relever à mesure qu'ils se présenteront les passages qui me sembleront significatifs.

Il n'est plus là. Je longe la rue Saint-Ferréol. Il y a trois heures qu'il est parti. Le nombre d'heures n'importe pas, ni le temps que cela durera encore. Je ne pouvais déjà pas m'imaginer comment trois heures réussiraient à passer. Les voilà passées. Mais je n'arrive pas pour cela à me représenter que les trois suivantes passeront, ni les trois suivantes. Je

1. *Lucienne.*

pense à d'anciennes lectures sur l'enfer. J'ai maintenant une idée de ce que peut être une peine éternelle. Une peine telle, que sa durée ne la caractérise plus. Une peine telle, que même l'espérance qu'elle aura une fin n'agit plus. Je dis cela. C'est vite dit. Si je croyais que Pierre ne doive plus jamais revenir, je n'aurais certainement pas la force de longer cette rue. Donc ma peine pourrait être plus grande. Il me faut un raisonnement pour l'admettre.

C'est la première fois de ma vie que je me sens quittée. Je me suis séparée d'autres êtres. C'était tantôt une tristesse, tantôt un soulagement, les deux presque toujours. Jamais une peine sans compensation. Jamais mon existence compromise, atteinte jusqu'au centre. Quittée. Je me dis que je suis quittée, comme quelqu'un se répète en sortant de chez le médecin : « Tuberculeux. Tuberculeux. »

Pourtant il ne m'a pas « quittée », vraiment quittée, au sens où on l'entend en amour. Que j'essaye un peu de supposer cela : la lettre sur la table ; la rupture ; l'abandon définitif. Est-ce que ce n'est pas une consolation formidable que de pouvoir me dire qu'en ce moment il pense à moi, et m'aime ; que, s'il m'a quittée c'est malgré lui, déchiré lui-même ? Une con-

solation formidable ? Oui. Il faut admettre cela aussi.

Je rentre à la maison. J'ai horreur de tout ; et d'abord de mes mouvements, de mes membres. Je me rends compte qu'aucune impression particulière ne vaut par elle-même. A chaque instant, il se présente sur mon chemin une chose qui m'a plu passionnément quand j'étais avec Pierre : un coin de rue, une boutique de fruits ou d'étoffes ; une échappée sur le port. Je m'en moque. Je ne m'en moque même pas. Ces choses tombent devant moi une à une, s'affaissent, toutes égales, toutes vides.

« Pour une fille intelligente, instruite, moderne, est-ce que ce n'est pas humiliant de dépendre à ce point d'un homme ? » J'écoute en moi une petite voix étrangère murmurer ces mots pointus. Elle pourrait en dire bien d'autres. Je n'ai plus trace d'amour-propre. Sans Pierre, je n'existe plus. Ce n'est ni plus ni moins humiliant que de se sentir la tête qui tourne parce qu'on n'a pas mangé depuis deux jours.

Je n'arrive pas à comprendre que les gens acceptent si facilement de se quitter ; les gens

qui s'aiment. On les entend dire : « Il est parti pour quelques jours », « Il est en voyage », du ton le plus naturel. Il devrait y avoir déjà en eux cette pensée affreuse : « Dès que je cesse de le voir, qui me garantit que je le reverrai ? Tout peut se produire dans l'énorme étendue que je ne vois pas, que je ne surveille pas. Dès que je cesse de le voir, qui me garantit qu'il existe ? »

« Je suis bien privée de lui », « privé d'elle ». Comme s'il s'agissait d'une simple diminution de leur confort ! Ils sont moins contents. Ils s'amusent moins. Ils trouvent moins de goût à la vie.

C'est tellement plus tragique que ça. On a le droit de n'aimer personne. Il n'est pas du tout monstrueux de s'organiser une existence où il n'y ait place que pour des relations, des sympathies (Marie Lemiez) ; même pour des attachements vifs ; même pour ce qu'on appelle des passions. Pas pour ce que j'appelle l'amour. Si l'on aime quelqu'un, il n'est plus possible qu'il vous quitte, qu'on le quitte. On ne peut pas supporter qu'il ne soit pas là. Ou alors, c'est qu'on n'a même pas commencé à l'aimer.

Que Pierre soit là ! Mon petit compagnon, mon camarade, mon mari. Les noms que je te donne veulent dire cela, justement : l'être qui

ne peut pas me quitter, qui ne doit pas pouvoir me quitter.

S'il est là, lui, le reste s'arrangera toujours. J'accepte n'importe quoi : une chambre où nous serons malades ensemble ; une cellule de prison où nous serons tous deux enfermés ; une barque, où l'on nous aura abandonnés avec une seule couverture, un morceau de pain ; un souterrain, où nous devrons finir par mourir. Je l'accepte sans m'exalter, sans me croire héroïque. Parce que cela vaut encore mieux. « Tu es là, Pierre, dirais-je ? Tu es toujours là ? » Je serrerais sa main. S'il ne me répondait plus, je l'entendrais respirer.

Je me rappelle un cauchemar que j'ai eu quelquefois au cours de ma vie. On se sent poussé en avant dans une nuée incolore, quelconque. Rien ne vous attache plus. Ce qui vous angoisse, ce n'est pas tant l'idée de ce qu'on va devenir, la crainte d'un péril encore hors de vue ; c'est que cette immensité vous soit si étrangère par tous les points justement où elle vous touche.

C'est ainsi que je parcours l'absence, que je suis jetée dans l'absence et m'y enfonce. L'ab-

sence où Pierre m'a laissée. Si je disais « l'absence de Pierre », « son absence », il me semble que ce serait encore trop chaud et trop doux, que ça ne répondrait pas à ce qu'il y a de grisaille sans nom, de généralité mate et sourde dans ma détresse.

Il ne peut pas exister au monde de mal plus pénétrant. Comment les autres font-elles pour le supporter ? Je ne m'attribue aucun privilège du cœur. Mais alors pourquoi entend-on si peu parler de l'absence ? Il ne devrait être question que de cela. Ce devrait être une des plus grandes douleurs, une des plus grandes malédictions reconnues de la race humaine. L'on devrait tout arranger dans la vie pour l'éviter ou la combattre, s'ingénier de mille façons. Je ne puis pas croire que les autres en souffrent autant que moi, tant on paraît s'y résigner.

Ou c'est alors que les gens en souffrent sans y avoir jamais bien pensé. Cette idée me frappe soudain : « Sans y avoir jamais bien pensé. »

J'écoute sonner la pendule. Je m'exhorte indéfiniment, avant de rassembler la force de me lever.

Comment ai-je pu permettre qu'il parte ? On a raconté parfois que des femmes s'étaient couchées devant des trains pour empêcher leurs maris de partir. Qu'ai-je fait, moi ? Lui ai-je dit assez clairement que je ne craignais rien, s'il restait ? qu'il pouvait abandonner son métier ? que je serais heureuse de manquer de tout avec lui ?

« Nous ne nous quitterons jamais. » C'est un serment tout simple. J'envie ceux qui le prononcent ; et qui le tiennent. Ce qu'on appelle nécessaire l'est-il jamais assez pour justifier une séparation ?

Le matin, je passe mon temps à imaginer ce que j'aurais dû faire pour empêcher la nôtre ; ce que je devrais faire pour le retenir quand il sera revenu. Puis je me décourage peu à peu. Je sais qu'il ne voudra pas perdre son métier ; je sais que je ne le lui demanderai pas. Alors je me méprise.

Je m'oblige à faire ma toilette comme s'il était là. Mais il faut que je m'adresse presque un ordre pour chaque geste. Sinon je renoncerais même à me peigner. Je me regarde dans la glace. Mais je ne me vois plus.

A midi, je m'oblige de même à manger à ma place habituelle. La petite table ressemble pour moi à une vision de la fièvre. La bonne

apporte les mets. Je n'arrive pas à me persuader qu'elle les apporte pour que je les mange. Je les regarde fumer. J'attends. Il me semble que mon attente, et l'attente même qu'expriment les objets, ne peuvent pas rester indéfiniment sans résultat.

Il y a une chose que j'ai envie de faire depuis le premier soir, mais que la présence de la bonne a empêchée. Je voudrais mettre le couvert de Pierre, sa serviette, son morceau de pain ; disposer tous les objets de la table exactement comme si Pierre mangeait avec moi.

Alors me revient cette idée que j'ai déjà eue plusieurs fois ces temps-ci. C'est quelque chose de plus vague qu'une idée. Mais j'en éprouve un trouble assez profond, et aussi une confiance, une espérance. Quand cela me traverse, il me semble qu'il y a des raisons encore cachées de croire à une espèce de ressource infinie ; des raisons encore cachées que je verrai mieux quelque jour, si je le mérite.

A mesure que la journée s'avance, je sens s'accroître ce que j'appelle pour moi, secrètement pour moi, le « vide nuptial ».

Il y a une question qui m'effleure à tout moment depuis son départ, depuis avant son départ, mais que j'évite de me poser franchement, à laquelle surtout j'évite de répondre. Pourtant il le faut. Je ne puis pas toujours ruser avec cette question.

« Si je n'étais pas sa femme, qu'y aurait-il, maintenant de changé ? »

Supposons que je l'aime autant que je l'aime, mais que la séparation soit arrivée avant que je ne me sois unie à lui, même une seule fois ?

Mais je m'aperçois qu'ainsi posée la question est vaine.

Sans cette union, je n'aimerais pas Pierre comme je l'aime. Mon amour s'est entièrement recomposé à partir de cela, s'est laissé repétrir dans toute sa substance. L'imaginer maintenant sans cela, c'est lui attribuer une autre substance, et céder à une rêverie qui ne signifie rien.

Et pourtant ma question n'est pas absurde.

Que veut-elle dire ? Ceci plutôt : « Est-ce que l'union a rendu l'amour plus fort contre la séparation ? Plus fort, ou plus faible ? »

Pendant que je me le demande une fois de plus, je sens l'étrange vide nuptial s'accroître en moi petit à petit, à mesure que le jour

s'avance. C'est presque une douleur, presque une angoisse. C'est bien une forme de détresse, si l'on veut. Mais c'est aussi une douceur.

Chère union que je vénère, que j'adore. Il me faut du courage, de la cruauté pour m'interroger ainsi, pour douter ainsi. Union par qui ma vie a eu un nouveau commencement, qui a été pour moi une naissance, qui a créé pour me le faire habiter un monde de délices, et que le « vide nuptial » que je sens grandir ne cesse de me rappeler.

Je ne puis pas me soustraire à la question. Elle est encore plus grave que je ne disais tout à l'heure : « Est-ce qu'un immense désir, une immense espérance n'ont pas été détournés, accaparés, puis déçus ? Est-ce qu'une promesse n'a pas été faite, qui ne pouvait pas être tenue ? » Union très précieuse, union très adorable, pardonnez-moi.

Il faut que je m'explique avec l'amour. Je voudrais retrouver ce que je pensais, pressentais de l'amour, quand j'étais jeune fille. Ce qu'il était pour moi quand je l'ai éprouvé

d'abord ; ce qu'il me promettait, m'annonçait. Mais je ne parviens pas facilement jusqu'à mon cœur de ce temps-là. Je me rappelle à peine comment je me suis aperçue que j'aimais Pierre. C'était si étrange, si peu conforme à ce qu'avaient été mes rêveries. Car il y avait bien une espèce de ravissement ; je me sentais bien enlevée, arrachée à moi-même, délivrée de moi-même, et cette extase-là ne démentait pas ce que j'avais attendu. Mais il y avait aussi comme l'idée d'une sentence. Je pense à une religieuse, d'une foi exaltée, et qui frappée d'une maladie mortelle se sent appelée à Dieu, est sûre de le rejoindre dans peu de temps. C'est bien un transport heureux qu'elle éprouve ; mais pourtant elle n'oublie pas que sa vie est condamnée, non pas seulement sa vie à elle, mais toute la vie sous les formes qu'elle a connues jusque-là ; et que sa félicité prochaine aura été payée d'un anéantissement. Oui, je me sentais comme elle appelée à l'autre monde, et c'est en tremblant que j'y entrais.

Et puis, que s'est-il passé ? Encore une fois il ne s'est pas passé ce que j'attendais. J'ai envie de me punir d'avoir osé écrire cette phrase-là. Qu'attendais-je donc ? Ai-je à me plaindre ? Non, je n'ai pas à me plaindre. Il s'est passé des merveilles qui méritent qu'on

meure après les avoir connues. Mais de tout autres merveilles que celles que j'attendais.

A partir de quand ai-je pensé à ce que j'appelle le « royaume », ou plutôt me suis-je aperçue que la route que je suivais menait là, et non ailleurs, là d'abord tout au moins ? Quand ai-je découvert l'horizon vertigineux de ce pays où j'allais descendre, où j'allais tomber inopinément dans une saison de vendanges et d'ivresse ? Je ne me compare pas au voyageur qui s'est trompé de route. Aucunement. Mais le voyageur peut avoir prévu ou pressenti la suite de la route, ce qu'il y aurait après la montée. Au lieu d'un haut plateau hanté par le vent et le ciel, voici une vallée profonde, chaude, riche.

Le vide nuptial, dont je souffre et que je savoure, me gagne petit à petit, d'heure en heure, à mesure que le soir vient. Il ne me quitte pas quand je me repose. Il exige que je ne cesse pas de le sentir tout le temps même que je m'occupe à d'autres pensées.

J'aime cette douce souffrance. J'en suis fière. Je serais bien déçue si elle m'abandonnait. Le matin, au réveil, comme je ne la re-

trouve pas tout de suite, je m'inquiète. Mais elle naît bientôt, d'abord imperceptible.

Je ne me trompe pas. Je sais ce qu'elle veut dire ce qu'elle évoque. C'est l'absence de Pierre en moi. C'est la place de mon mari en moi. Je n'ai pas honte de la sentir située. Pourquoi en aurais-je honte ? Ce qui serait honteux, ne serait-ce pas au contraire que cette place eût déjà cessé d'être à lui pour me réappartenir à moi, et se fondre de nouveau, s'effacer dans le sentiment commun de moi-même.

Tandis que l'inquiétude que j'éprouve équivaut à un murmure qui me dirait perpétuellement : « Lui ! Lui qui n'est plus là. Lui qui devrait être là. » Et il me semble que tout mon être entoure l'absence de l'être aimé, se la décrit, se la reproche.

Vers le soir, le vide nuptial rayonne de plus en plus. De même que dans l'union j'arrivais à me sentir entièrement possédée, je me sens dépossédée jusqu'aux extrémités de mon corps. « Doux mari, toute ta femme manque de toi. »

Pierre me l'a dit un jour, et c'est vrai. En réalité, je ne suis pas une voluptueuse. Ce n'est

pas la volupté que j'ai cherchée dans le « royaume », et ce n'est pas la volupté que je regrette. Je la cherchais, je la guettais si peu qu'il m'a fallu une espèce de réflexion pour m'apercevoir que j'en étais comblée aussi, parmi d'autres dons de l'amour ; mais il m'a toujours déplu de l'en distinguer, et je rougis de la nommer à part. Je plains les femmes qui, dit-on, l'attendent comme une conjoncture capricieuse, et qui, cependant, croient aimer.

Pour moi, je m'étais fait une telle idée de l'union que — si étrange que cela paraisse quand je l'écris — rien de physique n'aurait pu empêcher que son accomplissement fût une extase. Je crois que j'aurais déliré de joie, même si pour nous unir, Pierre avait dû m'ouvrir mortellement la poitrine.

Je m'interroge sur l'union, mais toujours avec un sentiment d'humble et tendre révérence, et la peur du sacrilège. A l'instant même où je me chuchote : « où m'a-t-elle menée ? » « mon âme, ne t'a-t-elle pas séduite et trahie ? » je me sens soudain ployée de gratitude. Je revis l'exaltation qui m'a saisie dès mes premiers pas dans le « royaume ». Je me dis qu'elle vaut

toutes les rançons qu'elle pourrait coûter. Et même si j'arrivais à croire qu'en me fascinant la douce idole m'a écartée du chemin qui était le mien, je me prosternerais aux pieds de la douce idole.

Je commence à discerner ce que j'ai toujours attendu de l'amour. A me voir jadis, pouvait-on me prendre pour autre chose qu'une jeune fille calme, raisonnable, modérée ? Je me croyais telle. Et pourtant je n'ai pas cessé de me préparer à des événements prodigieux, de m'y préparer avec patience et modestie, sans chercher à me les nommer d'avance, sans même y penser, comme quelqu'un qui est sûr qu'ils arriveront.

Et bien que je n'y aie jamais trop pensé non plus, j'ai toujours été sûre que l'amour serait mon introducteur au monde des prodiges ; qu'un jour il me donnerait le signal d'y entrer.

Un jour, sans presque m'avoir prévenue, il m'a menée à l'entrée du « royaume ». Soudain, j'ai eu le sentiment du prodige. Oui, avant même d'y entrer, j'ai salué une terre des prodiges. Je ne me suis plus demandé s'il y en avait d'autres, si c'était bien celle-là dont il était parlé dans les prophéties (les miennes). Je m'y suis jetée. Je l'ai appelée ma terre promise et ma patrie.

Qu'y a-t-il eu de vrai ? Il faut que je pense courageusement à tout cela. Ai-je été dupe ?

Je n'ai qu'à revivre ces journées où nous fûmes saisis, Pierre et moi, par l'adoration, emportés et suspendus par elle. Je n'ai pas pu être dupe. J'étais comme appelée par un mystère tout proche. Jamais il n'y avait eu encore si peu de distance entre quelque chose de supérieur à la vie et moi. Les baisers, les caresses que je répandais sur l'être aimé m'étaient commandés par les ordres les plus impérieux que mon âme eût jamais reçus. Plus leur progrès m'entraînait loin, plus je me sentais approuvée.

Et l'union même, qui me détournerait d'avouer qu'elle a réussi pendant un temps à me donner l'impression de l'absolu ? Je veux dire qu'il me paraissait impossible pour une créature humaine d'exiger, d'espérer davantage. J'ai cru me sentir au sommet de mon destin de femme vivante. Personne ne me comprendrait sans doute. A la réflexion j'en suis moi-même étonnée. La spiritualité a toujours tenu tant de place pour moi. Avais-je le droit de considérer comme un achèvement de la vie une action que le corps, semble-t-il, à lui seul mesure et assume ?

Je pense qu'à ce moment j'eus comme une illumination de l'amour. Je crus lire clairement

que ce que l'amour m'avait promis, c'était de m'arracher à moi-même et de m'unir à une existence adorable où la mienne s'anéantirait. C'est en l'accomplissant qu'il expliquait sa promesse. Dans les bras de Pierre il ne me fallait aucun effort pour me dire que le corps du bien-aimé représentait à mon intention toute existence, qu'il était la forme même que toute existence adorable devait prendre pour me chercher et m'étreindre ; et si l'union se faisait par enlacement et pénétration des chairs, j'y voyais seulement la preuve qu'elle n'était pas une rêverie, un transport illusoire de l'âme; qu'elle égalait en réalité ce qu'il peut y avoir de moins imaginaire au monde, comme la terre des labours, l'enracinement des arbres, la pulpe des fruits.

C'est quand le temps de la séparation a approché que les doutes se sont mis à naître. Si je pouvais, je reviendrais bien en arrière pour les détruire dans leur germe. Mais à quoi bon ? Les empêcherais-je de m'envahir maintenant ?

Je m'accroche à la promesse que m'a faite l'amour. Je ne puis plus l'oublier. M'unir à Pierre. Me fondre en lui. Mon âme a pris un tel élan dans ce sens-là qu'il faudrait la briser pour qu'elle recule. Je me suis abandonnée tout entière. Aucune femme n'a pu consen-

tir à l'union avec plus de ferveur que moi. Et pourtant, je suis seule, je suis séparée ; peut-être plus seule et plus séparée qu'aucune autre.

J'ai une pensée un peu folle ; mais elle s'impose à moi avec une autorité distincte, comme une pensée sûre d'elle-même. Je me dis que dans l'union l'âme arrive à une exaltation trop intense, à un sentiment de ses pouvoirs trop aigu, pour qu'ensuite quelque chose d'aussi grossier, d'aussi absurde que la distance suffise à tout effacer.

Je me rends bien compte qu'extérieurement ce que je dis là ne signifie rien. Mais intérieurement, je l'écoute comme une preuve.

La bonne m'avait demandé la permission de l'après-midi. Je lui ai dit qu'elle pouvait ne rentrer qu'à neuf heures du soir ; qu'à dîner, je me servirais moi-même.

J'installe la table longuement, soigneusement. Je tâche de disposer toutes choses comme pour un repas des premiers jours de notre mariage. Je mets le couvert de Pierre, sa serviette, son morceau de pain. La bouteille de vin de Corbières poussée de son côté, pour

qu'il puisse l'atteindre aisément. C'est lui qui verse le vin. La carafe d'eau est de mon côté à moi.

J'ai préparé des plats de ce temps-là. Je les ai assaisonnés exactement pour son goût. Son goût est tout près du mien. J'aime ce qu'il aime. Mais pourtant il préfère des saveurs un peu plus relevées.

Je déplie sa serviette. Je mets sa fourchette et son couteau comme si, juste, ses mains allaient les prendre. Je vais le servir. Mais je pense que c'est lui qui va me servir, qu'il aura du plaisir à le faire. Je soulève mon assiette. Je murmure : « Pierre, sers-moi ». Mon assiette reste tendue. Un sanglot monte de ma poitrine. Mon assiette retombe sur la nappe. Je me sens déchirée du haut en bas, d'un seul trait, comme une étoffe. Pierre, pourquoi n'es-tu pas là ! Tout le reste ne signifie plus rien. Plus rien d'autre n'est possible. Je ne peux pas accepter. Que tu sois là, et je ne demande plus rien. Je jure de ne demander plus rien. Je me fais toute petite. Je disparais dans mon bonheur. Je suis si heureuse que le temps ne passe plus. Je ne crains plus rien. Je ne crois plus à la mort. J'ai la force, il me semble, de rendre notre vie immobile sur son bonheur. Si tu es là, Pierre, si tu peux toucher l'assiette

que je tends de nouveau, m'y mettre ma part ! Si tu es là !

⁂

Je ne veux plus le laisser partir sans moi. Je ne veux plus accepter les impossibilités physiques. Je ne veux plus de mon corps, si mon corps m'empêche de le suivre. Pierre, prends-moi. Prends-moi autrement. Puisque la façon dont tu m'as prise n'a pas suffi. Je ne veux plus qu'on puisse nous séparer. Est-ce qu'il n'y a pas moyen que je me cache dans ton corps à toi ? Je voudrais être ton petit, ton petit pas né encore, que tu porterais, que personne ne pourrait te prendre sans t'ouvrir la chair et te tuer.

⁂

Je suis venue me blottir dans ce petit placard sombre, presque sans air. Dehors, le jour d'automne est très chaud. Ici, on étouffe. Qu'importe ? J'accepte d'étouffer. J'ai peut-être besoin d'étouffer pour ce qui m'attire ici. Je suis venue, parce que, depuis le départ de Pierre, j'ai gardé dans ce placard une flanelle qu'il a portée. Je l'ai cachée pour que la bonne

ne la mette pas au lavage. Il l'a eue sur lui, sur sa peau, deux jours peut-être. Cette semaine-là, le temps avait fraîchi. Mais l'après-midi l'air redevenait tiède. Nous avions chaud en nous promenant. Quand Pierre m'embrassait, je sentais l'odeur de son cou et de sa poitrine. Comme cette odeur me rendait heureuse ! Comme elle me rassasiait ! En une seconde, j'imaginais un autre arrangement de l'existence pour la race humaine, une vie où l'on trouverait sage et nécessaire de passer beaucoup de temps à respirer l'odeur de l'être aimé, à s'envelopper d'elle, à s'en décrire l'inépuisable charme, à en subir la puissance, les ordres, la fascination, et où ce qu'on appelle les intérêts semblerait futile.

Quand ma tête s'écartait du cou de Pierre, j'étais devenue capable de garder le contact avec son odeur. Pendant que nous continuions de marcher, je ne cessais plus de la sentir très finement me toucher, s'insinuer en moi.

Que cette flanelle, où s'est enfermée son odeur, m'est précieuse ! Si on avait voulu me la prendre, je l'aurais défendue, comme un chien qui aime son maître la défendrait couché dessus, la roulant sous lui, ivre d'amour et de colère.

Maintenant j'y plonge mon visage, fermant

les yeux, flairant profondément. Je fais cela en secret, dans ce placard où j'étouffe. La tête me tourne un peu, mais tourne dans l'odeur de Pierre.

Elle lui ressemble. Elle fait bien plus que lui ressembler : elle le contient. Il y a dans son odeur non seulement la substance unique, incomparable de sa chair, la diversité de sa chair, que la chaleur était allée chercher partout et ramasser ; il y a aussi ses mouvements, ses actions, sa force, sa joie, sa façon de rire. J'appuie la flanelle sur mon visage. J'appuie mon mari sur moi. Je suffoque de lui.

Toujours une idée me revient, mais fuyant quand je veux la saisir. Une idée sans mots, à qui les mots font peur.

Puis je prononce en moi des choses comme celles-ci : « Il faudrait se rendre compte ; penser ; avoir l'énergie de penser complètement. »

Il me semble que si je voulais, je pourrais me secourir moi-même. Il me semble que le remède est en moi, mais à une certaine profondeur. Je me sens lâche. Je m'accuse de paresse. Je suis sûre que tout est une ques-

tion de courage ou de paresse. Et d'abord de clairvoyance difficile.

Si je m'obligeais à penser de toutes mes forces à ce qu'est la séparation, je crois que j'aurais un pouvoir sur elle.

Ne se laisse-t-on pas surprendre par la séparation ? S'en aperçoit-on assez tôt ? Quand on dit enfin : « Nous sommes séparés » — Le bateau sort du bassin ; les formes de ceux qui partent ne se distinguent plus — la séparation n'est-elle pas devenue déjà quelque chose de trop énorme et d'invincible ? Ne faudrait-il pas la combattre dès qu'elle commence, bien avant qu'on lui donne son nom.

Elle commence dès que Pierre ne me tient plus aussi serrée. C'est dès que ses bras se défont de moi qu'il me quitte. Et c'est alors qu'on devrait être très attentif, surveiller jalousement ce qui a lieu à mesure que la distance s'accuse, ne pas cesser un instant de sentir le bien-aimé pendant que peu à peu l'éloignement vous le retire, s'arranger pour que le lien se détende sans se rompre, apprendre à garder le contact, continuer à se toucher de plus loin... en somme faire pour toute sa présence ce que j'ai essayé de faire pour son odeur. Oui, il me semble que c'est un peu la même chose. On devrait pouvoir réussir de la même

façon. Mais on aurait affaire à tellement plus d'éloignement ! On aurait besoin d'une attention suraiguë, désespérée.

Et puis, pour que le contact puisse s'étirer, se laisser charger de tant d'éloignement sans se déchirer, suis-je sûre qu'il est fait de la matière qu'il faut ? Y avons-nous mis quelque chose qui le rende résistant à l'éloignement ? J'essaye de revivre notre contact ; je le recherche aux moments où il a été le plus parfait. Quand nous causions très tendrement ? Mais nous comptions sur les paroles. Quand nous nous regardions sans parler ? Mais bientôt nos lèvres s'attiraient, se joignaient. Il me serrait dans ses bras. Et cette étreinte-là ne suffisait qu'un instant. Il faut donc que je pense au lit nuptial, à l'enlacement le plus étroit, quand on ne tolère plus que même un linge, même un bout de ruban atténue l'étreinte. Les souffles se mêlent. Le front appuie sur le front. Et il se fait un échange tel que pendant un temps toute une région des deux corps, profonde et rayonnante, appartient indistinctement à tous les deux. Que vouloir de plus ? Que manque-t-il ? Le front contre le front. Oui, les deux têtes ont l'air de se chercher aussi, de se vouloir aussi. Elles appuient l'une sur l'autre. Et les âmes ne sont-elles pas mer-

veilleusement soulevées ? Oui. Elles profitent. Mais je me demande si elles font dès ce moment-là tout ce qu'elles peuvent.

« Pierre existe quelque part ». Voilà ce que je me répète depuis ce matin.

Pierre n'a pas disparu, n'a pas cessé d'être. Il est dans un certain endroit du monde, à l'instant où je le dis. Donc, je dois pouvoir l'atteindre, le rejoindre d'une façon ou de l'autre. Puisqu'il existe en ce moment.

Où es-tu, Pierre ? Moi qui suis ta femme, ta Lucienne, je veux savoir où tu es. Je devrais arriver à le savoir sans aucune aide. Et pourtant...

Avant son départ, j'ai noté sur un papier son itinéraire probable, jour par jour. Mais l'Océan est le lieu le plus décevant de tous. Aucune étape ne peut vraiment s'y marquer. Je ne peux pas dire en prenant une carte : « Il couche là cette nuit. »

Le navire arrivera à New-York dans deux jours, exactement dans quarante-neuf heures, s'ils n'ont pas de retard. Pierre m'a indiqué la vitesse et le chemin habituels. Je vois sur la carte l'endroit où ils devraient se trouver.

Beaucoup au nord-est des îles Bermudes, et un peu à l'est d'une grande profondeur marine portée en bleu sombre.

Pierre m'a dit que dans peu de temps les appareils de radiotélégraphie permettraient à tous les navires d'échanger à tout moment de leur parcours des télégrammes privés avec la terre. Il a ajouté que cette invention était faite exprès pour nous ; que son avenir était frère du nôtre ; que les femmes de marins n'avaient jamais rien pu souhaiter de plus efficace contre la séparation.

J'y pense parfois, pour me donner du courage. Ce jour-là, la séparation sera peut-être moins massive et obscure. Elle ne pèsera pas sur moi d'une seule pièce. Mais je ne suis pas assez raisonnable pour pouvoir me contenter longtemps de trois mots sur une feuille. Les premières fois, sans doute, je sauterai de joie. Mais pourra-t-il me télégraphier chaque jour, sans y dépenser tout ce qu'il gagne ? Et même s'il me télégraphiait chaque jour ? Supposons mieux que cela : qu'il voyage en France, ou sur le continent, et qu'il m'écrive chaque jour une longue lettre.

Une lettre épaisse, lourde, qui me serait remise chaque matin, que j'aurais attendue toute la nuit, même à travers mon sommeil. J'aurais

eu des rêves compliqués, émouvants, qui n'auraient été qu'une façon d'attendre cette lettre. Je compterais les feuilles. Je regarderais si les lignes sont bien serrées. Je lirais la lettre très lentement, en reprenant les phrases. Puis je la relirais trois fois par heure jusqu'au soir. Je m'en réciterais des morceaux.

Il ne faut pas que j'aie la mauvaise foi de faire fi de cette lettre quotidienne, que ma séparation à moi me refuse. Même si ce n'est qu'une façon de tromper le chagrin, elle doit être soulageante comme les larmes. Je ne la connaîtrai jamais, moi. « Vais bien. T'embrasse. » Plus tard, peut-être, je recevrai cela ; non pas chaque matin, mais deux ou trois fois par traversée, à une heure quelconque. Mon cœur se soulèvera de joie, mais se serrera presque aussitôt ; ma gorge aussi. Les trois mots seront un éclair qui aura illuminé le gouffre, mais qui aussi me l'aura fait mesurer une fois de plus. Mon âme est de celles qui ne prennent pas le change facilement.

***

J'ai reçu la dépêche qu'il m'a câblée de New-York : « Bonne traversée. Baisers tendres ». J'ai eu bien plus de joie que je ne

pensais. J'ai mis mes lèvres sur chaque mot. J'ai pleuré. J'ai relu la dépêche plusieurs fois par heure. Bien que je l'aie sue dès la première seconde, j'ai trouvé le moyen de l'apprendre par cœur jusqu'au soir.

Maintenant que je l'ai rejoint si peu que ce soit, je ne veux pas le quitter davantage. Je veux le suivre.

New-York me gêne. Avec ce que Pierre m'en a conté, avec des photographies que j'ai vues, j'arriverais à imaginer cette ville, peut-être. Mais à quoi bon ? Dans quelle rue Pierre passe-t-il en ce moment ? Est-il dans une rue ou dans un intérieur ? Est-il dans le bateau ?

Je ne veux pas m'inventer cela au hasard. Tout ce qui est trop évidemment imaginaire me répugne. J'attendrai.

. . . . . .

***

Ils sont partis de New-York, probablement depuis plus d'une heure. Même s'ils ont eu un retard, je suis sûre que Pierre maintenant a rejoint le bord, et presque sûre qu'il est chez lui, à travailler, dans la première de ses deux cabines. Mais pourquoi y aurait-il eu un retard ? Je dois penser que le navire a quitté

New-York, et longe à petite vitesse le bras de mer dont Pierre m'a parlé.

Je me sens très calme. L'agitation, l'angoisse que j'ai pu avoir ces temps-ci m'ont quittée. Combien ce repos durera-t-il ?

La nuit est tombée. Mais je n'ai fermé encore ni les volets, ni les rideaux. Les lumières de Marseille brillent assez loin. Une ampoule éclaire la salle à manger où je suis. Là-bas, le navire avance dans la clarté du plein jour, peut-être du plein soleil. Cette différence ne me gêne pas. Je suis bien, dans ma pièce modérément éclairée, pour penser au navire qui s'avance en plein soleil.

Je le connais. Je l'ai visité. J'ai bien observé sa disposition. Quand j'en étais revenue, l'autre fois, pour ne pas risquer d'oublier, j'avais griffonné de petits dessins et des plans. Mais je n'en ai pas besoin. Je revois le navire sans aucun effort, avec beaucoup de précision et de lucidité.

Il y a des jours où l'on n'est capable que d'évocations molles et incertaines. L'image de la chose qu'on voudrait revoir ne se montre que par instants, et cherche à profiter du moindre relâchement d'attention, d'une fatigue de l'esprit, pour vous échapper.

Aujourd'hui, il me semble que je n'ai rien

à craindre de pareil. Je n'ai donc pas à me presser. Je pense à tel puis tel endroit du navire, comme il me plaît, et je m'y attarde, sans me dire que tout à coup ma mémoire va se brouiller et ne me laissera plus le temps de revoir longuement ce qui compte le plus.

Tout reste bien net. Je me décris l'ensemble du bateau, les ponts superposés, les couloirs, les escaliers, les suites de salons. Je retrouve facilement les deux cabines de Pierre : à l'étage inférieur des premières, au début du couloir de gauche, quand on regarde le bureau de renseignements qui est au pied du grand escalier.

J'évoque très bien aussi la disposition des deux cabines. Je vois la table où il écrit, le fauteuil, la fenêtre, le système de fermeture de la fenêtre. Dans la cabine où il couche, je remets à leur place la couchette, le lavabo avec ses deux robinets, même les trois lampes électriques.

Je me rappelle ce qu'il m'a dit sur ses habitudes à bord. S'il le fallait, j'ai l'impression que je pourrais écrire son emploi du temps sur un papier. A telle ou telle heure il doit normalement être ici, ou là, passer ici, ou là. Je revois une porte, avec une sorte de barre d'appui que terminait une boule. J'ai dit à Pierre : « Entre neuf heures et neuf heures et quart,

tu passeras sûrement par cette porte-ci. Tu toucheras cette boule. »

Demain, en tenant compte de la marche du bateau, et de la différence de méridien, je pourrai calculer quelle heure il sera ici quand il passera par cette porte. Je pourrai me dire : « Cette boule que j'ai touché moi-même, dont je me rappelle le contact, il la touche peut-être en ce moment-ci. »

Je ne veux pas retomber dans mes pensées d'hier soir. Ce n'est pas du tout ce qu'il me faut. Je ne cherche pas à passer le temps avec un jeu du souvenir, un triste jeu !

Même si je le voulais, d'ailleurs, je ne retrouverais pas aujourd'hui cette netteté de mémoire que j'avais hier. Je n'apercevrais que des images à demi fondues, sous une lumière brouillée ; et plus éloignées encore.

Car hier aussi elles étaient loin. Je me rends compte de cela, tout à coup. Il y a une perspective de l'esprit. Ces images si nettes que je me faisais, hier, du bateau, avaient malgré tout des dimensions très réduites. (Tant pis si ce que j'écris là n'a aucun sens). Rien n'y était vraiment proche de moi. Rien surtout n'y

était à ma taille. Aucun de ces lieux que j'apercevais n'aurait pu être autour de moi, telle que je suis, n'aurait pu me laisser entrer.

Je déraisonne peut-être. Mais j'ai l'impression qu'autre chose que cela doit être possible. Mon instinct me dit que l'esprit peut faire mieux.

Voici à peu près l'heure où Pierre doit passer par cette porte, toucher l'appui-main et la boule. Soit. Je me dis cela comme un renseignement, comme une nouvelle, qui m'émeut sans doute, mais dont il n'y a aucun parti à tirer.

J'ai fermé les volets et les rideaux. Je suis bien assise dans ma grande chaise provençale. Rien ne me distraira. Il n'y a autour de moi que des objets peu remarquables, et la lampe les laisse dormir. Les bruits de Marseille restent dans le fond des quartiers, dans le fond des rues. Ils m'accompagnent peut-être. Ils ne m'appellent pas.

Je ne sais pas très bien ce que je cherche. Mais je sais ce dont je ne veux pas. Je ne veux pas de ces images vagues, situées tout au bout de l'esprit, qui flottent sous une lumière brouillée, comme un chiffon à une fenêtre ; de

ces images fuyantes et petites, qu'il suffit d'une seconde d'inattention pour perdre.

Je ne veux pas non plus de ces souvenirs bien nets, bien complets, dont on dispose à son gré, trop petits aussi, fictifs, non praticables, comme ceux d'hier. Je n'attends rien d'eux.

Le navire. Il faut que ce soit tout près de moi, à ma taille. Que j'y sois presque. Je me dis qu'il le faut absolument. J'ai les paupières baissées. Mais la tête est paresseuse. Elle essaye d'esquiver ce que je lui demande. Elle aimerait mieux jouer avec les premières pensées venues.

Je relève les paupières. Une sculpture du buffet, dans la lumière de la lampe, a pris une grande importance. Si je me laissais aller, je la contemplerais longuement. Je n'éprouve pas le besoin de savoir pourquoi elle m'intéresse. Elle ne se rapporte à rien. Je n'ai pas de sens mystérieux à lui attribuer. Mais elle a pris peu à peu la majesté d'un objet. Je suis peut-être heureuse qu'un objet soit mon témoin, en ce moment-ci.

Ai-je trouvé des forces pour bien me représenter le navire ? La coupée. Oui. Je la vois. Il ne suffit pas de voir tant bien que mal. Il faut y être. Y être assez pour vérifier. S'effor-

cer d'y être. Et ensuite voir tout ce qu'il y a sans plus avoir besoin d'efforts.

La rampe de la passerelle, qui bouge sous la main. Sur le plancher de la passerelle, les traverses bardées de fer. L'accrochage, qui joue un peu. Le pont couvert, et la profondeur d'une pénombre. Je vais trop vite. Cela redevient vague, et trop arbitraire ; trop comme j'ai envie que ce soit ; manquant de nécessité, ne m'imposant rien.

Reculons d'un ou deux pas ; que j'aie encore un pied sur la passerelle. Je n'avancerai sur le pont que quand je serai sûre de tout.

Quelque chose manque : du bout de la passerelle qui se relève, et bouge, au sol du navire. Je vois un panneau de fer, avec de petits losanges en saillie, qui retombe de l'extrémité de la passerelle sur le pont. Je pose le pied droit là-dessus, le pied gauche sur le pont, le pied droit sur le pont. Me voici sur le navire, sans erreur ; prête à mieux regarder la pénombre devant moi, à m'y reconnaître.

Mais je sens une lassitude. Je m'arrête.

J'ai voulu attendre le retour de la même heure qu'hier. Le navire a marché pendant ce

temps. Pour eux, ce n'est pas la même heure qu'hier. Le soleil sur la mer est un peu plus bas.

La coupée. Le pont où je mets le pied. La pénombre, le plafond de tôle peinte au-dessus de nous, avec les boulons visibles. J'aperçois une rampe circulaire. Mais il faut traverser tout l'espace entre l'endroit où je viens de mettre le pied et la rampe circulaire. Je ne vois pas bien le sol. Je distingue mal les obstacles. A gauche et à droite, les limites restent confuses.

Il y a plusieurs fines colonnes de fonte. L'une d'elles est engagée dans une sorte de coffre quadrangulaire, contre lequel une bouée de sauvetage est accrochée. Je devine que le nom du navire est inscrit sur la bouée. Je sais le nom. Mais je ne veux pas deviner. Je veux lire. J'aperçois la place des lettres, des stries noires, floues et flottantes.

J'avance de quelques pas. A gauche et à droite je vois nettement les parois blanches, blanc crème ; deux portes brunes de chaque côté. J'ai fait quatre ou cinq pas peut-être. Je suis à la hauteur de la première colonne. La rampe circulaire s'est rapprochée. Elle entoure un vide plus clair, où il me semble que des détails vont apparaître. Aujourd'hui, je n'aurai pas la force d'aller plus loin.

⁂

Ce matin, quand je m'éveille, il souffle un vent terrible. Marseille vibre tout entier. Des claquements parcourent la maison. A l'intérieur des fenêtres, les rideaux bougent.

Je ne pense pas que la tempête qu'il fait ici s'étende jusqu'à l'endroit où est le navire. Mais pourtant je frissonne de peur pour eux. Quand il faisait calme ici, c'était peut-être leur tour d'avoir la tempête. Je me le disais bien parfois, mais je n'en frissonnais pas assez. En ce moment le navire marche dans la nuit. Les souffles, les craquements, les rafales soudaines que j'entends ici s'ajoutent à la nuit de là-bas, peuplent la nuit de là-bas que je fais venir autour de moi.

Jusqu'à la fin de la journée, je n'aurai plus d'autre courage que celui de trembler pour eux, sans parvenir à me prouver que cet inflexible espace qui nous sépare les protège.

⁂

Il fait nuit de nouveau. La lampe luit sur les sculptures du buffet.

La rampe circulaire. J'y suis arrivée. Ai-je

le droit d'y être arrivée ? Ai-je fait le nombre de pas qu'il faut ? N'ai-je pas supposé que je pouvais y être arrivée, sans me donner réellement la peine de franchir la distance ?

La cavité éclairée se développe au-dessous de moi. La lumière tombe d'un plafond vitré. Le vitrage est colorié peut-être, ou traversé de bandes coloriées. Je sais que la cavité est un grand escalier qui descend. Qui doit monter aussi vers le pont supérieur. Mais je le vois surtout descendre ; et je le vois trop peu. Je n'aurai pas le droit de mettre le pied sur les marches que je ne distingue pas, dont je ne sais même pas où la première peut être.

Et pourtant ma pensée m'entraîne. Je n'ai plus de patience. Je sais que les deux cabines de Pierre sont là-bas. Je sais leur place exactement, le chemin qu'il faut suivre pour y aller. J'ai envie d'admettre que j'y suis déjà, de me donner la permission de frapper à la porte, d'ouvrir la porte. Mais si je cède à mon envie, tout l'effort que j'ai fait jusqu'ici sera vain. Je perdrai d'un coup le chemin *vrai* que j'ai réussi à conquérir pas à pas de la coupée à la rampe. Je n'aurai plus confiance en moi. Je me dirai que tout cela est un jeu, encore un triste jeu. Je serai quittée par cet espoir étrange qui me tient depuis quatre jours, qui

me soutient en me consolant du matin au soir comme un enfant qu'on aide à traverser une rue. Mon Dieu ! ce n'est pas un jeu que j'ai cherché. J'aurais horreur d'être obligée de m'avouer que je joue à un jeu triste de créature abandonnée. Il ne faut pas que ce soit cela. J'aurai de la patience. Je touche la rampe circulaire. Je m'y appuie.

Je peux rester appuyée à la rampe. Quelle heure est-il sur le navire ? Cinq heures et demie peut-être. Le jour s'atténue déjà. De la verrière dans la cavité inférieure il tombe une lumière d'église.

Est-ce qu'il ne peut pas se faire que Pierre passe ici ? C'est l'heure du thé. Entre quatre heures et demie et cinq heures et demie, l'on sert le thé dans les salons. Pierre n'est pas obligé d'y paraître ; et son travail le retient souvent en bas. Mais quand il a travaillé ainsi l'après-midi, il aime faire un tour, fumer en flânant, traverser les salons où l'orchestre joue, penser à moi peut-être dans la douceur de songerie que la musique lui donne, penser à sa musicienne pendant que la musique glisse autour de lui.

Alors, qui l'empêche dans sa flânerie de passer à cet endroit même ? Je n'ai qu'à ne pas bouger. La lumière qui tombe de la verrière

est encore assez vive pour qu'il me reconnaisse même de loin.

Soudain, je me retiens pour ne pas pleurer. J'ai un goût de cendres dans la bouche ; ou plutôt c'est toute ma personne qui est traversée d'un vol de cendres.

Mon piano, mon piano à moi, que j'avais abandonné depuis plus d'un an, quand je m'étais séparée de ma mère, vient d'arriver. Je l'ai réclamé dès le lendemain de mon mariage, sûre que ma mère mettrait plus de temps à me l'envoyer que nous à joindre Marseille. Enfin il est là.

Les larmes que j'ai contenues tous ces jours-ci se délivrent. Pourquoi suis-je émue ? Je sens que mon émotion dépasse de loin toutes les causes que je pourrais lui chercher. Elle abonde de partout. Elle a plus de raisons que je n'ai de larmes.

Je suis debout en face de mon piano. Je l'ai essuyé plusieurs fois. Des brins de paille de l'emballage restent accrochés à des charnières. Il ne luit pas comme je voudrais. Dès qu'on le touche, un peu de la poussière du

voyage recommence à sortir d'entre les joints du bois.

Il se trouve que toute ma vie récente est convoquée, ameutée par ce revenant. Des confrontations rapides me bouleversent. Mon existence chez ma mère, mes mois de solitude, mon amour, ma nouvelle solitude veulent tenir ensemble dans ma poitrine et m'étouffent. Mais il y a autre chose. Tandis que mes regards s'enfoncent et s'abreuvent dans les reflets du bois vernis, et dans ces formes lourdes et douces, j'entends en moi des mots comme « arche d'alliance », « retour de l'arche d'alliance. »

Je ne me dis rien de précis. Mais il me semble que mon piano vient refaire l'amitié entre moi et des puissances dont je me suis écartée ; l'aider à se refaire plutôt, puisque depuis des jours je sens bien qu'elle cherche à reprendre. Il vient lui apporter son intercession.

Je m'assois. J'ouvre le clavier. Je pose mes mains sur les touches ; et la musique, qui n'attendait qu'un signe, qui couvait là en m'attendant, jaillit d'un seul bond. J'en suis couverte et je tremble. Je reconnais mon tremblement. Des accords majestueux tournent. J'entends comme jadis s'ouvrir des battants de bronze.

Je reçois au visage le même souffle, les mêmes rumeurs. Au delà des portes, comme une foule patiente, les événements invisibles.

Mon âme. J'ai envie de répéter : mon âme, comme on nomme avec tendresse quelqu'un qui a douté de vous, qui s'est cru dédaigné, et qui vous sourit de nouveau dans un visage plus pâle. Mon âme, de quoi n'es-tu pas capable ? Trompes du Jugement au loin, lumière de l'abîme supérieur, fin et recommencement, décombres d'où sortent les flammes, premiers décrets d'un monde éternel. De quoi n'es-tu pas capable quand tu respires ce vent qui vient de ta patrie ?

J'ai attendu d'être couchée. La pièce est toute sombre, sauf quelques lueurs qui, par-dessus les doubles rideaux, glissent vers le plafond.

Je ferme les yeux. Je n'ai pas pensé d'avance à ce que j'allais faire. Je me laisse guider par moi-même. J'ai envie d'essayer une chose étrange que je sens possible.

Le petit couloir de l'appartement passe le long de la chambre. Il est là, derrière la porte fermée. J'ai l'impression qu'en le voulant de

toutes mes forces, je pourrais être, l'instant prochain, dans le couloir. Sans pourtant avoir bougé d'ici. Ou pour mieux dire sans avoir demandé à mon corps même aucun mouvement. Je serais, moi, dans le petit couloir. Et l'on pourrait admettre que mon corps n'a pas quitté le lit. Mais je ne sais. Et cela n'importe pas. Je ne me serais pas occupée de la question de mon corps. Libre à lui de me suivre. Ma présence dans le couloir n'exclurait pas la sienne. Il me semblerait même en jetant un regard sur moi entrevoir une forme bien pareille à celle que j'ai toujours eue. Mais encore une fois c'est sans intérêt. Ce qu'il faudrait plutôt examiner, c'est la disparition du poids. Je me représente comment je me tiendrais dans le couloir, m'y retournerais, m'y déplacerais, mais sans le sentiment de peser au sol, ni, quand je rencontrerais les murs, ou la porte qui le termine, de m'y heurter d'une façon qui implique mon poids.

Quant à l'action même d'aller de mon lit à ce couloir, je n'y pense pas spécialement. C'est la volonté d'être au but qui me semble compter surtout. Et la confiance. Le reste ne se fait certes pas tout seul. J'ai l'impression qu'il faudrait réussir une espèce de détachement ou d'arrachement des plus pénibles. Mais

cet élan pris, il ne s'agit pas ensuite de progresser pas à pas de mon lit à la porte, d'ouvrir la porte... Non, l'élan une fois établi, je n'ai (je n'aurais) qu'à le diriger jusqu'à l'endroit où j'ai décidé de me rendre. Comment aurais-je ouvert la porte ? ou comment se serait-elle ouverte ? J'évite de me le demander. Je répugne à réfléchir sur les moyens de mon action, et certaines facilités obscures dont elle profiterait. Tout mon intérêt se sent appelé sur la question d'énergie et d'élan. Où ramasser l'énergie, et comment la jeter ? De quel geste, très violent, mais aussi très adroit, faire ce détachement, cet arrachement ? A qui demander ce que personne ne sait ?

Je doute si j'ai vraiment décidé de tenter cela, et si je suis en train de l'accomplir. Tout se passe comme s'il était possible de devancer l'action pleine par une action esquissée ou atténuée ; un peu inexacte aussi. Après quelques minutes d'un effort que je reconnais, parce qu'il m'est arrivé de le donner au cours d'un rêve, j'ai l'impression tantôt de me trouver faiblement dans le couloir, tantôt de rôder contre l'angle de ma chambre opposé au lit, de tâtonner par là le long des murs avec de lents et légers rebondissements.

. . . . . .

⁂

Je viens de fermer le cahier brusquement et comme malgré moi. Je garde la main posée dessus. Mon cœur bat très fort. Le cahier semble gonfler sous ma main. Son contenu développe une espèce de pression matérielle, que je refoule. Toute l'avidité que j'ai d'en savoir plus se tourne en refus de l'interroger. Je veux arriver seul en face des événements qui m'attendent.

VIII

Conformément au programme de la Compagnie, nous partions cette fois pour la Méditerranée Orientale. Mais au lieu de suivre notre route la plus habituelle, nous prenions par Malte, et nous touchions d'abord l'Egypte. Notre première escale devait être Alexandrie.

Un certain nombre de passagers qui avaient fait la traversée New-York-Marseille restaient avec nous. Mais nous embarquions une bonne moitié de nouveaux venus.

Il était cinq heures, et la nuit approchait, quand nous passâmes en vue du château d'If. Je me trouvais sur le pont supérieur. Quelqu'un ouvrit une porte. C'était Bompard.

Il me serra la main, réservé d'abord, m'examina. Je lui fis un très bon visage. Je lui demandai de ses nouvelles et s'il avait bien profité de Marseille. Je lui donnai rendez-vous

pour le soir. Il souriait, paraissait surpris, me regardait avec une curiosité indulgente. Je crois qu'il était en train de ranger mes inégalités d'humeur parmi les effets singuliers que le mariage produit à ses débuts.

Notre conversation de ce soir-là m'a laissé moins de souvenirs que celle que j'ai rapportée plus haut. Elle fut très cordiale, et libre, au moins en apparence. En réalité, Bompard se méfiait un peu. Il surveillait ses propos, et me cédait l'initiative des sujets. Dès que nous paraissions incliner vers certains parages, il redoublait de précaution.

Je parlais beaucoup. J'en avais besoin. Je ne cherchais pas à m'étourdir. Il me semble que mon esprit s'agitait pour ressaisir des positions anciennes. Il multipliait ses mouvements, dans l'espoir de retrouver, à moitié par hasard, tel ou tel de ceux qui lui plaisaient autrefois.

Qu'était devenu le soupçon qui m'avait assailli quelques heures plus tôt ? Il durait encore. Mais il avait cessé d'évoluer. Il s'était fixé à un certain niveau de probabilité sans essayer de le dépasser. Il ne recrutait pas d'arguments nouveaux. De mon côté, je ne faisais rien pour le détruire. J'apprenais à le tolérer, à tourner autour sans lui rendre une activité

dangereuse. Quand je pensais à Lucienne, toutes mes pensées, même les plus amoureuses ou les plus tendres, s'adressaient à un être qui, en plus des caractères que je lui avais jusque-là reconnus, m'apparaissait maintenant comme recélant un secret, au moins une question. Mais, chose étrange, je ne m'attaquais pas pour le moment à cette question : je la localisais ; je l'enfermais. A ce prix, le malaise qu'elle me causait restait lui-même limité, rayonnait aussi peu que possible.

J'aspirais à l'amitié, à des échanges moins poignants que ceux de l'amour, à un mouvement d'idées calmes entre deux hommes, devant une mer qui sait être parfois la plus reposante de toutes.

Ma nature, sans me demander formellement mon avis, commençait peut-être à vouloir réparer l'effet du surmenage sentimental qu'elle subissait depuis des mois. Bompard l'y aidait, et peut-être aussi mon soupçon.

Le lendemain, après le déjeuner, pendant que le bateau longeait les côtes de Sardaigne, nous nous rencontrâmes de nouveau, Bompard

et moi. Je mis la conversation sur les lectures de biologie qui m'avaient occupé l'hiver précédent et les rêveries que j'en avais tirées. Bompard ignorait cet état de la question. Assez paresseux, il ne lisait guère, je crois, que les ouvrages qui lui tombaient sous la main. En tout cas, s'il se fût donné la peine d'une enquête suivie, ce n'eût pas été de ce côté-là. La biologie lui rappelait de trop près ses études et son métier. Il ne prenait pas son propre rôle au sérieux. Ce sentiment faisait tache d'huile. Bompard se justifiait d'être un médecin fantaisiste en traitant avec légèreté non seulement la médecine, mais les sciences qu'elle suppose.

Il m'écouta pourtant. Il me fit quelques objections modérées, dont l'insuffisance venait d'ailleurs non de son peu de zèle pour la biologie, mais de son manque de formation mathématique.

Il s'étonna que j'eusse passé tout ce temps à rassembler les linéaments d'une théorie contestable, dont le contrôle m'échappait, et surtout qu'elle m'eût troublé. Mais il ne parut pas remarquer qu'entre ces rêveries de l'hiver précédent et celles dont je lui avais fait part au cours de notre longue conversation nocturne, régnait une distance énorme. Il ne me

demanda pas comment je l'avais parcourue, poussé ou porté par quoi ; ni où j'en étais pour l'instant. Etait-il assez distrait ou indifférent aux idées pour ne pas s'en apercevoir ? Je ne le pense pas. Il redoutait mes humeurs, plutôt.

Comme nous parlions, un homme d'une cinquantaine d'années, nu-tête, court, assez corpulent, passa devant nous, fit un petit salut.

— Tu le connais ? me dit Bompard.

— Non. C'est un des embarqués d'hier.

— Tu as bien dû t'occuper de lui, ne serait-ce que pour le placer à table ?

— Pas spécialement. Je n'en ai aucun souvenir.

— Le commandant ne t'a pas parlé de lui ?

— Non.

— Ça m'étonne. Ils se connaissent. Je pensais même qu'il l'avait mis à sa table.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je l'ai rencontré, une fois déjà, il y a peut-être un an, au retour de New-York. C'est un Polonais. Il s'appelle... un nom comme Podomiecki. Est-ce que Podomiecki est un nom polonais ?

— Suffisamment pour moi. Je regarderai sur la liste. Il a plutôt l'air d'un Allemand.

— Il est de Galicie, je crois.

— C'est le chemin qu'il prend pour rentrer chez lui ?

— Il ne doit pas y retourner souvent. Il est fixé en Amérique. Il voyage. C'est un homme riche.

— Rien de plus particulier ?

— Au contraire. Tout ce qui se fait de plus particulier. Il est très connu en Amérique, surtout dans le Middle-West. Il a une légende.

— Ah !

— Son enfance, d'abord. Ou plutôt sa.... révélation. Un Chicagoain, archi-millionnaire, me l'a racontée, avec respect. Podomiecki — appelons-le Podomiecki — était enfant, dans un village de Galicie. Des parents très pauvres. Il y avait une petite montagne, tout près du village, et à flanc de montagne une carrière abandonnée. Je ne sais pas si je te raconterai ça très bien. J'oublierai sûrement des détails. Un jour, dans les rochers, un berger, ou un paysan, avait allumé un petit feu de broussailles. Personne ne s'en occupait, naturellement. Un feu comme il y en a à chaque instant dans la campagne. Pas de vent. Ni récolte, ni bois, ni habitation auprès. Une petite colonne de fumée tranquille, à flanc de montagne. Tout à coup le jeune Podomiecki — il avait onze ans peut-être — qui était à

l'intérieur de la maison de ses parents, et même, je crois, en train de prendre avec eux le repas de midi, change de visage, manifeste une grande agitation, et avec un tremblement, des larmes, dit à ses parents quelque chose comme ceci : « Je vous en supplie. Sauvons-nous tout de suite. Et dites aux voisins de se sauver. Sinon, nous allons tous mourir. » L'enfant devait avoir un certain crédit auprès de ses parents, à cause de son sérieux habituel, de sa sagesse. Et sans doute sa mine, sa voix avaient-elles de quoi impressionner. Bref, ils se décident à sortir de la maison, tout en demandant à l'enfant : « Mais pourquoi dis-tu cela ? — Le feu... — Quel feu ? — Là-haut. » Ils voient la petite colonne de fumée. « Tu te moques de nous. Tu ne vas pas nous faire peur parce qu'on brûle une poignée de vieilles herbes. — Ce n'est pas le feu lui-même. Mais si vous ne me croyez pas, nous allons tous mourir. » Il continuait à trembler. Il avait les yeux hagards. Il criait. Des voisins étaient sortis. L'émotion extraordinaire de l'enfant, et probablement aussi ce qu'il y avait d'assurance inexplicable dans l'annonce qu'il faisait, leur serrent le ventre à tous, plus ou moins. Il faut se dire que c'étaient des gens simples, pas ennemis du merveil-

leux, et sans un sou d'esprit critique. Et puis, qu'est-ce que ça leur coûtait d'obéir ? S'il ne se passait rien, ils en seraient quittes pour revenir, en riant de l'alerte. Les voilà donc, sauf quelques-uns plus sceptiques, qui s'en vont dans la direction que leur désigne l'enfant : le plus loin possible de la montagne. Il y en a un pourtant qui avait dit : « Si c'est de ce feu là-haut que doit venir le mal, moi je me charge de l'éteindre. » Il avait demandé à l'enfant : « Petit, faut-il que j'aille là-haut ? » L'enfant avait fait le geste de dire : « Je ne sais pas. Oui, peut-être. Prenez cela sur vous. » Alors, pendant que la plupart s'éloignent avec l'enfant, et que quelques-uns s'obstinent à rester dans le village, l'homme monte là-haut. Le feu avait gagné un peu, avait rampé dans la broussaille, s'était insinué entre des roches. Rien d'inquiétant, d'ailleurs. L'homme travaille à l'éteindre, en le piétinant, en tapant dessus avec des branches de genêt. Il y arrive assez vite. Mais il y revient avec grand soin. Puisque c'est le feu qui est en cause, mystérieusement, il ne faut pas qu'il reste une trace de feu. En achevant d'écraser des brindilles fumantes, dans une fissure entre deux roches, il s'aperçoit que la fissure donne sur une cavité, encombrée de broussailles aussi,

où le feu allait se mettre. Il n'a jamais remarqué cette cavité auparavant. Il la remarque parce qu'il est ému. Elle a l'air profonde. Il a envie d'y entrer. Il vérifie encore si le feu est complètement éteint, parce que la broussaille dans la cavité pourrait prendre et qu'il ne veut pas périr enfumé comme un renard. Donc, il s'y glisse. La cavité est très vaste. C'est une chambre souterraine, d'origine naturelle, mais peut-être remaniée. Il distingue, dans l'ombre, des masses, contre la paroi. Il y touche avec précaution. Il croit reconnaître de petits tonneaux, des barils debout. Sous le doigt, ils sonnent comme s'ils étaient pleins, non de liquide, mais de sable. Il y en a peut-être une vingtaine côte à côte. A force de tâtonner il en trouve un qui est défoncé par le haut. Il y plonge la main, sent, en effet une espèce de sable très fin, en tire une poignée et revient vers l'issue. Il a dans le creux de la main une poussière noire, qui a l'aspect et l'odeur de la poudre. Alors l'homme regarde encore une fois si le feu est bien mort partout ; pour plus de sûreté, urine sur les brindilles charbonneuses les plus voisines de la grotte, et dégringole vers le village, tenant la poignée de poudre. Comme le temps avait passé, et qu'ils ne voyaient plus de fumée au

flanc de la montagne, les gens étaient revenus. Ils riaient déjà de leur peur, blaguaient, taquinaient l'enfant, qui s'était calmé, mais qui restait encore tout pâle et silencieux. L'homme tombe au milieu de ce monde, brandissant sa main fermée, où la poudre sortait d'entre les doigts. Il n'avait plus le souffle ; il ne savait plus dire un mot. Il verse sa poignée sur une pierre, demande par gestes une allumette, l'approche de la poudre, qui flambe d'un seul coup, en lui roussissant les cils. Tu devines le reste. Les vingt barils étaient pleins de poudre de mine. Ils étaient là depuis on ne sait quand, probablement depuis l'abandon de la carrière. La cavité avait servi aux anciens exploitants de magasin d'explosifs. C'était une de ces vieilles poudres parfaitement stables, qui se conservent indéfiniment, s'il n'y a pas d'humidité. Et on avait dû choisir la grotte à cause de sa sécheresse. Personne dans le village n'avait entendu parler de cela. Les anciens exploitants de la carrière, étrangers au pays, partis on ne sait pourquoi, après de mauvaises affaires peut-être, n'avaient signalé à personne l'existence de leurs barils, ni pris la peine de revenir les chercher. Ce ne fut pas sans difficulté d'ailleurs qu'on découvrit l'entrée normale du souterrain : une petite porte dans la

roche, qu'un éboulement ultérieur avait recouverte.

« Voilà les débuts dans la vie du monsieur que tu viens de voir passer.

— Mais... tu considères ça comme une histoire vraie, ou comme une invention ingénieuse ?

— Il paraît que c'est on ne peut plus vrai. La destinée de ce... disons Podomiecki... est sortie de là. Le village, bien entendu, l'a regardé comme son sauveur. Une heure plus tard, le feu, suivant les broussailles, aurait atteint les barils. Toute la montagne aurait sauté et serait retombée en morceaux sur le village. Surtout dans ce pays-là, le caractère miraculeux de la chose, et de l'enfant lui-même, n'a fait de doute pour personne.

— Mais comment est-il allé en Amérique ?

— Je ne me rappelle plus.

— Et qu'est-ce qu'il y a fait ?

— On le tient, dans le Middle West et ailleurs, pour un homme doué de dons surnaturels. Tu vois quels genres de services on peut venir lui demander. On m'en a bien parlé. On m'a cité des cas. Mais de tout ça, je me souviens mal. Il y a gagné une grosse fortune.

— Mais dis donc, est-ce que sa carrière

d'Amérique n'explique pas tout simplement l'autre : la carrière abandonnée de Pologne ? J'imagine très bien un charlatan s'installant dans le Middle West, et pour frapper les imaginations, accréditant cette histoire invérifiable. C'est de la publicité saisissante, inusable et tout à fait goût américain.

— Très possible. Mais ça ne répond pas à ce qu'on raconte de lui, ni même à ses allures. En Amérique, il ne s'exhibe absolument pas ; ne cherche aucune forme de publicité, vit même très discrètement. Il a pour amis des gens considérables — j'en ai eu la preuve, sur le bateau même — politiciens, trustees, professeurs d'Université. Tu me diras qu'ils ne sont pas tous d'un discernement aigu. Mais enfin, ils ont l'habitude des charlatans ; ils en remuent à la pelle. Et ils ne se laissent pas taper sur le ventre si facilement que ça.

— Sa fortune ?

— Elle a pu se faire presque malgré lui. Tu penses bien qu'un milliardaire qui prend un homme comme ça au sérieux, qui vient le trouver, lui demander un service d'un ordre si spécial et qui croit ensuite, à tort ou à raison, que le service lui a été rendu, se considère encore comme l'obligé, si l'autre accepte un chèque de dix mille dollars.

Je regardais Bompard. C'est lui qui m'étonnait, cette fois. Je lui dis :

— Tu as déjà causé avec ton Polonais ?

— Oui, dans cette traversée de l'an dernier.

— Quelle impression t'a-t-il faite ?

— Bonne.

— Ah ! Il t'a parlé de ses miracles ?

— Nullement.

— Enfin de ses pouvoirs, des dons qu'il s'attribue ?

— Non. Il m'a paru très réservé. Il m'a interrogé sur diverses choses. Sur les émigrants, le régime dont ils jouissent à bord. D'une façon simple, humaine. Il m'a assez rappelé un archevêque américain que j'ai eu, une fois, comme passager. L'archevêque non plus ne nous parlait jamais de religion.

— Soit. Il sait vivre. Ce qui ne l'empêcherait pas d'être un imposteur.

Bompard ne répondit pas.

Je me sentais un peu agressif. Je regardais briller devant nous cette mer classique, qui a toujours donné tant d'insolence à la raison. Je revoyais New-York. Je me disais : « Cette grossière thaumaturgie va bien avec les buildings. Pas étonnant que devant Manhattan la raison se méfie. »

Le soir, dans la salle à manger, je cherchai des yeux le Polonais. Au cours de l'après-midi, j'avais vérifié son nom sur mes listes. Bompard l'avait un peu déformé. Aujourd'hui, malgré mes efforts, il m'est tout à fait impossible de retrouver le nom exact. C'est Podomiecki qui me revient sans cesse. Il importe peu.

Podomiecki, donc, n'était assis à aucune des tables « officielles». Il était placé deux tables au delà de Bompard, dans un angle. Etait-ce mon second qui l'avait logé là, par hasard ? Ou lui-même qui avait choisi ce coin ?

Il avait pour commensaux deux messieurs, qui me paraissaient être des Anglais. Il ne devait pas les connaître. Entre les trois hommes, le passage du pain, des pickles, donnait lieu à de petites gestes cérémonieux. La conversation n'était pas continue.

L'un des deux Anglais avait gardé pour dîner un costume de voyage. Podomiecki et l'autre étaient en smoking. Dans cette tenue, le caractère du Polonais s'effaçait un peu. Au-

rais-je fini par le remarquer, si l'on ne m'avait parlé de lui ? Ce n'est pas sûr.

Il avait le corps trapu, replet, comme beaucoup d'Allemands. Mais chez ce type d'Allemands, d'ordinaire, le poil est blond, même incolore ; le visage, rose et mou. Podomiecki était brun. Il avait le masque vigoureux, une moustache épaisse et courte. Ses yeux, un peu gros et saillants, changeaient notablement d'expression, selon qu'il s'adressait à ses voisins, ou se détachait d'eux. Dans le premier cas, le regard contribuait pour beaucoup à cet air de réserve et de courtoisie épiscopales, qu'avait signalé Bompard, et que la rudesse du visage ne facilitait pas. Mais quand Podomiecki revenait à ses pensées, ou à une attitude moins purement sociable, il lui passait dans les yeux une espèce de sensibilité, ou d'inquiétude, assez surprenantes, et qui me semblaient belles. Là encore, n'étais-je pas influencé par les propos de Bompard ?

Pendant le dîner, Podomiecki échangea de petits saluts amicaux avec le commandant, avec Bompard lui-même. Il regarda de mon côté, une fois ou deux ; mais, à moins qu'il n'eût profité de moments où je ne pouvais le voir, il ne parut nullement s'intéresser à moi, ni s'apercevoir de ma curiosité.

***

Le jour suivant, un peu avant le dîner, le commandant, que je rencontrai, me dit :

— Voulez-vous monter chez moi, ce soir ? J'aurai quelqu'un d'assez intéressant, vous verrez, un Polonais d'Amérique. Nous serons en tout petit comité. Pas trop tôt, hein ? à cause de mon service. Vers onze heures, par exemple.

Je me demandai d'abord si ce n'était pas Bompard qui avait provoqué cette réunion. « Il varie les expériences », pensais-je, en évoquant le thé de New-York. Je le guettai à l'entrée de la salle à manger. Je lui dis :

— Je te retrouve chez le commandant tout à l'heure ?

— Chez le commandant ?

Sa surprise avait l'air sincère. D'ailleurs, je vis quelques minutes plus tard le commandant s'approcher de lui, et lui faire apparemment la même invitation, en y ajoutant un petit signe de rappel à mon adresse.

En sortant de table, je dis à Bompard :

— Tu n'étais pas au courant ?

— Non. Pas du tout.

— Tu as causé avec ton Polonais depuis hier ?

— Je ne l'ai pas revu.

— Tu sais l'objet de cette réunion ?

— Aucune idée. Je suppose tout simplement que le vieux a envie de boire une fine en compagnie.

Là-dessus nous nous quittâmes.

Vers dix heures, je me débarrassai des gens qui m'avaient entraîné au bar, pour passer une heure tranquille. J'allai flâner vers l'arrière du bateau. J'y connaissais des parages peu fréquentés parce qu'ils étaient d'accès incommode, et presque toujours battus par le vent, comme certains chevets d'église. Je me sentais dans un état qui ne m'est pas des plus habituels : calme, assez fatigué, indifférent à beaucoup de choses, manquant d'élan, ne désirant rien, extrêmement lucide.

Il faisait sur mer un temps d'automne mou quoique frais. La nuit n'était pas claire. Il passait des nuages qui devaient aller pleuvoir plus au Nord sur la Lombardie, neiger sur les Grisons et l'Oberland.

Si je n'avais pas su notre position, j'aurais eu de la peine à deviner l'endroit du monde où j'étais. Ce vent de Cyrénaïque aurait pu être une brise des Bermudes, même une brise

bretonne. La mer bougeait assez. La houle était relativement très longue.

Je ne m'ennuyais pas. Je serais très bien resté là jusqu'à l'aube. Je pensais sympathiquement aux gardiens de phare, aux sentinelles, à toutes les conditions qui ne peuvent être vécues, que si la vie est purgée d'impatience.

Quand l'heure approcha, je quittai cet endroit sans me presser. J'entendais le clapotement des vagues et le gros ronron du bateau. Chemin faisant, je m'arrêtai, m'accoudai au bastingage.

Pendant que je regardais distraitement la mer, je ressentis une sorte de choc infinitésimal. Si faible qu'il fût, il me donna l'envie, ou du moins il coïncida avec l'envie de changer de posture. Je me retournai, m'appuyant les reins au bastingage et croisant les bras. J'avais devant moi le pont peu éclairé, et un recoin d'ombre. Je m'aperçus alors d'une impression très singulière qui cherchait à s'imposer à moi depuis un instant.

Elle ne ressemblait à rien que j'eusse éprouvé jusque-là. On ne pouvait la confondre avec aucune autre, ni l'oublier après l'avoir connue. J'étais très calme ; je mettais à la saisir tout le discernement dont je suis capable. Je me

disais : « Il faut absolument que je me rende compte de ce que c'est. » Mais je manquais pour le faire même des analogies les plus vagues.

D'un autre côté, j'étais à peu près sûr qu'il ne s'agissait pas d'un de ces mouvements qui nous traversent parfois, qui peuvent changer d'un seul coup nos dispositions, la couleur de nos idées, mais dont nous sentons bien qu'ils ont leur origine en nous-même.

Ce que j'éprouvais, au contraire, sans me paraître franchement extérieur, n'avait pas l'air de sortir de moi, ni d'en dépendre. Illusoire ou non, c'était quelque chose qui avait plus ou moins un goût de réalité.

Quelque chose aussi qui commandait spontanément l'attention. Un mouvement de l'humeur, une houle ou un nuage de sensibilité, on en subit l'effet, quelquefois avec complaisance ; mais pour y porter vraiment attention, se mettre à les examiner, il faut une certaine contrainte. L'homme ordinaire, en bonne santé mentale, s'en dispense. Tout ce qui est de l'ordre de l'émotion, du trouble intérieur, tend à se faire sentir, et à se faire obéir, mais non à se faire discerner de sang-froid. Il me semble du moins. Quand l'attention s'y applique malgré tout, elle en prend un mauvais

air de conscience dédoublée ou retournée, que personnellement je remarque aussitôt.

A ma place, l'homme le plus simple se serait peut-être posé moins de questions que moi, eût été moins agacé que moi de son impuissance à définir ce qu'il éprouvait. Mais je crois qu'il n'eût pu faire autrement que d'être attentif.

Enfin, j'étais certainement frappé, et même troublé. Mais, si je puis dire, par contre-coup. La chose n'avait pas commencé par être un émoi, ou un trouble. Et si elle me remuait, m'inquiétait, c'était plutôt à la réflexion. De prime abord, et si paradoxal que ce fût, je l'avais ressentie comme presque naturelle.

En d'autres termes, elle me semblait nouvelle comme fait constaté dans ma vie, mais pas foncièrement étrangère comme saveur de fait. Elle allait retrouver dans quelque endroit reculé de ma tête je ne sais quelle notion instinctive. Je forcerais à peine en disant que ce qui m'aidait à la découvrir, c'était de la reconnaître. Il se mêlait à mon étonnement des gestes mentaux du genre : « Mais oui. » « Tiens. »

Combien au total cela dura-t-il ? Très peu, je crois. Quand ce fut fini, je n'éprouvai nullement la petite détresse, l'espèce de vertige

à l'envers, qui marquent le moment où l'on se ressaisit, quand justement l'on s'est abandonné à quelque giration intérieure. Je me dis : « C'est fini », comme je me serais dit : « Le roulis s'arrête » ou « L'odeur de brûlé a cessé. »

Puis je décidai brusquement de ne plus m'en soucier. Je me secouai ; j'allumai un cigare ; et d'un pas vif je me dirigeai vers l'appartement du commandant.

Je pensais maintenant à la réunion où j'allais, au personnage qui en était l'occasion, et qui, au cours de ma flânerie solitaire, m'était tout à fait sorti de l'esprit : « Combien serons-nous ? Pourvu que le vieux n'ait pas invité le mécanicien-chef, qui est une brute tourmentée et encombrante... Qu'est-ce que le Polonais va nous raconter ? Ils lui demanderont peut-être des tours de cartes, ou de nous lire dans les lignes de la main. A la rigueur ça m'aurait intéressé de le voir en tête à tête. Mais le « petit comité » gâche tout. »

L'appartement était situé à l'avant et au milieu de l'upper deck, près d'un escalier qui montait à la passerelle.

Je connaissais mal les lieux. Depuis que j'étais à son bord, le commandant m'avait reçu deux ou trois fois, avec des camarades, mais sans aucune cérémonie, et dans sa chambre.

J'en retrouvai la porte. Quand je frappai, personne ne répondit. Mais j'entendais des bruits de voix venant d'ailleurs. Il y avait en face de moi quelques marches ; un petit palier ; et une grande tenture de peluche rouge, éclairée de tout près par le diffuseur du plafond.

Je montai les marches. Je reconnus la voix du commandant. Ce devait être là son salon, où je n'étais jamais entré. Je touchai la tenture qui s'enfonça mollement dans une baie libre. Je ne savais comment m'annoncer. Il me fallut, après une hésitation, écarter la peluche rouge, et faire ainsi dans la pièce une apparition plus soudaine que je n'aurais voulu.

De l'intérieur, les regards se tournèrent vers moi. Les voix se turent. Il y eut au même moment un coup de tangage oblique, avec un bruit de mer. Je me retins au rideau, puis le fermai derrière moi.

Je vis, outre le commandant, Podomiecki, Bompard, et mon second, qui était un garçon timide, cultivé, agréable. L'intimité de la réunion ne me déplut pas.

Je fus présenté à Podomiecki. Je remarquai qu'il n'était plus en tenue de soirée. Il avait changé de vêtement depuis le repas. Qu'il l'eût fait pour se mettre à l'aise, ou par quelque discernement subtil de la convenance, le changement lui était favorable. Il y avait laissé presque toute trace de banalité.

On se fit d'abord quelques politesses. Podomiecki était cérémonieux, prudent. Il cherchait un peu, puis lançait une phrase avec assez de volubilité, et une précipitation dans certaines syllabes plus slave qu'américaine. Il me parut d'abord bien savoir le français. Mais quand on quitta les formules apprises, son débit se ralentit. Il trouvait difficilement certains mots, et ne se contentait pas du premier venu. Parfois il se tournait vers le commandant, pour se faire aider, lançait un mot en anglais, mais le prononçait si bizarrement que le commandant lui-même, qui entendait l'anglais beaucoup mieux que moi, hésitait à le reconnaître, et au lieu de traduire, balbutiait un : « Oui, n'est-ce pas, vous apercevez la nuance, Monsieur Febvre ? »

Au total, Podomiecki rentrait visiblement dans la catégorie des hommes qui tiennent à ce qu'ils disent, et pour qui l'expression de la pensée représente un effort toujours

actuel. Ce qui me le rendait sympathique.

— Vous savez, me dit le commandant, que M. Podomiecki désirait vous connaître ?

— J'en suis très flatté.

Podomiecki m'adressa une révérence, les yeux mi-clos.

Je repris :

— Le bateau vous plaît, Monsieur ? Etes-vous content de votre cabine ?

— Très content.

— Vous n'êtes peut-être pas très bien placé à table ? Je ne sais comment cela s'est fait. Nous pourrons arranger cela.

Il sourit :

— Oh ! Monsieur le commissaire, ce n'est pas pour avoir une meilleure place que je désirais vous connaître.

— J'ai déjà fait deux traversées avec Monsieur, dit le commandant. C'est un grand observateur. Il a ses têtes qui l'intéressent. Nous sommes tous un peu comme ça. Mais chez nous c'est plus ou moins au hasard. Tandis que chez M. Podomiecki il y a toujours un fondement.

— Et puis, dis-je à Podomiecki, nous avons déjà une relation commune. » Je désignai Bompard. « Le docteur m'aura peut-être fait l'amitié de vous parler de moi.

Podomiecki mit un instant à comprendre. Puis :

— Non, je n'ai pas eu le plaisir. J'ai seulement salué le docteur.

— Tu ne t'imagines pourtant pas, me jeta Bompard à mi-voix et vite, que je passe mon temps à parler de toi.

Podomiecki, qui était assis sur le divan, se tourna tout à fait vers moi, une de ses courtes jambes repliée sur l'autre, le genou retenu par une main. Ses gros yeux, sans se détacher de moi, remuaient avec vivacité. Sa face ronde montrait une nouvelle expression, beaucoup plus ouverte, presque enfantine, en même temps que les signes d'un travail intérieur. Nous attendions.

— Vous êtes très enviable, me dit-il, enfin.

Il se tut un moment, pétrissant son genou, les yeux levés au plafond. Puis :

— Vous en doutiez-vous ? Peut-être non.

Il rêva encore.

— Personne n'est aussi intéressant que vous en ce moment, sur ce bateau... pour moi.

C'était dit d'un tel ton que nous nous mîmes à rire. Il rit aussi. Sa physionomie devint malicieuse.

— Vous vous demandez : « Cet homme vend-il des oracles ? » Vous n'aimez pas beau-

coup les oracles. Et moi je n'aime pas beaucoup les vendre » ; il rit en secouant son buste ; « non plus les donner. N'est-ce pas, Monsieur le commandant, dites à M. le commissaire. que vous ne m'avez jamais vu... » et il ajouta deux ou trois mots en anglais, peut-être une locution familière américaine, que le commandant ni Bompard n'eurent pas l'air de comprendre plus que moi. Mais un rire général, déclenché par Podomiecki, nous tira d'affaire.

— En somme, mon cher Febvre, me dit le commandant, vous êtes un veinard, et si bien marqué par la veine que Monsieur, qui s'y connaît, vous a distingué du premier coup d'œil dans toute la population d'un paquebot. Voilà ! C'est bien simple. La fortune vous pend au nez. Vous avez peut-être acheté un billet de la loterie espagnole ?

— Je ne suis pas sûr, répliquai-je, que M. Podomiecki ait voulu parler de cela.

— Non, pas tout à fait, dit le Polonais.

Il me regarda attentivement.

— Comment doit-on dire en français : incroyant ? incrédule ?

— On dit les deux. Ça dépend du sens.

Il réfléchit.

— Ni l'un ni l'autre, alors. Plutôt « ter-

restre ». Vous êtes quelqu'un d'absolument terrestre.

Il éclata de rire.

— Vous le calomniez, dit Bompard. Il a été très « terrestre » à un moment. Mais depuis...

— Ce ne sont pas, au moins, dit le commandant, jovial, les qualités de marin de mon premier commissaire que vous êtes en train d'attaquer ?

— Non. Non !

Podomiecki continua, en regardant vers le sol :

— Je ne sais si l'on vous a raconté de moi. Vous ne devez pas m'exagérer. Il vient peu de choses à ma connaissance, et presque toujours mal claires. Beaucoup de personnes, je pense, ont été là-dessus mieux douées que moi. Mais le peu que je dis est dans la réalité. Je n'ajoute rien. Ainsi je ne sais pas exactement ce qui se passe pour vous. Mais il se fait en ce moment pour vous quelque chose comme il ne se fait pour aucune des mille autres personnes du bateau. Cela, je le sens. Et je sens aussi que vous suivez votre chemin sans rien regarder. Répondez. Avez-vous conscience qu'il se fait pour vous quelque chose d'extraordinaire ?

Je ne me rappelle pas ma réponse. Mais comme je commençais à me sentir gêné, je

dus lui donner un tour évasif et peu encourageant.

— Tenez ! dit-il. Vous êtes cause que je me rappelle une histoire de Galicie. Une jeune fille très belle, fiancée à un jeune homme, vint à mourir. Ou plutôt parut être morte. On la mit dans le cercueil. Puis le cercueil dans le monument funéraire, qui était comme une petite maison. Mais voilà que la jeune fille sort peu à peu d'évanouissement, reprend la vie. Elle se trouve dans cette boîte. Pendant ce temps, le fiancé était revenu au cimetière, plein d'amour et de chagrin. Il s'assied devant la petite porte du tombeau. Il pense à sa fiancée morte. Il ne pense qu'à elle. (Podomiecki dit ces derniers mots très fortement). La jeune fille avait tant la vigueur du corps, et le vouloir, que, se retournant et s'appuyant sur les mains, se tendant à se rompre, elle réussit avec son dos à soulever le dessus du cercueil. Puis à se tirer du cercueil. Mais elle était encore dans le profond caveau. Et les maçons avaient bien scellé la pierre. Alors elle frappe d'en dessous contre la pierre avec les poings, avec du bois. Peut-être aussi elle crie. Le jeune homme assis devant la petite porte entendait bien quelque chose. Mais (Podomiecki accentua de nouveau fortement) il ne croyait pas

qu'il pouvait l'entendre. Et après avoir pleuré encore un moment il partit.

Le Polonais avait terminé sur un ton de conviction, d'énergie extrêmes. Il restait agité. Il s'essuyait le front. Je me sentais saisi par l'angoisse. L'image d'affreux danger et d'agonie que contenait l'histoire en effaçait pour moi tous les détails, en simplifiait le sens. Il ne me fallut pas une seconde pour me représenter Lucienne en péril de mort, moi-même ignorant tout, absurdement paisible, sur ce bateau, et l'immensité de la mer entre nous. J'avais bien la lucidité de me dire que cette angoisse, provoquée par des moyens faciles, ne répondait qu'à un mouvement d'imagination et que ma raison la désavouait. Mais le jeune homme aussi devant la petite porte s'était dit quelque chose de très raisonnable. Le Polonais semblait avoir prévu ma défense, et l'avait décontenancée.

D'ailleurs, nos trois compagnons paraissaient eux-mêmes sous une impression pénible.

— Eh bien ! dit le commandant, quand vous vous mettez à ne pas être gais !

Podomiecki, redevenu plus calme, nous regarda les uns et les autres, puis moi particulièrement.

— Non, fit-il. N'allez pas mal comprendre. Ce n'est pas du tout cela.

Il réfléchit ; ajouta :

— Ne pensez pas à la chose même qui se passait dans le caveau et que le jeune homme aurait dû entendre. C'est sans rapport avec vous. Pensez seulement à ceci : qu'une idée, qu'il avait, suffisait à l'empêcher d'entendre.

Bompard et le commandant qui me voyaient mal à l'aise, firent repartir la conversation dans un autre sens. Podomiecki s'y prêta aussitôt. Sans le moindre signe de contrainte, il sut changer de visage, de voix, ranimer son rire. Il nous raconta des histoires nègres, fort plaisantes, et aussi plusieurs histoires juives que j'ai retrouvées, des années après, dans des recueils.

Nous nous séparâmes vers deux heures du matin. Bompard accompagna le commandant qui remontait à la passerelle. Avant de redescendre chez moi, je fis un tour de pont.

Comme je revenais au grand escalier, je tombai, en ouvrant la porte, sur Podomiecki. Il avait dû me guetter.

— Voyez-vous, Monsieur le commissaire, toujours la difficulté pour moi est de suggérer. Je n'ai rien voulu dire de plus que ceci : vous passez votre chemin ; et vous marchez sans

faire attention. Rien de plus. Parce que je n'ai connaissance de rien de plus. Oui. Il y a encore ceci : ce que vous... manquez ; je veux dire en passant tout près sans vous en apercevoir. Voilà. Oh ! en cela vous êtes comme la multitude des autres : qui suivent leur chemin sans s'apercevoir, à cause des idées qu'ils ont. Mais vous, ce que vous manquez, c'est une chose très belle, je le sens ; un grand témoignage ; une chose aussi admirable et émouvante que la fiancée qui avec son dos brisait son cercueil. Je le sens, à ceci que mon cœur bat, et que j'ai l'émotion moi-même. Et pas un homme sur bien des millions n'est favorisé d'une chose pareille, même une fois dans sa vie. Cela, croyez-le.

IX

Le lendemain matin, nous eûmes une avarie aux machines. Le second mécanicien, avec qui j'en parlai, m'assura que ce n'était pas grave, et qu'en réduisant la vitesse de quelques nœuds, nous parions à tout ennui. Mais le mécanicien-chef persuada au commandant que tout sauterait si nous n'adoptions pas une allure de péniche.

J'en éprouvai une vive contrariété. Notre arrivée à Alexandrie serait retardée de peut-être vingt-quatre heures, et du même coup les nouvelles que j'y trouverais de Lucienne.

Le soir, après le dîner, ma mauvaise humeur aidant, je décidai de m'éclipser avant l'heure du fumoir et du bar, et de travailler. Je n'en prévins personne. Si bien que j'étais sûr que les importuns me chercheraient partout, sauf chez moi.

Je passai deux bonnes heures à vérifier des

paperasses. Puis je les mis de côté ; je me renversai dans mon fauteuil, et tout en fumant, m'abandonnai à une tranquille mélancolie. J'étais placé de façon à voir la porte de mon bureau sur le couloir, et aussi la petite baie qui faisait communiquer mes deux pièces. Le rideau de séparation était écarté. J'apercevais une partie de la seconde cabine, en particulier le lavabo, avec ses deux robinets luisants. Les lampes étaient allumées de l'autre côté aussi. Tout était silencieux, mais d'une netteté parfaite.

J'avais moi-même cette demi-dépression des nerfs qui augmente la lucidité, mais qui, malheureusement, supprime toute envie et même tout espoir de dormir.

« Si ça continue, me disais-je, je n'arriverai pas à fermer l'œil de cette nuit. Je vais terminer mon cigare. Ensuite, je ferai un peu de mathématiques. Je m'amuserai à mettre sur pied le problème que nous avons effleuré ce matin. » (A propos de l'avarie des machines. Le second mécanicien m'avait décrit en quoi elle consistait, quels organes elle affectait exactement et dans quelle mesure. Il en résultait un déplacement de points critiques, qu'il s'était contenté d'apprécier en gros, mais qu'on pouvait essayer de calculer.)

Au bout de quelques minutes, je m'aperçus que l'impression que j'avais eue la veille venait de recommencer. Je la reconnaissais sans aucun doute possible. Elle avait dû débuter assez brusquement, mais le petit choc initial ne s'était pas produit, ou m'avait échappé.

Il était à peu près la même heure que la veille.

Cette fois, je ne perdis pas mon temps à me poser des questions. Je me contentai de rester attentif, en laissant mon attention aussi libre de ses mouvements que je le pouvais.

Il se fit alors un progrès spontané dans mon impression. Elle devint plus prenante et plus stable. Maintenant il m'aurait fallu un effort pour lui refuser une origine extérieure. D'elle-même, elle allait rejoindre la réalité. Pourtant je ne la situais pas. Je l'éprouvais, en quelque sorte, comme si l'alentour immédiat avait reçu une charge, comme si l'air s'était irrégulièrement alourdi, avec des régions de plus grande densité, d'ailleurs changeantes.

Tout cependant restait aussi distinct. La lumière ne semblait nulle part affectée. Je continuais à voir, comme avant, la porte de mon bureau, les angles de la pièce, la petite baie libre, et là-bas les deux robinets de métal, mirés dans la porcelaine du lavabo. Pour mes yeux.

à aucun moment, il ne se produisait de voile, ni d'ombre. Mais j'avais, si l'on peut dire, le sentiment non visuel d'une interposition entre les objets et moi, et d'une interposition qui n'était pas uniforme ni constante, qui se déplaçait. Je ne crois pas d'ailleurs que j'aurais pu suivre ces déplacements, ni les signaler d'une manière quelconque. J'avais de tout cela une appréhension globale, non répartie, et même les différences que j'y devinais m'arrivaient sans attribution de lieu, ni peut-être de temps. Aux moments les plus favorables, mon impression atteignait à peine à une précision de cet ordre : « Il y a eu, dans le temps qui vient de s'écouler, une interposition indéfinissable entre l'angle de cette pièce et moi, entre ces deux robinets là-bas et moi, et il me semble *maintenant* qu'elle n'a pas eu lieu des deux côtés à la fois, qu'elle a été successive. »

J'ajoute que sans nuire à mon attention, sans troubler en rien sa docilité scrupuleuse, en l'excitant peut-être au contraire, une émotion couverte mais intense, et d'une qualité presque tragique, s'emparait de moi. Je sentais battre mon cœur comme si j'avais été couché dessus. Ma gorge devenait aride. J'oubliais de respirer.

Le lendemain soir, nous étions à faible distance des côtes. Nous aurions pu, en reprenant un peu de vitesse, entrer à Alexandrie le jour même. Mais le commandant, qui avait le respect des spécialités, n'avait pas voulu contrarier le mécanicien-chef. Il avait décidé que nous marcherions la nuit à tout petits feux, et que nous n'accosterions qu'au matin.

Pour être encore plus sûr que personne ne viendrait me déranger dans ma cabine, j'adoptai une autre tactique que la veille. Après le dîner, je me montrai au fumoir, dans les salons. Je fis en sorte de rencontrer les trois ou quatre camarades avec qui j'étais le plus familier. Je leur dis que je me sentais mal à l'aise. On essaya de me distraire. Je me laissai entraîner dans une partie d'échecs avec mon second. Nous avions pour spectateurs Bompard et quelques passagers. Tout en jouant, je ne pensais qu'à la cabine où je me retrouverais bientôt. J'avais l'état d'esprit d'un homme qui attend, au milieu d'une société animée, l'heure d'un rendez-vous passionné et secret. Le pressentiment de ce qu'il va vivre donne à chacune des minutes qu'il passe ainsi

en public une scintillation. Il est encore plus ivre qu'impatient. Et le seul éclat qui rayonne de lui devrait le trahir. Mais son désir le rend habile à tout, même à feindre. Je simulai donc un mal de tête, ou un début de grippe, avec beaucoup de vraisemblance.

Je m'étais promis de me retirer à dix heures trois quarts. Mais dès la demie, je n'y tins plus.

— Ça ne va décidément pas, déclarai-je, je vais me coucher.

Je lâchai la partie, à deux doigts de son issue. Je dis à mon second, de façon à être entendu des autres :

— S'il y a quoi que ce soit du côté du service, occupez-vous en. Donnez l'ordre qu'on ne me dérange pas. Je veux absolument passer une bonne nuit.

Arrivé dans ma cabine, je poussai la targette intérieure. Je m'assis dans mon fauteuil, m'invitai au calme, m'efforçai en tout de rétablir exactement la situation de la veille. Il y avait bien cette différence, que, pour la première fois, je m'attendais à quelque chose. Mais devais-je considérer l'attente comme défavorable par elle-même ?

Je tâchai d'ailleurs qu'elle fût aussi pure que possible de tout contenu. Je me défen-

dais de rien imaginer. Il m'était difficile de ne penser à rien, mais je parvins à me contenter à peu près de ces pensées insignifiantes, qui ne s'enchaînent pas et ne laissent pas de sillage.

Tout à coup j'entends quelqu'un marcher dans le couloir, s'arrêter, frapper à ma porte. Je ne réponds pas. On frappe de nouveau. Puis :

— C'est moi.

Je reconnais la voix de Bompard. J'enlève rapidement ma veste, mon faux col, les jette dans l'autre pièce, sur la couchette. Puis j'entre-bâille la porte.

— Bonsoir, me dit-il. Je venais voir comment ça allait.

— Tu vois, je me couche... J'ai pris de l'aspirine.

— Alors, tu ne te sens pas plus mal ? N'oublie tout de même pas que je suis médecin, si peu que ce soit. Pas de frisson ? Pas de température ? Ton aspirine... veux-tu que j'aille te chercher un cachet plus sérieux ?

— Non, mon vieux, merci Tu es gentil de t'être dérangé. Que je dorme, et je serai sur pied demain.

Il m'examinait. Il se demandait pourquoi je ne le faisais pas entrer. J'ouvris la porte da-

vantage, et m'écartai un peu. « Peut-être me croit-il en bonne fortune. » Ce soupçon, dont j'aurais dû me moquer, m'eût été au fond très désagréable. Bompard s'avança d'un pas. Sans apercevoir tous les recoins de mes deux cabines, il pouvait à vue de pays se rendre compte que j'étais seul.

— Je te dirais bien de rester un peu, fis-je. Mais d'abord ce ne serait pas drôle pour toi. Et puis réellement, je ne tiens plus debout.

Je le poussai dehors.

Il me fallut dix bonnes minutes pour dissiper l'effet presque matériel de cette visite. Elle avait troublé de plusieurs façons une atmosphère que j'aurais voulu si soigneusement protéger. Elle y avait même volatilisé je ne sais quelle trace de comique.

Ensuite je réfléchis qu'elle m'avait fait perdre du temps, que le retour de ce que j'attendais était peut-être soumis à une exactitude étroite, et que, par la faute d'un intrus, je l'avais manqué.

« Manquer », « Ce que vous manquez ». Je réentendais ces mots-là. Je m'avouais qu'ils étaient poignants. Passer près de quelque chose. Etre à deux doigts de quelque chose. Le manquer. Même sans savoir ce qu'on manque, on arrive très bien à sentir le tragique

essentiel de la situation où on est. On a envie de tendre en avant les paumes de ses deux mains, bien ouvertes, bien prêtes, et de les fermer brusquement, si quoi que ce soit vous effleure, pour le saisir. Ou tout à coup c'est l'idée d'obstacle qui prend une signification vaste et subtile. On ne pense plus à un corps dur, fixé au sol, mais limité, où le pied bute. On ne pense plus à un rocher. Il n'est plus question de contourner l'obstacle. L'obstacle, c'est quelque chose qui s'étale devant vous, tout près, qu'on ne peut pas ne pas rencontrer, quelle que soit la façon dont on se tourne ou dont on allonge les mains, quelque chose qui est toujours devant vous, se dilatant verticalement dans tous les sens à l'infini. Et les paumes des mains, ces deux paumes qui se tendent bien ouvertes, glissent dessus, ne se rendent pas compte qu'il y a un obstacle, comme si le monde était fait ainsi, comme s'il était naturel que les mains glissent ainsi, sans parvenir à s'avancer vraiment dans la direction de ce qu'on manque et qui pourtant est tout près de vous, de l'autre côté.

Deux jours plus tard, alors que le bateau

remontait la côte d'Asie, je restai à lire jusqu'au delà de minuit, dans mon bureau.

A un moment, j'interrompis ma lecture. Je posai le livre sur la table, en marquant la page. Je me trouvais dans une position qui m'était familière (et qui tenait plus, évidemment, aux objets et aux lieux qu'à une préférence) : un peu renversé dans mon fauteuil, tourné à la fois vers la porte qui donnait sur le couloir, et vers la petite baie qui faisait communiquer mes deux pièces. J'étais à demi distrait, faiblement occupé par les idées de mon livre, dont le sujet ne m'intéressait guère, et considérant les choses bien connues que j'avais devant les yeux avec une espèce d'inattention sympathique.

Tout à coup j'eus l'impression non pas que la porte extérieure de ma cabine s'ouvrait, mais que, dans le temps qui venait de s'écouler et que je ne cherchais pas à apprécier, elle s'était ouverte puis refermée.

Alors, en fixant l'angle de la pièce le plus proche de la porte, j'aperçus, à mi-distance entre cet angle et moi, une forme debout, arrêtée, mais pas tout à fait immobile. Puis la forme se déplaça plus franchement comme pour atteindre la baie libre. A mesure qu'elle traversait l'espace qui l'en séparait, elle prenait

plus de consistance et de précision de contours. J'estime qu'à ce moment-là elle en était à peu près au degré de netteté d'un reflet dans une vitre légèrement gauche et brouillée donnant un fond mi-obscur.

La forme avait la taille humaine, et l'on pouvait déjà y reconnaître des caractères féminins.

Elle se déplaçait très lentement, faisait des pauses, suivies de courtes reprises saccadées. Elle avait, si l'on veut, les allures d'un visiteur qui cherche à s'orienter dans un lieu nouveau, mais avec des tâtonnements beaucoup plus accentués, des hésitations plus longues, et qui semblaient plus anxieuses. Comme si à la nouveauté des lieux s'ajoutait pour elle un défaut de lumière.

Je n'avais pas remarqué d'abord dans quelle mesure la forme cachait les objets en passant devant eux. Mais soudain je cessai de voir briller les deux robinets de nickel. La forme avait atteint la baie libre, s'y profilait. Puis elle pénétra dans l'autre pièce, marcha vers le lavabo, parut se pencher. Elle me tournait le dos. Je vis les bras faire peu à peu un mouvement comme si les mains allaient chercher à tâtons les deux robinets devenus pour moi invisibles.

Puis la forme sembla se retirer vers la droite. Les robinets brillèrent de nouveau. Si la forme était toujours là, la cloison me la cachait maintenant.

Etait-elle toujours là ? Je ne me sentais pas agité. Je n'avais pas peur. Je ne montrais aucun des signes matériels de l'émotion. Mais je fus un certain temps à savoir si je me lèverais de mon fauteuil. Je craignais peut-être que la forme n'eût complètement disparu, et je trouvais une bizarre douceur à penser qu'elle était encore là, dans la partie cachée de ma chambre, à le penser sans en être sûr. C'était lui laisser aussi la liberté de disparaître, un moyen de passer de la présence à l'absence avec pudeur et secret.

Je finis pourtant par me lever. Je m'avançai très lentement moi-même, hésitant presque à regarder devant moi. Je franchis la baie.

Je vis Lucienne assise sur ma couchette, son beau visage tourné vers moi, les traits un peu tirés, les yeux plus ouverts et plus brillants que d'habitude, lasse, peut-être fiévreuse, mais souriante, comme quelqu'un qui vient de faire un grand effort et qui en est récompensé.

Elle se tenait ainsi à trois pas de moi. Il ne restait plus rien d'indécis dans son apparence. Assise de biais sur la couchette, tou-

chant le sol d'un pied, vêtue d'une robe que je lui connaissais, nu-tête, ayant tout juste un arrangement un peu nouveau de sa coiffure. on la sentait peser sur l'épaisseur de la couchette, porter de son pied sur le sol, occuper l'espace avec la plénitude d'un corps vivant.

Je me rendais compte aussi que cette présence ne devait rien à mon esprit, qu'elle n'était pas du tout de la nature d'un rêve ou d'une pensée, que, pas plus que je ne l'avais suscitée, je n'étais libre de la supprimer ou de la modifier par un effort mental quelconque, par un changement plus ou moins direct de l'état d'ailleurs parfaitement normal où je me trouvais.

Je pouvais, comme pour n'importe quel autre objet, cesser de la voir en fermant les yeux. Je pouvais peut-être encore faire un acte maladroit qui la troublerait, l'amènerait à se retirer ou à s'évanouir. Mais sa dépendance à mon égard s'arrêtait là.

Quelque chose d'à peine moins surprenant que cette présence dans l'éclairage habituel et le décor tout à fait quotidien de ma cabine, c'était le calme non de cœur mais d'esprit, que je gardais. J'étais très ému. J'avais probablement la plus grande émotion de ma vie. Mais je réagissais comme en face d'un événement

naturel. Au tumulte qui m'emplissait la poitrine ne se mêlait pour le moment aucune des questions pressantes, impérieuses, qui auraient dû, semble-t-il, m'assaillir.

Je me disais :

« Oui, Lucienne est là. Lucienne est présente. Elle-même, à deux pas de moi, dans ma cabine. Dans ce navire qui longe le rivage d'Asie. Nous ne sommes plus séparés. L'absence vient de finir brusquement. Voilà que rien n'a pu empêcher que nous soyons ensemble. Elle me regarde. Je suis sûr qu'elle me voit comme je la vois. Je suis sûr qu'elle sait qu'elle est ici. Nous sommes là, tous deux seuls. Le navire suit sa route. Le lieu où il est, où il va, ne compte pas. Nous nous regardons. Nous nous sourions. Nous sommes ensemble, Lucienne et moi. Même si en ce moment le navire était au bout du monde, nous serions ensemble. Même si quelque autre navire m'avait arraché à la planète, m'emportait en ce moment dans un autre espace, nous serions ensemble. Elle me sourirait comme cela. Elle me verrait lui sourire. »

J'étais tenté de m'avancer un peu plus, de me jeter à ses genoux, de la saisir dans mes bras, au moins de couvrir de baisers ses mains qu'elle laissait retomber l'une dans un pli de

sa robe, l'autre sur la couverture de ma couchette.

Peut-être le lisait-elle dans mes yeux. Je voyais dans les siens comme une demande d'avoir la précaution de rester immobile. Sa présence m'était si précieuse, que je me retenais presque de respirer. Ce qui me dominait, c'était la peur de porter atteinte à un prodige qui n'était en rien mon œuvre, que je ne pourrais jamais par moi-même retrouver, et que je contemplais suspendu fragilement dans un moment de ma vie.

Même la douceur, le soulagement de l'appeler par son nom « Lucienne », de lui dire simplement : « Toi », j'eus la force de m'en priver. Je me contentais de répéter tout à fait à l'intérieur de moi-même : « Toi ! C'est toi ! Je sais que tu es là, sois tranquille. Je te vois bien. Cette fois tu n'es pas venue vainement. Je ne te manque pas. »

Soudain, je la vis baisser la tête. J'eus l'impression qu'elle poussait un soupir de profonde fatigue. Puis elle se leva à demi de la couchette, me regarda de nouveau, étendit une main. Son geste semblait dire : « Laisse-moi. Ecarte-toi. Il faut que je parte. » En même temps une légère brume paraissait se glisser non pas entre elle et moi, mais entre les con-

tours de son corps et les objets qui l'avoisinaient immédiatement ; comme si elle était doucement détachée du reste des objets par cette brume, allégée aussi par elle et ourlée d'une espèce de vague luminosité.

D'un mouvement que je sentais lui obéir, je détournai les yeux. Puis je reculai vers le fond de la cabine, pour m'arrêter, le dos à la cloison. La baie était à un pas environ à ma droite.

Sans regarder de son côté, j'entrevis la forme de Lucienne, déjà amollie et atténuée, qui se dirigeait lentement vers la baie, et passais tout près de moi. Pas plus qu'à son entrée, je n'eus l'impression qu'elle me regardait au passage. Elle semblait entièrement reprise par l'effort de trouver son chemin.

J'attendis peut-être cinq minutes, adossé à la cloison. J'en profitai pour vérifier que rien dans ma perception des choses ni dans les allures de mon esprit ne décelait la moindre rupture chez moi de l'état normal. Puis je passai dans mon bureau. Il présentait l'aspect le plus familier. Mon livre m'attendait sur la table.

Je pressai un bouton de sonnerie. Je voulais voir quelqu'un le plus tôt possible, m'entendre parler avec quelqu'un. Un steward vint frapper à ma porte.

— Est-ce qu'il y a encore du monde là-haut ? lui demandai-je.

— Oui, certainement. Le bal a cessé depuis un quart d'heure. Mais il reste des gens au bar, au fumoir.

Pendant que le steward se tenait debout devant moi, et que nous parlions, j'étais attentif au ton de l'événement d'une minute qui avait lieu entre nous, et qui était indubitable. J'écoutais un diapason de réalité.

Mais dans cet homme, je sentais trop faiblement quelque chose que j'avais besoin de sentir tout de suite, quelque chose que je voulais sans retard recevoir en plein visage, fût-ce à l'état de rayonnement silencieux, pour me voir réagir. Il me fallait en face de moi un semblable, mais un semblable dégageant une certaine intensité d'esprit critique, de raison.

Je pensai à Bompard. Bompard n'était pas possible. Je ne mêlerais pas Bompard à cela, même de loin.

Je dis au steward :

— Savez-vous si M. le second commissaire est couché ?

— Pas depuis longtemps en tout cas. Je l'ai vu redescendre de là-haut, il y a dix minutes.

— Allez voir. S'il n'est pas couché, priez-le de passer ici. Mais seulement s'il n'est pas couché. Inutile qu'il se relève.

Pour occuper mon attente, je fis quelques allées et venues dans mon logis. Je rêvais vaguement au prétexte de service que j'imaginerais pour avoir dérangé mon second. Deux ou trois fois je m'approchai de la baie libre. Puis je passai de l'autre côté. Mes yeux se portèrent vers la couchette. A l'endroit même où Lucienne s'était assise, dans l'épaisseur de la literie, il y avait l'empreinte d'un corps. La couverture se creusait nettement, faisait des plis. Même le bord du drap était froissé. Je sentis mon cœur battre encore plus vivement peut-être que durant la présence de Lucienne.

On frappa à la porte. C'était mon second. En allant lui ouvrir, une idée m'était venue.

— Excusez-moi ! lui dis-je. J'espère bien que vous ne vous êtes pas relevé ? Ce serait dommage, parce que la chose n'en vaut vraiment pas la peine. Est-ce que vous fermez votre porte à clef, le soir, après dîner ?

— Pas toujours.

— Vous ne vous êtes jamais aperçu de rien ?

— De rien... de suspect ? non.

— Venez.

Je le fis passer avec moi dans l'autre cabine. Je lui montrai l'empreinte sur la couchette.

— Qu'est-ce que c'est que ça, à votre avis ?

— Ce creux-là ? C'est quelqu'un qui s'est assis.

— Bon. Et comme je suis certain de ne pas m'être assis là depuis qu'on est venu faire la couverture, qu'est-ce que je dois penser ?

— Que c'est quelqu'un d'autre.

Je le ramenai dans mon bureau. J'avais gardé un ton détaché, presque plaisant.

— Vous voyez qu'en soi ce n'est pas bien grave. Mais j'ai remarqué ces soirs-ci deux ou trois autres indices...

— Et vous fermez votre porte à clef ?

— Justement. Je me demande si nous n'aurions pas dans le personnel un lascar qui se serait procuré de fausses clefs... Encore une fois pardon, hein ?

— Mais non. Vous avez très bien fait. Je vais surveiller ça de mon côté.

Quand je le crus assez loin, je sortis de chez moi. Je pris la direction du bar, où je pensais

trouver encore quelques personnes. J'avais besoin d'une espèce de contact public. Je laissais peut-être agir en moi ce vieux sentiment de l'homme qui tend à voir dans la réalité un apanage collectif.

Une dizaine de passagers s'y attardaient en effet. A cause de l'heure même, ils avaient fini par former un seul groupe. La discussion était animée. Un Syrien exposait avec fougue, dans un français huilé mais presque pur, ses idées sur la meilleure façon de jouer aux courses. Il déraisonnait ; non pas, comme il aurait pu le faire, en mêlant à cette matière moderne des superstitions de primitif. Il ne parlait pas de suspendre des amulettes au cou du cheval Sésostris II. Il n'usait que de notions positives ; mais comme un prestidigitateur se sert d'un mouchoir et d'une pièce de quarante sous. Avec cette différence qu'il était dupe. Tout le temps qu'il parlait, deux et deux faisaient cinq. Il s'arrêtait parfois pour en prendre à témoin l'assemblée, et s'excuser d'un geste aimable d'être personnellement si intelligent.

Les autres lui répondaient au petit bonheur. Le plus résolu semblait s'en tenir à cette thèse, que le Syrien raisonnait on ne peut mieux, mais que les courses sont affaire d'expérience, et non de raison. « Sur le papier ! » disait-il

avec force, « tant que vous voudrez. Mais les chevaux ne courent pas sur le papier. » Il répéta un grand nombre de fois : « Sur le papier ! »

Il citait des cas, qu'il appelait « des faits d'expérience. » Les autres l'appuyaient. Plus d'un, s'il y avait eu là un champ de courses, aurait pris le Syrien à part pour lui demander un petit conseil.

Je les écoutais sans particulière déception. A eux dix, réunis dans ce bar, ils m'aidaient malgré tout à sentir que l'événement que je venais de vivre était vrai.

X

Je montai de bonne heure sur le sun-deck, le lendemain matin, pendant qu'on approchait de l'escale. Il faisait un soleil des plus nets ; un air vif. Je n'avais autant dire pas dormi ; mais j'étais on ne peut plus réveillé. C'était l'un de ces matins où l'on sent en soi la réflexion attendre comme un acide incolore dans un flacon. Sa transparence n'a d'égale que sa vigueur d'attaque et son pouvoir de décapage.

Donc, ce qu'on appelle « les fantômes de la nuit » n'avait aucune chance de trouver grâce devant moi. Je gardais en outre de mon émotion excessive une lassitude de sensibilité qui confinait la mauvaise humeur. Je crois que j'aurais eu plaisir, au moins sur le moment, à nier et à railler.

Je profitai de ces dispositions, qui me donnaient toutes garanties, pour faire le procès

de l'événement, ou plutôt pour le reprendre, et l'amener à une conclusion, car j'avais passé une grande partie de la nuit à le débattre.

Je l'examinai à nouveau point par point. J'ai de la méthode, un esprit naturellement critique et réaliste, l'habitude de dépouiller un fait. J'ai si peu de goût à tolérer chez moi des idées confuses, à subir leur compagnie, que, jadis, je m'étais entraîné, devant une affirmation quelconque, à en évaluer le degré de probabilité, en doublant le travail de la raison d'un recours instantané au calcul. Par exemple, quand je lisais dans un même journal la nouvelle d'un accident de chemin de fer entre Cordoue et Séville, avec le nombre de morts, et la nouvelle d'un tremblement de terre dans les îles de la Sonde, avec le nombre de morts, je m'amusais à déterminer en cinq minutes, par des opérations toutes mentales, la cote de probabilité de chacune de ces informations. Quand on en parle ainsi, le jeu a l'air des plus vains, aussi prétentieux qu'illusoire. En fait, quand on le pratique pour ce qu'il est, comme sport, il procure beaucoup d'agilité. L'on ne se dissimule pas ce qu'il y a d'arbitraire dans les données et les coefficients du calcul qu'on improvise ainsi. On n'en retient que la prestesse lucide. Et l'on s'aperçoit par la suite

qu'on y a pris l'habitude de « tomber juste », dans des circonstances où la plupart des gens, même cultivés, tombent faux. Comme d'autres s'entraînent à apprécier d'un coup d'œil, à un dixième près, la jauge d'un navire, la surface d'un terrain.

Mais ces disciplines mêmes, et toute l'hygiène d'esprit qui s'y rattache, m'ont préservé d'être un maniaque du doute. Quand une question en vaut la peine, je ne la lâche pas prématurément. Je me rends compte qu'il ne faut pas la voir en gros, ni cligner de l'œil du côté des points difficiles pour les prier de s'évaporer, et surtout que, plus on a envie de croire une chose, moins on doit se hâter de l'admettre. Mais j'ai toujours considéré comme des infirmes les gens qui remâchent perpétuellement une conclusion, sans se décider à l'avaler, ou même qui recommencent tout le débat dix fois de suite, parce que « décidément, ce serait trop grave ». J'ai connu des trembleurs de ce genre dans les milieux scientifiques qu'on croit les plus hardis.

Donc, quand j'eus refait, une bonne fois, le tour de l'événement de la veille, je ne me dérobai pas à une opinion ferme :

« Il est certain que j'ai été le siège d'une longue fermentation sentimentale, qui a pu

m'exposer à des fantasmagories intérieures. Il n'est pas moins certain que ma forme d'esprit, dès qu'elle se reprend, les repousse avec autant de vigueur que jamais. Ce matin encore, sous le soleil, j'écoute sonner le monde, net et court, comme une jarre vide. Je sens que je ne pourrais pas y loger le moindre mystère. Je lis dans les vaguelettes de cette mer la louange de Démocrite et du mouvement brownien. Donc, si j'ai des visions, j'ai aussi l'appétit de les déjouer. Et la force. Mon esprit reste capable de démentir mon imagination et mon cœur, complices. Mais inutile d'épiloguer davantage. Ce qui était vrai cette nuit l'est encore ce matin. Il s'agit d'un fait. Eh bien ! le fait a eu lieu. »

Si j'obtenais de moi de ne plus le remettre en question, je ne pouvais pas l'empêcher, une fois admis, de développer ses conséquences de toutes sortes. Et je ne le désirais pas. Dans mon zèle à l'instruire froidement et jusqu'au bout, comme une affaire litigieuse, il y avait eu ce stimulant, qu'ensuite j'aurais le droit d'y rêver avec une liberté entière, de m'abandonner à tous les remous de sentiment et à toutes les aventures de spéculation où il lui plairait de m'emporter.

Il n'y manqua pas. Ce bouillonnement com-

mença presque aussitôt pour s'amplifier très vite. Il me serait difficile d'y voir clair à distance. Déjà sur le moment je me préoccupai moins d'y voir clair que de l'éprouver, surprenant pour moi et presque grisant comme il était. Il fut l'origine du trouble tenace dont je me suis plaint au début de ce travail, de cette désorganisation de mon « sentiment de l'univers », qui n'a pas cessé depuis, et à quoi ce travail même voudrait finalement remédier. Dès ce moment-là, j'aurais peut-être dû faire l'effort de me représenter les choses par écrit. Mais je n'y songeai pas.

Je ne dirai pas que dans ce tumulte d'esprit il ne se glissait rien qui ressemblât à un doute. Plus exactement, je gardais le besoin d'une vérification. Je ne l'attendais pas d'un renouvellement du fait. Je me demande, si, sans me l'avouer, je ne désirais pas que rien de nouveau n'eût lieu jusqu'à Marseille. Avais-je le sentiment d'une de ces réussites que la répétition ne peut qu'affaiblir, d'un point culminant, au delà duquel, du moins pour un temps, l'on ne souhaite rien, et qu'on préfère contempler en lui laissant prendre du recul ? Quand j'étais entré dans ma cabine, et que j'avais affronté tout à coup la présence de Lucienne, n'avais-je pas eu, outre l'impression

de solennité, celle de quelque chose d'affreusement difficile, peut-être de périlleux, d'une espèce de voltige de l'âme vivante au-dessus de l'abîme, qu'on acclame silencieusement, la gorge serrée, et qu'on tremblerait de voir deux fois ?

En fait, les soirs qui suivirent, sans éviter formellement de me retrouver dans les conditions où l'événement avait eu lieu, je ne les cherchai pas. Et sans fuir l'événement lui-même, je lui laissais peu de chance de me rencontrer. Je passais beaucoup de temps hors de ma cabine. Je descendis à terre à chaque escale. Je rentrais tard. Une fois rentré, je traînais peu avant de me mettre au lit, et contrairement à mon habitude, je m'endormais presque aussitôt.

Mais j'avais encore plus d'impatience qu'au voyage précédent d'arriver à Marseille. La joie d'y revoir Lucienne se doublait d'un intérêt dramatique prodigieux. Je me disais :

« Je ne lui parlerai, le premier, de rien. Je mettrai la conversation sur les incidents ordinaires du voyage. L'émotion qui pourrait me trahir se dissimulera sans peine dans les effusions d'un retour. J'attendrai qu'elle me dise : « Il ne t'est rien arrivé ? Tu ne t'es aperçu de rien ? »

J'ajoutais :

« Mais si elle n'ose pas m'interroger ? Si la crainte que je ne lui réponde : « Je ne vois pas ce que tu veux dire » l'arrête ? Si elle attend de son côté ? »

Au pis, cette incertitude ne pourrait se prolonger beaucoup. J'aurais la ressource d'en arriver peu à peu à des allusions qui provoqueraient la confiance de Lucienne sans la rendre inutile.

D'autant que le bateau devait, cette fois, pour la réparation définitive de ses machines, nous laisser à Marseille peut-être une semaine entière.

Un matin, je rencontrai sur le sundeck le commandant, qui avait une heure à perdre. De lui-même il en vint à me parler de Podomiecki.

Je lui demandai, d'un air de curiosité banale :

— Mais enfin, lui avez-vous jamais vu faire quoi que ce soit d'un peu exceptionnel, d'un peu probant ?

— Sans aucun doute. Et même l'autre fois avec vous, j'ai été déçu. Au lieu des balan-

çoires qu'il nous a dites, je croyais qu'il nous aurait montré quelque chose. C'est pour ça que je vous avais invité. Tenez, une fois par exemple. j'avais préparé, sans en parler à personne, un changement de route, que je n'étais même pas sûr d'appliquer. J'avais fait ça chez moi sur une carte, que j'avais mise ensuite dans un tiroir fermé à clef. J'avais griffonné là-dessus des temps, des positions, même des cotes de profondeur, prises sur une autre carte, ou d'après des sondages à nous. Vous voyez ça. Le soir, je passe un moment avec Podomiecki chez le commissaire. On avait fait allusion à ses pouvoirs. Je lui dis, comme par défi : « Moi, je vous prendrai pour un homme très fort, si vous me dites ce que j'ai mis tout à l'heure dans mon tiroir. — Un papier. — Naturellement ! Mais quel papier ? — Un papier comme ci et comme ça. Et petit à petit, sans que moi je souffle un mot, il me décrit tout, avec des erreurs, mais enfin, c'était saisissant, vous pensez, des chiffres de longitude, par exemple, choisis arbitrairement, suivant mon idée à moi. Même un endroit où il y avait un double tracé. Une autre fois il m'a raconté un incident arrivé dans la famille de ma femme, dont je suis rigoureusement sûr qu'elle ne m'avait jamais parlé jusque-là, pour la bonne

raison qu'elle l'ignorait, et que j'ai vérifié par la suite.

— En somme, dans les deux cas, vous avez considéré le fait comme certain ?

— Absolument.

— Aussi certain que la production du mouvement des hélices par la vapeur des chaudières ?

— Ah ! vous me posez des questions !... Mais enfin... Je n'ai pas à me prononcer, moi, au point de vue scientifique... Aussi certain qu'une chose de la vie courante... aussi certain que, si mes souliers aujourd'hui reluisent mal, c'est que mon brosseur les a mal astiqués.

Je regardais le commandant. J'avais devant moi un bon type de contemporain normal, plutôt au-dessus de la moyenne. Une brave tête large, bien taillée, franche et sanguine. Des yeux gais, directs, sans rien de trouble. Dans cette tête, une instruction limitée, mais solide, surtout scientifique et technique. Une culture un peu sommaire, sans raffinements personnels, mais où pourtant l'essentiel de notre civilisation est représenté. Probablement un fonds de croyances religieuses, de l'ordre des impressions d'enfance, comme une disponibilité d'émotion et de poésie, dont il se soucie

peu. « La religion, ça ne fait de mal à personne. C'est de tradition dans la marine. C'est un soutien de moralité. (Les équipages ont bien perdu à cet égard-là.) Ça relève le caractère des principales cérémonies de la vie. Ça peut vous donner un vague coup de main dans les moments très durs (comme une bonne pipe). Ça n'explique rien. Mais ça fait prendre en patience que la science n'explique pas tout. D'ailleurs une religion vaut pour les gens qui y sont nés, comme une patrie. Sans ça, entre les principales, il n'y aurait guère de raisons de choisir. Et peut-être qu'on s'en passerait. »

Je me disais :

« Le cas Podomiecki l'intéresse. Il a constaté de tout près ces faits où il n'aperçoit pas la plus petite possibilité d'erreur ; des faits d'une probabilité cent pour cent. Mais quand je rapproche la certitude qu'il en a de celle que lui donne un fait scientifique classique, il est gêné. Il se rabat sur des certitudes beaucoup moins respectables, sur d'humbles évidences de la vie quotidienne. Si je la rapprochais de la très molle incertitude où il est à l'égard des idées religieuses, si je lui faisais valoir, par exemple, que Podomiecki lui a fourni aisément des preuves comme seuls les premiers « témoins »

des religions naissantes passent pour en avoir reçu, il serait peut-être encore plus gêné ; il me trouverait « drôle » ; il me considérerait comme un homme qui fait des « rapprochements bizarres », et qui confond ce qu'on ne doit pas confondre.

J'insinuai, tout haut, le plus modérément que je pus :

— Il y a pourtant une chose, dont vous devez sûrement vous rendre compte. Un seul fait comme ceux-là, s'il est absolument établi, remet tout en question.

— Tout en question ? Comment ?

— Hé oui ! Imaginez qu'en longeant un continent, nous soyons accostés par une barque venant de la côte, et menée par un ou deux individus absolument différents de l'homme, d'une tout autre espèce ?

— Soit.

— Qu'est-ce que vous diriez du navigateur qui n'aurait pas la curiosité d'aller voir à terre ? qu'il n'a pas le temps, bon. Il a sa route. Mais qu'est-ce que vous diriez s'il n'y pensait plus.

— Ce n'est pas le même cas.

— C'est-à-dire que dans le cas du navigateur, c'est beaucoup moins grave. Après tout, ce continent n'est pas le sien. Ce qui s'y passe

peut continuer à s'y passer. Ça peut lui rester aussi étranger que si ça se passait sur une autre planète

— Mais vous voyez bien que j'y pense, moi, puisque je vous en parle.

— Vous y pensez à l'occasion. Exactement vous ne l'avez pas oublié. Mais depuis ce jour-là, ça ne vous a pas changé la vie du tout au tout.

— Vous ne voudriez pas !... Qu'est-ce que vous appelez changer la vie ?

— Changer votre façon de voir les choses ; le sentiment que vous avez, du matin au soir, de vous-même et du reste ; l'importance que vous donnez à la réalité, aux événements ; votre intuition de ce qui est possible et impossible ; votre idée des buts à atteindre, des biens ; votre perspective de la destinée ; même ce que peut signifier pour vous le fait que vous êtes vivant et sur terre, ce qu'il suppose ou ne suppose pas d'autre... Sans parler, bien entendu, de la valeur que vous attachez à votre formation scientifique.

— Allons ! Allons ! Vous croyez sérieusement que pour bouleverser à ce point-là l'équilibre d'un homme sain d'esprit, il suffirait de si peu ?

Il riait.

— Que voulez-vous ! repris-je. Je suis un homme simple. Si je crois qu'un fait comme ça est vrai et possible, je me dis qu'il y en a mille et mille autres qui sont vrais et possibles. Plutôt, qu'ils forment un monde, un monde immense. Alors, je le sens là, tout le temps. Je ne suis pas assez bête pour m'imaginer qu'on peut le reléguer au fin fond des parages où on ne va jamais, comme un continent antarctique. De deux choses l'une. Ou il n'existe pas. Ou s'il existe, il est là sous mes pieds, là, à portée de ma main, là, derrière la première cloison venue. Je ne puis plus faire un pas sans y penser. Comment voulez-vous que je ne me dise pas que les objets et les gens qui m'entourent, comme je me les suis représentés jusqu'ici, avec l'appui du sens commun et de la science, ne forment qu'une surface, une espèce de décor bien conditionné ? Le fait en question, je le vois dépasser comme un tout petit bout de ce monde immense, qui est derrière, partout, et tout près. Je ne puis plus regarder un seul endroit du décor, sans me dire que quelque chose peut soudain passer au travers, là aussi ; n'attend que l'occasion ; sans voir le décor comme vaciller sous la poussée, par derrière, de ce monde immense... Et moins je m'en suis douté jusque-là, moins

je me suis méfié du décor, et plus je suis bouleversé. Tout ce qu'on me dira pour me rassurer m'est égal ; ce sera de la théorie, du boniment philosophique.

— Ecoutez. Il y a un moyen bien simple de vous rendre compte sur vous-même. Je n'ai qu'à organiser une nouvelle réunion avec Podomiecki. Nous tâcherons de le mettre en train.

Je me donnai l'air de réfléchir. Puis :

— Non. J'aime autant pas.

— Et pourquoi ?

— Si ce sont des fadaises, à quoi bon ? Et si c'est sérieux, je me trouve bien comme je suis.

— Alors, pour le coup, c'est vous le navigateur qui refuse d'aller voir.

***

J'avais simulé une attitude. Mais j'eus conscience qu'elle pouvait être naturelle, humaine ; qu'elle expliquait sans doute le comportement de bien des hommes, en face d'un monde qui a dû manquer plus d'une fois de se trahir, et la durée d'un étonnant statu quo.

Le commandant s'éloignait, appelé par un motif de service. Je le suivais des yeux. « Dans

cinq minutes, il ne pensera plus à ce que nous avons dit. »

Je revoyais un instant ma cabine, l'autre nuit, sous la lumière des ampoules, la présence de Lucienne, au fond.

Puis mes yeux se portaient de nouveau sur la silhouette du commandant, qui grimpait l'escalier de la passerelle.

« Le moins singulier des hommes. Le plus conforme. Sa réaction ne lui appartient pas. Elle ne lui a coûté aucun effort spécial. Il n'a même pas l'impression de défendre le statu quo. Soldat de l'ordre, sans le savoir. Non pas comme l'agent de police, que sa fonction ne peut pas tromper. Mais comme le garçon de recettes. »

Me retournant vers moi-même, j'ajoutais :

« Et moi ? Ma position à moi ? »

Mais pour le moment, je n'avais pas envie de me répondre.

⁂

Peu après, peut-être le même jour, au cours d'une conversation avec Bompard, je m'arrangeai pour lui dire, comme une réflexion de raccroc :

— C'est curieux, le manque de cohérence mentale des gens. Le commandant m'a re-

parlé de son Podomiecki. Il le prend au sérieux. Il a été témoin de faits qui l'ont convaincu. Bon. Que le commandant ait un discernement des plus subtils, ce n'est pas la question. Il a été convaincu, c'est son droit. Mais là où ça devient énorme, c'est qu'il n'y attache aucune importance. Pourtant il n'est pas inculte. Il est à même de saisir qu'un seul des faits qu'il m'a rapportés, bien établi, ébranle, de proche en proche, une foule de notions acquises, et surtout, change soudain la figure générale du monde, lui donne un autre air, un air autrement énigmatique et inquiétant — plus question, tout à coup, de se passionner pour le nombre d'Avogadro, ni pour la dernière photographie de nébuleuse !... on se dit : « Tiens, tiens ! Mais alors ?... » — Et ce n'est pas non plus un sceptique, un homme qui se fiche de tout. Certes non. Mais l'idée ne lui vient pas qu'en admettant un fait comme ceux-là, un seul, il flanque probablement par terre toute sa petite philosophie raisonnable.

Bompard eut un mouvement de tête et d'épaules :

— Vaut-il mieux qu'il s'en aperçoive ?

— Ce n'est pas la question.

Bompard réfléchissait, l'air embarrassé et évasif.

Il finit par dire :

— Vois-tu, quand on raconte que l'humanité a marché de siècle en siècle vers la lumière, s'est avancée bravement vers l'inconnu pour le défricher, moi, je ne crois pas ça. C'est une image, ou une espèce de mythe, qui, avant d'être banalisé par les discours d'inauguration, a pu être assez beau. Mais je me ferais plutôt une autre image, un autre mythe : des gens embêtés, pas héroïques du tout, des paysans, qui dressent autour du village, avec ce qui leur tombe sous la main, une muraille, un remblai, pour qu'on les laisse un peu tranquilles. Oui ; j'ai idée qu'il fut un temps où l'humanité savait des tas de choses que nous faisons semblant d'être désolés de ne pas savoir. Je ne pense pas aux fameux Initiés se transmettant des secrets qui auraient fini par se perdre. Les Initiés, s'il y en a jamais eu, étaient sûrement de vieux bonzes, avides de places et de décorations, qui se repassaient des lieux communs et des théories creuses. Non, c'est plus simple que ça. N'importe quel homme savait ce que nous ne savons pas, en avait l'expérience, la pratique, quotidiennes. Bien trop quotidiennes. Ce que nous appelons l'Inconnu était constamment chez eux, les empoisonnait par des incursions incessantes.

La grande affaire, pendant longtemps, ç'a été de s'en débarrasser. Et au fond, le grand succès de la science, depuis la Renaissance, et déjà depuis les Grecs, vient de là. On n'avait encore rien trouvé de pareil. La muraille en torchis était remplacée par un mur jointoyé. Du coup, on était sûr et certain de ne plus rien savoir. (J'entends de ce qui vous embêtait). Dès qu'un fait essayait de passer pardessus le mur, comme il était seul, pan ! on lui coupait la tête. Tu penses s'il y en a eu, des faits comme ça, des milliers, un à un, depuis que la science et la philosophie modernes se donnent des airs de marcher vers l'Inconnu et de l'accueillir à bras ouverts. Tu parles ! Elles l'accueillent à coups de bambou. Et tu prends au sérieux les gens qui aujourd'hui se lamentent sur notre ignorance de tout ce qui est essentiel, oui, qui justement se cognent la tête contre le mur, avec des expressions dramatiques ? Farceurs ! Peut-être pas farceurs chacun individuellement. C'est l'humanité qui est farceuse par eux. Et ne te figure pas que les prêtres, que l'Eglise, se sépare à cet égard-là de la science et des philosophies qu'elle prétend combattre. Disputes d'alliés. Elle s'arrange pour apprivoiser un « miracle » tous les cinquante ans. Elle le met en cage et

l'exhibe. Mais va donc lui demander de promulguer par décret que le temps des miracles est revenu, que la chasse est ouverte, que le Mystère a l'entrée libre. Ah ! là ! là !

Pendant qu'il parlait, je regardais un Bompard assez insoupçonné, et qui me semblait soudain profondément fraternel, bien plus profondément qu'il ne pouvait le penser lui-même.

— Mais dis donc, fis-je, ça mène loin, ce que tu indiques là.

— Crois-tu ?

— Mais oui. Ça crée, comment dire ? une espèce de sentiment révolutionnaire.

— Ah bah !

— On pense aux gens qui, sous un régime despotique, se rencontrent par hasard, en arrivent, après des précautions, à parler à cœur ouvert, et se convainquent, l'un poussant l'autre, qu'ils vivent sous une oppression illégitime, étouffante, et que ça ne dure que grâce à une molle complicité générale.

Il eut un geste vif. Je repris aussitôt.

— Je veux dire qu'il me suffirait personnellement d'avoir constaté un des prodiges en question, un seul, pour que des paroles comme les tiennes échauffent en moi ce sentiment révolutionnaire. Parce que moi je ne suis pas un

gaillard très fort, ni très vertueux. Mais je n'ai pas peur des conséquences de mes pensées. Intellectuellement, je ne me mens jamais.

— Pardon ! Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. Je suis très loin d'appeler la révolution. Il m'arrive de rigoler quand je vois la science partir à la conquête de l'Inconnu, avec son artillerie enrayée d'avance, ou la religion parler pompeusement au nom du Mystère en lui envoyant par derrière tous les renfoncements et tous les coups de pied qu'elle peut. Mais je crois qu'au fond elles nous rendent là un service que nous leur demandons.

— Qu'une certaine majorité vaseuse leur demande, soit ! Et encore.

— Mais si. Nous leur demandons de faire pour l'humanité ce que nous faisons chacun pour nous-mêmes, autant que nous pouvons.

— Que veux-tu dire ?

— La muraille autour du village, c'est un aspect du mythe. Mais est-ce que tu crois que chaque homme n'a pas construit son petit mur, à l'intérieur ? Tu me diras qu'aujourd'hui nous naissons avec le mur tout construit ; ou qu'on nous apprend à le dresser dès notre enfance, quand nous ne savons pas encore à quoi il sert. Possible. Ça revient au même. Hein ? Si jamais le mystère se présentait à toi non pas

du dehors, mais par l'intérieur, ce serait bien pour une part la science, les idées reçues qui l'empêcheraient de passer. Mais même sans ça, est-ce que le passage serait libre ? Non, n'est-ce pas ? L'instinct, à lui seul — car c'est devenu de l'instinct — se chargerait de le boucher. La preuve, est-ce qu'il t'arrive jamais quelque chose, de ce côté-là ?

— C'est la preuve, ou qu'il y a un mur, en effet, ou que derrière ce que tu prends pour un mur, il n'y a rien.

— Justement. On finit par se dire qu'il n'y a rien. Et on dort tranquille.

Il riait.

— Mais les gens comme Podomiecki, qu'en fais-tu ?

— Oh ! Je ne m'en charge pas. Peut-être des farceurs, eux aussi, qui exploitent un vague regret que nous avons. Peut-être des insoumis et des agitateurs. En tout cas, il y a parmi eux assez de charlatans pour discréditer les autres. Qu'est-ce que nous demandons de plus ?

Quelques heures plus tard, l'idée me frappa soudain que l'événement que j'avais vécu pouvait avoir un sens affreux. Je m'exaltais des-

sus depuis plusieurs jours, et peut-être signifiait-il la mort, l'appel au secours devant un suprême péril. Ce qu'il m'avait annoncé, je ne l'avais pas compris. Il me sembla me souvenir de récits où il était question d'avertissements de ce genre. Je revis aussi le caveau de l'histoire galicienne, et la morte vivante qui appelle.

Après avoir résisté près d'une heure, pendant laquelle je me reprochai tantôt mon aveuglement qui me paraissait maintenant inexplicable, tantôt mon angoisse que je m'efforçais de juger sotte et superstitieuse, j'allai trouver Podomiecki.

Il devait descendre à l'escale suivante, et s'occupait déjà de ses valises. Je n'étais pas fier de ma démarche. Mais j'aurais accepté l'aide morale du premier venu.

Le Polonais était de bonne humeur. Comme j'avais pris prétexte pour lui faire visite de son prochain débarquement, il parut trouver mon amabilité toute naturelle. Il me demanda des renseignements pratiques sur les îles grecques, sur les dates de passage de nos paquebots. J'attendais en vain l'occasion d'introduire les phrases d'approche que j'avais préparées.

Quand, de lui-même, sans autre transition

qu'un silence, et sans lever les yeux de sa valise où il pliait des cravates, il me dit, d'un ton d'ailleurs qui restait celui d'une conversation courtoise :

— Vous êtes tourmenté, Monsieur le commissaire. Il ne faut pas, avec ce beau temps-là.

Puis :

— Je ne sais pas quelle crainte au juste vous avez. Réellement, je ne sais pas. Mais elle est fausse. Cela, je le sais. (Il avait élevé légèrement la voix.)

Il tourna vers moi un sourire où il y avait la plus humaine bonté ; puis se remit à ranger ses cravates.

J'imaginai instantanément une scène comme celle-là, en Amérique ; le Polonais, avec le même sourire, et la même brièveté, délivrant de sa peine quelque grand riche anxieux ; et ce qu'il pouvait y avoir soudain dans le cœur de l'autre pour cet homme.

Je faillis lui faire, dans un élan, quelques-unes des questions qui ne cessaient de me hanter. Mais il était revenu aux propos les plus quotidiens ; et il semblait s'amuser beaucoup, parce qu'un faux col plus grand que les autres s'obstinait à ne pas entrer dans une boîte de cuir.

XI

Notre bateau devait arriver à Marseille à onze heures du matin. L'accostage se fit avec une quarantaine de minutes de retard. Il était plus de midi quand je pus quitter le bord avec Lucienne.

Je lui proposai de déjeuner dans un petit restaurant que nous connaissions. Nous chercherions un coin tranquille. Il me semblait, je ne sais pourquoi, qu'elle s'y sentirait moins gênée que chez nous au moment de me poser la question extraordinaire que j'attendais.

Cette première heure fut très tendre, et apparemment très confiante. Mais Lucienne ne fit allusion à rien. Je me défendais d'ailleurs de l'y incliner, fût-ce par une pression imperceptible. Nous avions beaucoup de temps devant nous. Je me rendais compte que, de toutes les preuves de l'événement que je pou-

vais désirer, celle-là serait la plus certaine ; qu'elle supprimerait toute question. Je ne voulais pas risquer de l'amoindrir. J'épiais la naissance de l'aveu de Lucienne ; mais je surveillais chacune de mes phrases, presque chacune de mes pensées, pour n'y rien mettre de tendancieux.

Après le repas, je suggérai une petite promenade à pied dans des rues tranquilles. Il m'était un peu plus facile d'observer Lucienne à la dérobée que lorsqu'elle était en face de moi. Il y avait sur son visage de très légers changements. Ses yeux, entourés d'une trace d'ombre avaient une sorte de rayonnement moins immédiat, je veux dire d'une destination plus indéfinie et d'une portée plus lointaine. Elle ne souriait pas de la même façon. Les mots de « visage qui s'est spiritualisé » me seraient venus, s'ils ne m'avaient semblé odieusement prévus et conventionnels. Je préférais penser à des choses que j'aime bien, et qui enveloppent peut-être le même sens, mais en le préservant des banalités de l'expression : certains visages de femme du moyen âge, qu'on voit aux porches des cathédrales, ou dans des tableaux ; certains chants ainsi, dont il suffit d'entendre les huit premières notes pour que la pensée de la femme qui les chante vous

découvre soudain une vocation nouvelle et inexplicable de la femme, et pour que l'univers s'approfondisse d'une espèce de dimension chrétienne qu'on avait oubliée.

Je retrouvais ainsi des rêveries du temps de nos fiançailles. Mais elles me paraissaient plus riches qu'alors ; elles faisaient le signe de m'entraîner plus loin ; elles m'émouvaient bien plus. Leur douceur m'aidait à prendre en patience l'attente de l'aveu, ou de la question, qui ne venaient pas.

Je m'avisai d'un moyen, qui me parut propre à libérer Lucienne de son secret, sans diminuer pour moi la valeur de la preuve.

Vers deux heures, je lui dis :

— Comme nous ne sommes pas très loin du bateau, je vais y repasser, avant de rentrer à la maison. Accompagne-moi. J'ai deux ou trois détails de service à régler. Ça m'évitera de revenir.

Elle accepta, sans me laisser voir si elle le faisait simplement pour m'accommoder, ou si la chose prenait pour elle aussi quelque autre caractère.

A bord, je la conduisis d'un pas de flânerie. Je prenais des détours. J'avais l'air de lui faire visiter le bateau une fois de plus. Nous passâmes par le pont où j'avais erré le soir de la

réunion chez le commandant. Je tâchai de retrouver à quel endroit du bastingage je m'étais accoudé. Je m'y arrêtai, comme pour jeter un coup d'œil sur les bassins. Lucienne s'arrêta et regarda aussi. Elle souriait. Elle s'appuyait sur moi avec tendresse. Peut-être courut-il dans sa main, dans son bras, une contraction. Mais bien des mouvements du cœur pouvaient l'expliquer. Je n'osais pas interroger son visage trop en face.

Puis je pensai que nous étions contrariés par l'aspect des choses. Quelle parenté y avait-il entre ce paysage de bassins, chargés de navires, qui foisonnait au soleil, et la molle nuit déserte sur la mer lybienne ?

Je pris le chemin de mon logis. Quand nous fûmes arrivés devant ma porte, je me fouillai assez longuement, comme si j'avais de la peine à retrouver mes clefs. Lucienne attendait, de l'air le plus sage. Elle posait sur la porte de métal un regard distrait.

Je lui dis :

— Tu reconnais ?

— Mais oui, bien sûr.

Et j'ouvris.

Lucienne me précéda dans la première cabine. Elle parut s'émouvoir. Un soupçon de larmes lui brouillait les yeux. Mais j'étais plus

ému qu'elle. J'eus envie de me dérober tout à coup.

— Ecoute, lui dis-je en masquant l'altération de ma voix, repose-toi quelques minutes. Pendant ce temps, je vais dans deux ou trois endroits du bateau où j'ai affaire. J'expédie cela rapidement et je te retrouve ici.

Je revins au bout d'un quart d'heure. Je pénétrai d'abord dans mon bureau. Lucienne n'y était plus. Aucun objet n'avait été déplacé. Mais je vis, par la baie libre, que de l'autre côté on avait allumé les lampes. Sur les deux robinets de nickel, les reflets qui venaient des ampoules brillaient plus fort que ceux qui venaient du hublot. La clarté de la pièce était un mélange, où le jour dominait d'un côté, mais se fondait à droite dans cette lumière où toutes les heures prennent une intimité nocturne.

Je m'avançai. Je franchis la baie libre. Lucienne était assise sur ma couchette dans la posture de l'autre nuit.

Je m'arrêtai pour regarder. Il était si important de regarder, le drame consistait si bien à regarder, que je passai peut-être plus d'une minute à ne rien faire d'autre, à frémir de ce que je voyais, tout au dedans, sans manifester aucune réaction.

Lucienne se leva, me dit :

— Pierre, allons-nous en !

Elle me prit le bras. Ses doigts qu'elle avait refermés comme au hasard sur mon bras me pinçaient presque la chair. Ils me communiquaient un sentiment d'inquiétude et de supplication.

Je l'embrassai. Je la serrai très fort contre moi, en lui baisant la tempe. Nous sortîmes.

De toute la semaine, nous n'arrivâmes pas à rompre ce silence. Je retrouve sans difficulté l'impression d'empêchement que j'avais alors. Elle me ressaisit. Au point que, pour un peu, elle m'arrêterait d'écrire. Mais comme alors elle me reste obscure dans ses causes.

Avais-je reçu la preuve que j'attendais ? Non, pas celle-là ; une autre ; qui était peut-être plus émouvante ; qui me persuadait ; qui pourtant ne m'apaisait pas. Tout en me disant que des paroles explicites n'auraient pu être plus précises que cette allusion muette, je continuais à les attendre. D'ailleurs, même délivré du besoin d'être sûr, je gardais le besoin de savoir. Je n'étais pas devenu un sentimental

que les vérités atteignent d'autant mieux qu'elles s'éclaircissent moins. Qu'était-il en lui-même, cet événement dont je ne connaissais toujours que l'extérieur ? Comment Lucienne l'avait-elle tenté et réussi ? Comment l'avait-elle vécu ? A quelle expérience, à quelles découvertes ou inventions cachées correspondait-il ? En un sens ma curiosité n'avait fait que grandir. Mais je n'osais pas toucher le premier au silence que Lucienne avait comme tendu entre nous.

Toutes nos actions y étaient prises. Elles nous aidaient aussi à le maintenir. Chacune d'elles semblait imprégnée de ce que nous taisions. Et comme chacune, à sa façon, nous le rendait sensible et présent, l'instant où il n'aurait plus d'autre issue que les mots se trouvait indéfiniment retardé.

Par exemple, Lucienne se mettait au piano. Et c'était bien pour moi, ou plutôt pour nous, pour nous empêcher de parler qu'elle jouait. Assis non loin d'elle, je l'écoutais reprendre des passages d'œuvres que nous connaissions. Lucienne ne semblait pas les choisir en raison d'un sens analogique qu'ils auraient offert. Il lui arrivait d'ouvrir une page au hasard. Elle n'affectait rien non plus dans l'expression. Elle était trop musicienne, pour plier

sans scrupule un texte qu'elle aimait à ses propres mouvements de sensibilité.

Mais c'était la musique, dans sa fonction générale, dont on eût dit que Lucienne obtenait un nouveau service. Il y avait par moments des tintements d'accords, une note isolée, telle ou telle éclosion de sons, que j'éprouvais tout à coup non pas comme le signe, mais comme l'affleurement, l'arrivée au dehors, simple et directe, du monde qui était de Lucienne à moi sous-entendu, de ce monde, dans lequel l'événement dont nous ne parlions pas était possible.

Je ne me demandais même pas si Lucienne chargeait cette musique d'intentions et d'un message à mon adresse. J'en éprouvais un effet plus ample et plus libre. Autour des pensées qui ne cessaient de me venir à propos de l'événement et qui me déconcertaient encore, parce que toutes plus ou moins remettaient en question ce que j'avais jusque-là appelé la nature, Lucienne faisait apparaître peu à peu sous forme de musique l'indication d'un milieu naturel.

Quant à nos rapports de chair, loin de favoriser l'occasion d'une confidence décisive, j'ai l'impression qu'ils contribuèrent, eux aussi, à l'écarter.

En arrivant de ce second voyage, je me doutais déjà, sans connaître les pages que j'ai recopiées plus haut, que Lucienne avait fait faire à ses pensées beaucoup de chemin depuis les jours d'enthousiasme du « royaume charnel ». Je me préparais à compter non pas avec un retour de pudeur, mais avec quelque chose de plus nouveau et de plus grave. Je ne voulais pas d'un autre côté lui donner à croire que mon ardeur à moi s'était refroidie pour des raisons qu'elle n'aurait pu que supposer banales et attristantes. D'où un embarras, que la façon dont s'arrangèrent nos premières heures communes me laissa d'ailleurs le temps de résoudre.

Peu après que nous fûmes revenus du port à la maison, Lucienne, comme pour essayer devant moi son piano, qu'elle m'avait, l'autre fois, montré tout juste, m'invita à m'asseoir près d'elle, et commença de jouer. Je l'écoutais dans les sentiments que j'ai dits. Cependant, je voyais son corps. Les mouvements du jeu l'aidaient à se manifester et à rayonner. Mes pensées principales ne s'attachaient pas à son corps lui-même. Mais je ne cherchais pas non plus à l'oublier. Je le laissais agir sur moi comme il avait coutume. Si bien qu'il s'établit en moi, peu à peu, plusieurs

étages d'émotions. Je désirais son corps. Je le désirais avec la même puissance et la même richesse de motifs qu'aux premiers jours. Je vénérais sa beauté et ses poses. L'idée de toutes les flexions de sa chair qui se produisaient à cause du jeu, et qui étaient comme enlevées à l'amour, que je ne pouvais pas recueillir, reconnaître, par des baisers et des caresses, me donnaient une jalousie de la musique, et l'impatience du bonheur dont je pâlirais quand Lucienne serait de nouveau nue sur le lit. Mais je ne cessais pas de me représenter les circonstances extraordinaires qui depuis quelques jours travaillaient à transformer le monde à mes yeux. Je les ramenais à Lucienne comme à leur origine à la fois évidente et inexpliquée. Je pressais du regard toute sa personne visible pour essayer de saisir par quelles amorces l'invisible y pouvait naître. Je l'écoutais déployer une à une dans l'espace qui m'entourait des sonorités qui devenaient aussi mystérieuses qu'elle. Je m'habituais à sentir comme réel un univers où non seulement ce dont nous ne parlions pas était possible, mais où deux amants pourraient, d'une distance accrue peu à peu par une suite de battements, de pulsations mentales, assister ensemble à l'union infiniment lointaine, mais toujours poignante

et toujours précieuse, de leurs corps sur un lit.

Quand ensuite j'entraînai Lucienne dans la chambre, je retrouvai quelque chose de cette variété d'émotions, bien que la brusque énormité de la joie qui me couvrit dès que son corps me fut rendu eût de quoi m'accaparer tout entier et me replonger, sans souvenirs et sans inquiétudes, dans la pure religion sexuelle. Je m'aperçus que l'état d'excitation amoureuse, au point où je l'éprouvais chaque fois avec Lucienne, a bien pour effet de nous enfermer dans les horizons de la chair, si nous souhaitons d'être enchantés et protégés par eux, mais qu'il se prête aussi sans se rompre, aux plus difficiles aventures de l'âme, et ne demande qu'à les aider, si l'âme n'a pas le sot orgueil de le traiter comme un ennemi. Je ne craignais plus d'offenser ma nouvelle Lucienne, en m'adressant à son corps. Mais mon adoration me semblait trop familière. Je rêvais à des formes plus humbles, ou plus cérémonieuses, d'idolâtrie. J'imaginais une idole ou une prêtresse, recevant les caresses comme un encens, comme une nourriture fluide dont elle ne doit compte à personne, et qui lui sert à composer les vertiges qu'il lui faut pour traverser les espaces supérieurs.

A d'autres moments, j'avais avec beaucoup

de force le sentiment que toute la série des actes charnels entre Lucienne et moi tendait à former une texture de rites symboliques. Ces rites me semblaient nécessaires, comme tous les partisans d'un ordre invisible croient que des rites peuvent l'être. Les rites ne servent pas seulement à représenter ce qu'on ne voit pas, à le rappeler à l'homme oublieux. Ils le fomentent en quelque façon. Ils en favorisent la renaissance ou la continuité. Ils exercent une sorte d'induction sur l'invisible.

Si bien que j'en arrivais à ressentir certains moments prolongés où la volupté se fait à la fois aiguë et égale comme la condition intense d'un prodige dont la notion m'échappait, et par qui les lois mêmes du monde des corps, sur quelque autre plan, se laissaient vaincre.

Rien dans l'attitude de Lucienne ne m'empêchait de croire qu'elle eût de son côté trouvé une harmonie entre les nouveaux mouvements de son esprit et ceux de l'amour. Mais cela aussi faisait partie de notre silence.

XII

La confirmation formelle et les éclaircissements que je n'ai pas eus alors, que je n'ai même, à franchement parler, jamais eus depuis, vais-je les découvrir maintenant dans les notes de Lucienne ? Je n'en étais peut-être pas loin quand je me suis contraint à fermer le cahier l'autre jour.

Ma hâte est si grande de savoir le principal, que je saute toute une partie du cahier, — une cinquantaine de pages environ — pour me porter à la date de l'événement. Il sera toujours temps de revenir en arrière, et de renouer le fil.

La date même de l'événement ? C'est peut-être un peu trop d'impatience. Je risque de gâcher ma curiosité, en voulant la servir trop vite. Disons quelques jours avant.

. . . . . .

Ce soir encore, je suis sûre d'avoir retrouvé le navire. Comment en suis-je sûre ? Parce que je le reconnais. Maintenant, je ne pourrais le confondre avec aucun autre. Mais ce pourrait être un songe. Si j'arrivais à me rendre compte de la façon dont je le retrouve, j'aurais plus de certitude. Mais on dirait que c'est impossible. Si je fais trop attention à mon action même, elle s'affaiblit, s'arrête. Il faut que je pense seulement au but.

Il n'y a que trois jours que je me sens sûre de retrouver le navire. J'ai donc mis des semaines à apprendre. J'ai tâtonné quatre heures, cinq heures de suite, la même soirée. Et maintenant je m'aperçois que cela peut se faire en quelques instants.

Et c'est pour cela aussi qu'il est si difficile de se rendre compte de ce qu'on fait. C'est quand on se trompe, quand on tâtonne, qu'on s'aperçoit le mieux de ce qu'on fait. Même dans les longues soirées de tâtonnement, c'est ce qui ne vaut rien, ce qui ne mène à rien, que j'ai toujours saisi le plus clairement.

Je dis : « il n'y a que trois jours. » Ce n'est peut-être pas juste. A certains moments

je me demande si cela n'a pas débuté beaucoup plus tôt. S'il n'y a pas eu, de très bonne heure, de tout petits morceaux d'action *vraie*, de tout petits commencements de mouvements justes mêlés au reste.

Quand l'action a réussi à se produire le mieux, toujours la même réflexion me vient, qui est très encourageante comme je la sens, mais que j'hésite à écrire parce qu'elle a l'air d'une évidence niaise : « Tu vois : l'important c'est de ne pas se tromper ; c'est de ne pas faire ce qu'il ne faut pas. » Oui, on a tout à coup l'impression que cela ne demande qu'à se faire, que c'est tout simple, que cela attendait que vous en ayez envie, besoin. Et que le travail le plus utile a été d'écarter les faux mouvements, les efforts à côté, les poussées maladroites ; d'apaiser en soi toute l'agitation qu'on se donne par erreur et par suite de mauvaises habitudes ; de se rendre confiance.

Et pourtant si on ne commençait pas par un grand effort, est-ce qu'on arriverait jamais à rien ?

Le moment où l'on se détache ; où l'on prend de la distance. Il y a cela d'abord. Je le connais bien, maintenant. J'en ai l'habitude. On a l'impression de prendre son élan en se

détendant d'un coup, et en repoussant la place où l'on était, comme dans la nage. C'est le corps qui est à cette place-là ; qui y reste. C'est bien à partir de lui, en prenant appui sur lui, qu'on se lance.

La distance a l'air grande, tout de suite. Ou plutôt on est « à distance », presque du premier coup. Comme si c'était cela qui comptait, et non le plus ou moins de distance. On n'a pas l'impression de s'éloigner progressivement. Ou bien c'est une partie de l'action si obscure qu'on ne peut la suivre.

Puis il y a le moment du choix. Ce n'est pas un moment obscur, au contraire. Je me le représente intensément. Je distingue on ne peut mieux l'action. Mais je ne sais pas me l'exprimer. C'est comme s'il se produisait un tri très rapide, et même facile, parce que tout ce entre quoi il faut choisir vous est présenté sous une lumière égale et à distance égale. Ce qui me vient toujours, c'est la comparaison de l'oiseau qui domine de haut toute une campagne, et à qui il ne faut qu'une seconde pour choisir avant de s'y poser n'importe lequel des toits qu'il voit parfaitement. Mais c'est une comparaison provoquée encore plus par les mots que par l'impression. On n'éprouve pas du tout qu'on domine, qu'on

choisit de haut. On se sent bien plus enfermé, bien plus à l'intérieur que cela. C'est dans l'épaisseur même des choses qu'on trie l'endroit où on veut être. J'allais dire dans le fouillis. Mais ce n'est pas un fouillis.

Il y a aussi l'impression de balancement. Comment s'accorde-t-elle avec ce que je viens d'essayer de dire ? Comme si l'on se portait d'abord un peu au hasard dans deux ou trois sens, mais presque sur place, en attendant que le lieu apparaisse bien, que le navire apparaisse bien, pas même tout le navire, l'endroit, à peu près, par où l'on veut arriver, que l'on a déjà pris l'habitude de choisir.

C'est alors qu'on s'élance et qu'on rejoint, d'un seul coup.

***

. . . . . .

C'est lui. Je le reconnais bien. Pierre. Il est accoudé au rebord. Une bouée est attachée près de lui, avec de grandes lettres noires, des cordes peintes en blanc. Je vois cela distinctement bien qu'il fasse plutôt sombre.

Il regarde du côté de la mer.

Sa présence ! Il est présent. J'ai obtenu cela enfin. Il est présent pour moi ; aussi présent que lorsque nous sommes ensemble. Et ne

sommes-nous pas ensemble ? Non, pas encore. Je ne suis pas encore présente pour lui. Il ne sait pas encore que je suis là.

Je brûle d'impatience de lui faire un signe, de l'avertir. Et pourtant, je voudrais ne l'avertir que quand je serai sûre qu'il pourra me voir. A quoi bon un signe qu'il ne comprendra pas ; qu'il ne remarquera peut-être pas ?

Je sens très bien que pour lui, même s'il se retourne vers moi, je ne suis pas visible. A quoi est-ce que je le sens ? A une insuffisance de ma propre présence, dont je m'aperçois, qui me gêne moi-même. Je ne suis pas entièrement transportée. Dans le fait que je suis sur ce pont de navire, derrière Pierre accoudé, il y a encore trop ceci : que je veux y être. Il y a encore trop cette vacillation qui tient à des moments d'effort ou de détente de la pensée. Je ne suis pas complètement forcée moi-même de me savoir là. Ni d'y rester. Je ne pèse pas assez sur le sol. Je puis m'en détacher trop facilement.

Il me semble qu'il faudrait si peu de chose pour que ma présence achève de se remplir. Un encouragement. Une confiance qui ne viendrait pas seulement de moi.

Si tout à coup Pierre sentait que je suis là, s'il se retournait de lui-même, s'il regardait

là où je suis, s'il commençait à me voir, il me semble que ma force de présence doublerait, que je ne serais plus que là. (Je pense encore trop à l'autre endroit, à la pièce de l'appartement de Marseille. J'entends même sonner le timbre d'un tram.)

Pierre ne se retourne pas.

Voilà qu'il me prend une détresse affreuse. Je me dis soudain que tout dépend de Pierre ; que rien ne dépend plus de moi ; que les semaines que m'a coûté ma recherche peuvent être anéanties, si Pierre, ce soir, ne sait pas que je suis là. Je n'aurai plus aucun courage, plus aucune force. Tout sera défait, perdu. Pierre ! Pierre !

Je ne lui demande aucun effort. Qu'il s'aperçoive seulement ! Qu'il ne soit pas si distrait ! Qu'il veuille bien sentir que sa Lucienne, que sa femme est là.

J'ai envie de m'approcher, de le toucher à l'épaule. Mais je ne suis pas sûre de pouvoir le faire de telle sorte qu'il le sente. Et s'il ne sent rien, tout mon courage me quittera. Tout sera fini.

Je m'approche. J'essaye de le toucher. Je connais mal mes mouvements. Je les conduis mal. Est-ce son bras ou son épaule que je touche ?

Je recule aussitôt. Il ne bouge pas. Mais maintenant il bouge un peu. Il se redresse, enlève ses coudes de l'appui.

Il se retourne, lentement. Pas comme quelqu'un qu'on vient de toucher à l'épaule. Il croise les bras. Il regarde devant lui, presque de mon côté. Il regarde assez longtemps, en déplaçant un peu la tête, les yeux. Mais il n'a pas vraiment l'air de chercher. Il ne fouille pas la pénombre où je suis. C'est pourtant une pénombre très transparente. Il vient une clarté des lampes allumées le long du pont, de place en place. Il me semble que cette pénombre est juste ce qu'il me faut à moi pour bien voir.

Suis-je donc si invisible ? Même pour lui !

Je n'ose pas me dire qu'il pressent quelque chose ; qu'il s'interroge.

Pierre ! Pierre !

Il a pourtant l'air d'être inquiet ; de s'étonner.

Pierre !

Il fait un mouvement brusque, se tâte, ou se fouille. Il se produit un moment de trouble dans ce que je vois, comme si un souffle lumineux faisait vaciller les formes.

Et je devine seulement que Pierre s'éloigne.

La date indiquée sur le cahier correspond bien à celle de la réunion chez le commandant. J'ai établi cette dernière date avec certitude (par deux voies différentes).

Reste la question de l'heure. En me reportant dans le cahier, une page plus haut que celles que je viens d'extraire, je trouve, pour la même soirée, la mention de neuf heures et demie. La page relate des préparatifs, les phases d'une période de recueillement et de mise en train dont la durée n'est pas précisée. Le moment où je me suis accoudé au bastingage, avant d'aller chez le commandant, se place vers 10 h. 45 *ou* 10 h. 50, *heure du bateau. Notre dernier changement d'heure avait dû se faire à midi du même jour, et dans les parages du* 12° *de longitude est. Donc nous avancions d'environ trois bons quarts d'heure sur Marseille.*

Le calcul que je fais là ne peut être qu'approximatif. Il en ressort pourtant que les heures concordent autant qu'on peut le souhaiter.

. . . . . .

Aujourd'hui, je commencerai un peu plus

tôt. Je n'oublie pas qu'ils s'éloignent vers l'est.

. . . . . .

Je l'ai cherché longtemps dans divers endroits du bateau. Sans le trouver.

Maintenant je l'ai trouvé. Je suis entrée dans sa première cabine. J'ai ouvert doucement puis refermé la porte. Ou du moins j'ai l'impression de l'avoir fait. Il manque bien quelque chose à cette action. Je n'ai pas senti assez réellement le poids de la porte à pousser, ni ensuite le heurt de la porte qui se referme. Je voudrais l'avoir senti. Il faut que, dès que j'arrive au voisinage de Pierre, tout se passe le plus réellement possible, soit entièrement de la réalité qu'il connaît, lui, qu'il peut sentir, lui.

Je suis d'abord gênée jusqu'à l'éblouissement, jusqu'à une sorte de vertige, de l'excès de lumière qu'il y a ici.

Je m'habitue peu à peu. Je démêle la disposition de la cabine. D'ailleurs, je la sais par cœur. Mes souvenirs m'aident à percer place par place ce brouillard de lumière.

Je le vois, lui. Il est assis dans son fauteuil, le corps un peu renversé. Il est justement tourné vers moi, qui suis encore tout près de la porte. Si j'avais réussi à bien réellement ouvrir puis fermer la porte, il aurait vu,

entendu. Il n'aurait pas pu ne pas se demander quel était ce prodige, quel être mystérieux venait d'entrer.

Pourtant, je suis sûre qu'il est attentif. Aujourd'hui sa tête bouge comme celle de quelqu'un qui cherche, qui flaire. Mon Dieu ! mon espoir me revient.

J'essaye de toutes mes forces d'être le plus présente que je peux. Je pèse sur moi-même. Je me fais venir sur le sol. Je touche la cloison derrière moi. Je la sens bien.

Pour qu'il ait plus de chances de me voir, je vais me déplacer. Par exemple, je traverserai toute la largeur de la cabine, devant lui, et je passerai dans l'autre cabine. Je me rappelle l'endroit où est le lavabo ; je tâcherai d'aller jusque-là.

Dès que je me déplace, le vertige de la lumière recommence. Tout se brouille ; et il me semble que, moi-même, je diminue de présence.

Je devine la porte de communication. Mais je sais qu'elle peut être fermée par un rideau. Et je ne distingue pas si le rideau est tiré dessus.

Je vois mieux. J'aperçois les deux robinets du lavabo qui brillent. Leur reflet, pourtant très vif, ne me gêne pas. Je marche dans leur direction.

Soudain, je me sens prise d'une espèce de fatigue. Je ne puis plus continuer. J'ai besoin de me retirer d'ici ; de disparaître. Je me sens comme rappelée dans la pièce de l'appartement de Marseille ; ramenée ; rétractée. J'entends de nouveau les bruits de la rue ; le tintement répété du tram.

⁂

. . . . . .

Je repense à ma fatigue d'hier soir. Etait-ce une vraie fatigue ? Je veux dire : était-ce exactement la force de continuer qui me manquait ? Je n'ai pourtant pas conscience de faire beaucoup d'efforts, sauf à de courts instants. Quelquefois même, il me semble que je me laisse porter par un mouvement qui ne vient pas de moi, que je cède à une facilité qui m'est offerte.

⁂

. . . . . .

Je sais qu'ils devaient arriver à Alexandrie aujourd'hui vers deux heures de l'après-midi, et en repartir à une heure du matin. Je me dis qu'il est inutile de chercher Pierre ce soir. Il aura voulu descendre à terre, se promener dans

la ville. Je l'imagine en ce moment à une terrasse de café avec des camarades, avec Bompard dont il m'a parlé. Tout à l'heure, ils prendront une vedette et rentreront à bord. Il n'aura pas envie de dormir. Il ne regagnera peut-être sa cabine que tard dans la nuit.

Je ne veux pourtant pas passer toute cette soirée sans rien faire pour me rapprocher de lui. . . . . .

Il me semble que j'ai bien retrouvé le navire ; que j'y suis réellement. Mais à tout instant les questions que je me pose me troublent, m'empêchent d'être sûre du lieu où je crois être, le font comme vaciller et s'évanouir.

J'ai l'impression que le navire est en mer, qu'il navigue. Pourtant je sais qu'à cette heure-ci il est sûrement arrivé au port. Je le vois plein de monde, les salons animés comme les soirs habituels. Mais beaucoup de gens ont dû descendre à terre, et les autres sont restés pour se coucher de bonne heure, et non pour s'attarder dans les salons. C'est donc que j'imagine, plus ou moins. Il se mêle à mes impressions quelque chose qui est de la même matière que les rêves. Et sans les renseignements que m'a donnés Pierre, je ne m'en serais pas aperçue. Je n'aurais par moi-même aucun moyen de faire le tri. Cette idée m'af-

fecte, m'enlève ma confiance et mon courage. . . . . .

Je passe devant la porte de sa cabine. Je n'entrerai pas. J'aurais peut-être l'illusion de le voir. Et comme je sais à peu près sûrement qu'il n'est pas là, je ne veux pas avoir à constater que je me trompe. Il faut que je puisse continuer à me dire, au moins quand il s'agit de lui : « je ne rêve pas. »

***

. . . . . .

Depuis quelques jours, je n'arrive plus à dormir. Ce n'est pas l'insomnie ordinaire, comme j'ai pu la connaître à l'occasion. Je ne suis nullement agitée. Je ne m'énerve pas à chercher le sommeil. Je ne suis harcelée ni par les menus soucis de la journée, ni par les bruits. J'ai même un grand recueillement que telle autre à ma place prendrait peut-être pour du sommeil.

Mais je sens bien que je veille, que mon être est vigilant, que mon âme refuse de quitter un certain état qui l'intéresse trop.

Je n'ai éprouvé quelque chose d'un peu analogue qu'aux jours les plus exaltés du « royaume ». En ce temps-là aussi, mon âme

refusait de quitter, même pour quelques heures, ce « royaume » où elle était entrée, et où elle vivait, respirait, comme dans une merveille continue. Je trouvais toujours naturel, bienvenu, que Pierre me demandât mon corps, qui était toujours prêt. Je ne cessais à aucun moment d'éprouver l'impression même de l'amour. Je ne m'en reposais jamais, pas plus que je ne m'en rassasiais. J'aurais trouvé lâche et indigne du bonheur dont j'étais comblée de me soustraire à sa prise, à sa douce et perpétuelle morsure. La nuit, je dormais, si l'on veut, mais amoureusement.

. . . . . .

Aujourd'hui vendredi, je veux absolument retrouver Pierre, et qu'il me voie. Je sens que je l'ai mérité. Je suis pleine de courage et de confiance. Pour lui être tout à fait présente, les autres fois, il ne m'a manqué qu'une espèce d'audace, que j'ai, ce soir. Je me sens forte, capable de n'importe quoi. La séparation ne tient presque plus. Il ne faut qu'une poussée.

Le bateau doit être au-dessus de Beyrouth.

vers le haut du golfe. Il est près de dix heures, ici. Minuit, là-bas.

Comme je pressens ce qui va suivre, je vérifie aussitôt les concordances. La date est bien la même. La position du bateau n'était pas, ce soir-là, celle que supposait Lucienne sur la foi des indications que je lui avais données. Nous étions entrés à Alexandrie avec quatorze heures de retard. Nous y étions restés, à cause des machines, quinze heures au lieu de onze. Donc, le soir en question, nous étions fort au-dessous de Beyrouth. Mais comme à midi nous avions sûrement dépassé le trentième degré, et qu'ensuite nous suivions une direction Sud-Nord, jusqu'au golfe d'Alexandrette, sans gagner plus de trois ou quatre degrés de longitude, le calcul d'heures fait par Lucienne restait valable.

. . . . . .

J'entre dans sa première cabine. Cette fois encore, le double mouvement de la porte se fait sans la plénitude de réalité que je voudrais. A quoi cela tient-il ?

Mais dès que je suis entrée, j'ai l'impression de prendre une présence telle, que Pierre va être obligé de me voir.

Et en effet, il me regarde. Je ne puis pas en douter. Il suit mes mouvements.

L'excès de lumière me gêne encore beaucoup. Je refais mon chemin de l'autre fois. Je passe la baie libre. Je m'avance vers le lavabo dont les deux robinets sont admirablement distincts. Je me penche. J'étends les deux mains. Je touche les deux robinets. Je sens très bien le froid du métal, les contours.

A ma droite, je découvre la chambre de Pierre ; la couchette. Je me dirige par là. Je tâte la couchette. Je vais m'y asseoir, tournée vers la baie libre. J'attendrai. J'aurai le courage d'attendre. Si Pierre m'a vue, il ne pourra pas s'empêcher de venir. Même s'il est stupéfait jusqu'à l'angoisse. Même s'il se croit halluciné.

Je l'entends se lever. Il passe la baie libre. Il m'aperçoit, s'arrête.

Il m'est impossible de douter. Un visage qui regarde et qui reconnaît le montre de toutes sortes de façons. Ma présence, je la vois reflétée sur lui. Et il ne me regarde pas comme une forme vague. Ses yeux me retrouvent exacte, entière, je le sens bien. Il reconnaît même ma robe. Il fixe un instant mes cheveux, parce que, depuis son départ, j'ai un peu changé ma coiffure.

Il n'a pas peur de moi. (Mon Dieu ! C'est vrai qu'il pourrait avoir peur de moi. C'est une horrible idée.) Il a une espèce d'étonnement profond, mais calme et heureux. Comme je lui souris, il répond à mon sourire. Je suis sûre que sa pensée est pleine d'une tendre, d'une immense effusion pour moi. Il me remercie. Il me dit, de son regard : « Oui, tu es là. Je te vois. Nous sommes ensemble. » Il me dit mon nom. Il me dit : « Lucienne ».

Je n'ose pas bouger. Je n'ose plus rien vouloir. Il me semble que je suis arrivée à l'extrémité, à la dernière extrémité de ce qui m'est permis. Il me semble que si je demandais, que si j'essayais d'obtenir quoi que ce soit de plus, ce serait la mort, le « royaume de la mort. »

J'ai passé la nuit ivre de mon triomphe. Je suis passée par-dessus la nuit, portée par mon triomphe. L'amour a tenu sa promesse. Mon cœur déborde d'hymnes. L'amour ne m'a pas laissée plus longtemps me déchirer les mains au mur de la séparation, aux ronces de la séparation.

J'ai rejoint Pierre. Rejoint. Je n'épuise pas

l'immensité de ce mot. Je tiens ce mot comme un de ces très longs verres épanouis en calice. plein d'une liqueur que j'aspire sans pouvoir l'achever. Rejoint. Songe, mon cœur, à ce qu'était l'absence, la distance, cette distance qui n'a pas résisté à l'amour ; cette distance qui grandissait chaque nuit, et que chaque nuit l'amour creusait tellement plus vite qu'elle a fini par s'effondrer.

. . . . . .

Comme l'amour a suivi des voies étranges ! Il a commencé par m'attirer dans la chair. Il m'y a fait entrer comme dans un palais plein d'or, de fêtes et de musique. Il m'y a enfermée. J'ai cru que j'y étais prisonnière. Ivre de fêtes, mais prisonnière. Oui, j'ai découvert un jour que le « royaume » était une prison. Et voilà que c'est aussi l'amour qui me délivre. C'est dans la prison même qu'il fallait trouver le couloir souterrain de l'évasion.

Mais cette pensée est ingrate, impie. Je ne dois pas parler de prison. L'amour ne m'a jamais emprisonnée. Il m'a unie. Mais il a voulu me laisser le temps de découvrir un à un chaque miracle de l'union, d'en fouiller

la profondeur et les délices, de m'y rouler de joie, de souhaiter d'y mourir.

Ce triomphe, je le sens comme une délivrance, comme une évasion quand je pense à mon corps à moi. Mais je le sens comme une union quand je pense au bien-aimé.

L'amour, qui avait promis de m'arracher à moi-même pour m'unir à une existence adorable. L'amour, dont j'avais, une nuit, entendu la promesse, en me serrant et en tremblant un peu, pendant que les deux cloches sonnaient l'une contre l'autre ; parce que la promesse était aussi une espèce de sentence, et que quelque chose était condamné.

La promesse a été tenue. Accomplie ? Epuisée ? Est-ce que l'union ne veut pas plus ? ne me veut pas plus ? Je tremble de nouveau.

Je sens bien que l'union s'est arrêtée, qu'elle se retient encore. Cette nuit, Pierre et moi, nous restions l'un en face de l'autre comme des fiancés. Une pudeur, une défense nous empêchaient de nous jeter l'un sur l'autre. Etions-nous les époux sans aucune pudeur qui se pénètrent et se mêlent ? Nous étions de nouveau des fiancés.

Vaincre maintenant cette pudeur, cette défense. Ne pas seulement être présents l'un à l'autre, malgré les corps et l'espace. Ne pas

arrêter l'union où elle en est. Nous épouser, mon bien-aimé. Nous pénétrer et nous mêler.

« Ce n'est pas possible », dit soudain une voix modérée de mon esprit. Mais je sais bien que c'est possible. Je sais que tout est possible. J'apprends depuis des semaines, je sais sûrement depuis hier que l'impossible, c'est ce qu'il a été convenu que nous ne devions pas tenter, qui ne devait pas nous tenter. L'impossible, mon âme, c'est que tu as promis de ne pas pouvoir. L'impossible, c'est ton pacte.

Dieu ! que ce monde est fragile ! Voilà que j'ai presque peur.

Oui, mon âme, j'ai peur de toi. J'ai peur de l'âme. Peur de quelque mouvement que je n'ai pas demandé. Peur, maintenant de la fragilité de ton pacte.

Pierre, mon cher petit Pierre, mon mari, mon compagnon vivant, mon petit compagnon de cette vie et de ce monde, je te jure que je ne demande rien de plus. Je te jure que je serai sage. Oui, le reste est impossible. C'est juré.

. . . . . .

XIII

Voilà bien des années que ces événements ont eu lieu. Dans l'intervalle, il s'en est produit d'autres, énormes et publics, dont l'importance était plus facile à reconnaître, qui avaient des millions d'acteurs et de témoins, et qui, de gré ou de force, ont tenu dans la vie de chacun de nous une place exagérément visible.

Malgré tout, je ne me suis jamais senti menacé d'oublier les circonstances, si peu remarquables du dehors, où le monde fut pour moi remis en question.

J'ai eu la preuve, à diverses reprises, que Lucienne, qui les avait vécues de plus près et plus profondément que moi, ne les avait pas davantage oubliées. Mais ce dont je me rendais mal compte, avant de connaître ses notes, c'est à quel point, pour elle aussi, le monde, à ce moment-là, avait été remis en question.

La pudeur que nous avons gardée entre nous à ce sujet n'en est que plus étrange. Moins étrange encore pourtant que l'ensemble de notre conduite.

A nous voir, depuis ce temps-là, qui nous prendrait pour autre chose que le couple le plus ordinaire ? Qui supposerait qu'une pareille aventure a traversé notre vie ? Même notre intimité n'en révélerait rien, ou presque. Nous sommes revenus peu à peu au quotidien comme si nous ne l'avions jamais quitté. Nous observons, sans écarts notables, la manière commune de vivre, avec ses servitudes, ses limites, son naturel apparent, comme s'il n'y avait dans tout cela que nécessité et sagesse. Nous montrons à l'ordre des choses la même soumission que si nous ignorions tout de sa fragilité, que si nous n'avions jamais posé le doigt sur un de ses points de rupture. Des conjonctures très émouvantes, des formes et des durées particulièrement tragiques de l'absence et de la séparation, que nous avons connues, comme tant d'autres, pendant ces années, n'ont même pas décidé Lucienne à enfreindre l'espèce de vœu qu'impliquent les dernières lignes d'elle que je citais. Et s'il m'est arrivé d'en avoir un regret, d'éprouver avec plus de force encore l'absurdité des situations

où je me trouvais pris, je ne puis pas dire que j'aie continué à compter vraiment sur un recours de ce côté-là.

Est-ce faiblesse de notre part ? Timidité de l'esprit qui s'effraye d'une capture merveilleuse, plus grande que lui, et qui en est vite embarrassé ? Ou cette docilité à la pensée commune, qui fait que tant de gens n'osent être sûrs de la lumière du jour que parce que tout le monde en parle autour d'eux ? Sans aller jusqu'à l'oubli, n'avons-nous pas laissé ce que nous avions vu et vécu s'atténuer peu à peu, perdre ses couleurs de réalité, devenir douteux et inerte par simple vieillissement, comme un vin passe ?

Il y a de tout cela, peut-être ; mais je ne crois pas que ce soit l'essentiel. Même avant de commencer ce travail, je savais. Je savais moins bien, avec des obscurités ou des confusions dans le détail, avec des variations de certitude quant à l'ensemble, mais je savais.

Je n'ai pas cessé de savoir. Mais je n'ai pas cessé non plus de faire semblant. Depuis des années, Lucienne et moi, chacun de notre côté, nous faisons semblant. Non pas d'avoir oublié, ce qui serait une feinte trop grossière, mais de ne pas apercevoir en quoi ce qu'il nous est arrivé un jour de voir et de vivre pour-

rait retentir encore maintenant, pourrait retentir à jamais sur notre façon de voir et de vivre.

Nous faisons semblant. Nous sommes complices. Non pas tant complices l'un de l'autre que de quelque chose que nous ne voulons pas gêner.

***

Tout à l'heure, plein de ces pensées, je marchais dans la rue. Je regardais les gens. Ce ne sont plus les visages de Marseille que je rencontre. (Je ne navigue plus. Je dirige un service dans une administration centrale.) Ce sont des visages de Paris ; un peu plus fermés.

Je me disais : « Beaucoup, c'est entendu, ne se doutent de rien. Ils vivent. Ils se déplacent, s'appuient, s'assoient, font leurs résistances et leurs poussées, font leurs plans et leurs pronostics dans ce monde qu'on leur a appris à reconnaître, en sincère conformité avec ce monde garanti. Ils sont entièrement de bonne foi. Mais parmi eux, il doit y en avoir qui se doutent ; qui ont telle ou telle raison de se méfier ; qui d'une façon ou de l'autre, ont été « témoins » ; qui savent que l'on peut être « témoin ». Il n'y paraît pas. Ni leur visage ni leur comportement ne diffèrent. Ni ce qu'ils

disent ; (ils évitent d'en parler aux autres) ; ni même ce qu'ils pensent ; (ils évitent d'y penser). Ils sont comme nous. Ils font semblant.

J'ai pris un taxi. Je me disais encore : « A condition de ne pas chercher les points de rupture, tout tient ; tout colle. » J'écoutais le ronron du moteur, le ronflement des reprises. « Si je voulais y perdre quelques heures, j'arriverais à tout calculer. Je saurais d'avance à quel moment cette plaquette entrera en vibration. Encore un peu plus de chimie, et l'on saura de même à quel moment le chauffeur lâchera le volant pour éternuer. » Je revoyais la double raie du sodium, dans je ne sais plus quelle β du Centaure, du temps de mes études d'astrophysique : « Elle y est toujours. Quelqu'un au Mount Wilson est peut-être en train de remesurer son déplacement. La complicité va loin. »

Il s'agit de ménager quoi ? de sauver quoi ? Qui peut le dire ?

Nous passions dans un carrefour qu'on repavait partiellement. Une rue était barrée. A l'abri des cordes, les pieds dans le sable, une cinquantaine de gens entouraient un camelot. « Imaginons qu'il ait à leur montrer non point un rasoir mécanique, mais un prodige ; qu'il soit un de ceux qui ont trouvé un des points

de rupture ; qu'il leur dise par exemple : « Je vais vous ressusciter un mort ; un des vôtres ; quelqu'un du quartier ; qui vous voudrez » ; et qu'en effet il le ressuscite. Le mort paraît. L'homme dit au mort de s'asseoir un instant sur la vieille chaise dépaillée qui est là, pour reprendre du souffle ; puis de se lever et de parler un peu ; de rappeler aux personnes qui l'ont connu quelques souvenirs... Je vois très bien les têtes du rassemblement ; les yeux à la fois amusés, inquiets, malheureux ; une moue sur bien des lèvres ; la crainte d'être dupes, oui, mais plus encore le malaise d'être témoins ; l'envie de se dérober. Et plusieurs en effet s'en vont, comme des gens qui n'ont pas de temps à perdre. Ils se contentent de dire, en souriant et sans appuyer : « C'est drôle ». Peut-être que cent pas plus loin ils s'arrêtent devant un étalage de chaussures ou une affiche électorale.

Qu'est-ce qu'ils ont promis pourtant, ceux-là ? Qu'est-ce qu'ils défendent ? Leur tranquillité, dirait Bompard ; et aussi, ajouterait-il, on ne sait quelle « universelle tranquillité. »

Je pense à Bompard, à son mythe de la mu-

raille. Où avait-il pris ses idées là-dessus, et même cette sagesse, qui, à certains égards, devançait de beaucoup la mienne ? Avait-il lui aussi été « témoin », et depuis assez longtemps pour en être déjà revenu à tant de modération désabusée ? Pourtant je ne puis pas croire qu'il eût jamais vécu quelque expérience personnelle. Sa voix était vraiment trop calme. On ne réussit pas ensuite à se détacher à ce point-là. Témoin de raccroc peut-être. Une ou deux fois par hasard, il a « vu » quelque chose. Comme il est fin, il a senti qu'il y a de la sottise à toujours parler d'illusion et de charlatanerie. Et ce n'est pas son respect de la science qui l'empêche de penser ce qu'il veut. Mais il a horreur des aventures. Lui n'est pas « faux témoin ». Mais il admet que d'autres le soient par raison d'Etat. C'est un conservateur sceptique. Il veut bien se moquer des agents de l'ordre. Mais à l'occasion il se réserve de leur donner un coup de main.

Mais pourquoi faut-il que nous, Lucienne et moi, nous ayons fait plus ou moins comme Bompard et les autres ? Nous pourtant, nous n'avons pas été des témoins de rencontre ;

moins encore des témoins indignes, de ceux dont il a été dit qu'ils ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre. Pour ma part, je crois avoir accueilli l'événement sans lâcheté, ni mauvaise foi. Quant à Lucienne, elle était allée au devant de lui avec une volonté de provocation, une exaltation tenace, qui ressemblent bien à de l'héroïsme.

Je ne puis pas me figurer que ce soit notre plate tranquillité que nous ayons défendue, ni la plate tranquillité générale. Ni alors, ni depuis, je n'ai eu conscience de travailler à consolider « la muraille », mêlé aux paysans maussades de Bompard. Quant à Lucienne, qui a jamais fait plus qu'elle pour en sortir ? Qui a cherché plus patiemment une brèche, pour l'agrandir de toutes ses forces et se jeter au delà en terrain découvert, le plus loin possible.

Non pourtant. Pas le plus loin possible. A un moment, elle a eu peur de ce qu'elle pouvait. Elle a eu peur justement de ce qui était possible.

L'amour se dit qu'il étouffe dans les limites de la vie. L'amour se heurte, en criant, à l'étroitesse du monde. Tout à coup il prend un élan désespéré. Mais quand enfin tout est par terre, et qu'il peut passer, il a peur.

L'âme se précipite vers l'union. Elle râle de joie, quand les corps se joignent et que les chairs travaillent à l'union. Mais elle exige plus. Les corps l'arrêtent. Elle veut passer. Quand les corps ne l'arrêtent plus, c'est elle qui tremble et qui s'arrête.

Quelle est donc cette chose possible qui lui fait peur ?

***

Je relève la tête. La limite passe terriblement près : par le mur au fond de la pièce, par le bois de la table, par le bras du fauteuil. Tout ce que je touche est frontière.

Et moi aussi, me retournant vers ce qui est en moi, je lui dis :

« Je sais que la frontière, c'est ton pacte. »

FIN

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
161
1595 8

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

MAY 25 1988

MAY 20 1988

a39003 003400545b

PQ 2635 .O52P72 1922 V
ROMAINS, JULES.
PSYCHE.

PQ CE
2635 .O52
P72 1922 V0003

ROMAINS, JULES.
PSYCHE.

1539582